

*A tous ceux qui ont soutenu Dominique dans sa maladie
A mes amis qui m'ont aidée, après, à continuer...*

Il y a dix ans, Dominique, ma fille, vivait ses dernières vacances ici, à Carboneras. Cinq jours après, c'était le retour en urgence à Paris et quinze jours plus tard, sa mort, de leucémie, à l'âge de dix-sept ans.

La mort d'un enfant nous laisse les mains vides et l'esprit déchiré de questions sans réponse. Dans ce désert, j'ai eu la chance de découvrir le journal de Dominique. Il m'a rendu notre passé et, cinq mois après sa mort, me tendait le fil qui me permettrait de la relier à l'avenir.

Le journal de Dominique a paru sous le titre : *Je ne veux pas qu'on m'oublie* (1). Il a dépassé les 180 000 exemplaires et a été traduit en langue espagnole.

Les droits d'auteur de cet ouvrage sont versés à l'Association Dominique Cacoub qui apporte, depuis 1973, réconfort moral et aides matérielles aux familles des malades atteints de leucémie et de maladies du sang.

De nombreux lecteurs de *Je ne veux pas qu'on m'oublie* et des libraires m'ont réclamé un livre sur Dominique. Cette demande répondait à un besoin profond : me raconter la vie de ma fille, exprimer ce qui n'a pas été dit dans son journal et le mien et tout ce que

(1) Éditions Julliard.

des amis et des infirmières m'ont révélé de son attitude face à sa maladie et à sa mort.

Est vivant tout ce qui se transforme, tout ce qui agit sur autrui et sur le monde. A travers son journal et l'action de l'Association Dominique Cacoub, ma fille demeure.

Son souvenir ne s'est ni figé ni glacé dans ma mémoire. Les nombreuses sympathies et amitiés qu'elle m'attire sont autant de miroirs qui réfléchissent et me renvoient son image, mouvante, changeante. Vivante.

Son exemple m'a fertilisée. Je lui avais donné la vie, un peu inconsciemment, comme on donne la vie à un enfant. Elle m'a enseigné la manière de mieux vivre.

Carboneras, le 3 septembre 1979.

« Il était une fois une enfant qui adorait sa maman La maman aussi le lui rendait bien Bref toutes deux s'aimaient beaucoup Que se passa-t-il ensuite ? Le destin nous le dira! Ou plutôt l'avenir. » Dominique. 12 avril 1968.

N. B. : Les passages entre guillemets sont extraits du livre de Dominique Cacoub : Je ne veux pas qu'on m'oublie, paru aux éditions Julliard.

Temps d'insouciance

Des mères qui ont perdu un enfant me confient en termes presque similaires le même pressentiment :

- Je savais que mon enfant ne vivrait pas...
- J'avais peur de la leucémie...
- Mon médecin ne voyait rien mais moi, je sentais que mon fils était malade...
- Je priais Dieu d'épargner mes enfants. De me frapper, moi, mais pas mes enfants.

Et ces pressentiments, ces appréhensions les ont habitées, harcelées jusqu'à l'heure du drame. A croire que nous, les mères, nous savons ce qui menace notre enfant. A croire que le cordon ombilical qui l'a relié à nous n'est jamais complètement tranché.

Jeune fille, je n'ai jamais pensé ni rêvé aux enfants que j'aurai. Jeune mariée, j'ai désiré la naissance du premier : Alain. Pour Dominique, j'ai eu comme une réticence.

14 août 1951.

Nous sommes à la Nartelle, sur la Côte, dans une grande villa que nous occupons avec les familles nombreuses de deux médecins. Alain a deux ans. Clem, mon

dans la nuit. Avec une piqûre, vous pouvez être délivrée dès ce soir.

Nous optons pour la piqûre. Je lis, je tricote... Plus le temps passe, plus je m'étonne de ne pas souffrir du grand travail qui s'accomplit en moi. Je n'ai pas peur. Je sais ce qu'est un accouchement. Je me suis préparée à avoir mal, très mal.

20 heures. Des ondes de douleur commencent à me traverser, ténues, légères, d'abord espacées qui peu à peu se précipitent, s'accélèrent, se font de plus en plus aiguës.

La sage-femme :

- La salle de travail est occupée. Vous accoucherez dans votre chambre.

20 h 30. Le gynécologue entre. Deux douleurs viennent de me secouer violemment. On m'explique le fonctionnement d'un petit masque. Dès que je perçois la pointe d'une douleur, j'aspire le gaz à pleins poumons tout en suivant les conseils du médecin et de la sage-femme. Émerveillée de ne pas souffrir... Mon bébé et moi, nous poussons gaillardement.

- Je vois la tête... Poussez plus fort... Encore plus fort...

J'aspire... Je pousse... J'aspire... Je pousse... Des mains appuient fortement sur mon ventre. J'ai très mal. Je gémiss. Le masque est plaqué durement sur ma bouche. Le noir.

Des cris. Puis :

- C'est une belle petite fille !

Ma fille : des cheveux noirs, déjà longs. Un joli petit visage. Une peau fraîche, rose, lisse.

- C'est rare de voir un bébé aussi beau à la naissance ! Comment s'appelle-t-elle ?

mari, vient d'arriver de Paris dans notre quatre-chevaux bleue. Il m'apprend la bonne nouvelle : notre logeuse consent à

mettre une pièce de plus à notre disposition. Nous pouvons, nous devons avoir un autre enfant. Je n'en suis pas très convaincue.

Notre vie est difficile. Une vie d'étudiants : depuis notre mariage, en 1949, Clem prépare chaque année le Premier Grand Prix de Rome d'architecture. Notre appartement est triste, vieillot, encombré de meubles. Peu d'intimité. Mme Lacroix vit avec nous.

Cet enfant que je me laisse faire sans enthousiasme, c'est Dominique.

Qu'elle fut légère à porter, ma fille ! Autant Alain avait pesé de plus en plus lourd, m'occupant le corps et l'esprit pendant près de dix mois, autant la présence de Dominique m'a allégée, animée, vivifiée!

La naissance d'Alain avait été une affaire de famille. Maman était venue de Lyon pour m'assister. Une longue affaire accompagnée de peurs et de cris.

La naissance de Dominique a été une affaire strictement personnelle entre elle et moi.

Le matin du 5 mai 1952, je suis dans mon lit quand ma femme de ménage, brandissant une culotte, me dit :

- Il faut partir tout de suite pour la clinique.
- Et pourquoi donc ? Je n'accoucherai que dans quinze jours.
- Vous accoucherez aujourd'hui. Il y a là des signes qui ne trompent pas.

Elle insiste tant que je téléphone à la clinique. Il faut venir immédiatement.

A la clinique Saint-Pierre, la sage-femme m'examine :

- Tout va très bien se passer. Je préviens votre médecin. Le docteur V. passe me voir en début d'après-midi.

- Si nous laissons faire la nature, vous accoucherez

- Nous n'avons pas encore choisi ! Elle est arrivée avec quinze jours d'avance. Ce soir, à Lyon, Clem et mes frères Robert et Dario, en sablant le champagne, décideront de l'appeler Dominique. Cette petite chambre sombre, donnant sur cour, qui a vu naître Dominique, je la revois avec netteté. Tant que ma mémoire me permettra de revivre cette scène, je retrouverai ce bonheur étonné qui m'a submergé d'avoir un enfant sans en payer son juste prix de labeurs et de souffrances.

La note sera présentée. Un premier acompte d'abord, et le solde, dix-sept ans plus tard.

J'ai quitté la clinique sans Dominique. Elle n'acceptait aucun lait. Alain toussait depuis des mois. Ces deux raisons ont décidé la sage-femme à la garder en pouponnière.

- Et si elle allait mourir ? ai-je demandé à Clem, devant la porte de notre immeuble, un dérisoire hortensia dans les bras à la place de mon bébé.

- J'aurais beaucoup de peine pour toi. Moi, je n'ai pas encore eu le temps de m'attacher à elle.

Des jours d'inquiétude. Des nuits sans sommeil. Chaque matin, une voix anonyme me répand au téléphone que Dominique a encore rejeté son biberon. Dominique commençait à m'enseigner le dur métier de mère.

Un jour cependant, elle a accepté de vivre. Deux mois plus tard, Alain guéri de sa coqueluche, j'éprouvais la plus grande joie de ma vie en l'accueillant enfin à la maison.

1er juillet 1953.

Je suis dans ma cuisine, occupée à trier la paille de Dominique, quand le téléphone sonne. C'est Emile, mon beau-frère :

- Clem est Premier Grand Prix de Rome.

Je ne saisis pas tout de suite l'importance de l'événement. Il faut finir le matelas de Dominique. Un second coup de téléphone m'invite à rejoindre le vainqueur.

Un joyeux dîner réunit nos amis et les camarades d'atelier qui ont donné à Clem trois mois de leur temps et de leur travail pour son Grand Prix. Sujet : le Mont des martyrs, nécropole pour héros morts à la guerre.

Tard dans la soirée, nous descendons la rue Bonaparte. Les quais. La nuit est douce. L'avenir s'ouvre largement devant nous.

- Tu es heureux?

- J'ai été très heureux d'apprendre que j'étais Grand Prix... Mais il faut maintenant penser à la prochaine étape : Rome. Le Grand Prix n'est qu'un premier pas - important, certes - vers le but encore lointain que je me suis fixé.

Après six années de sacrifices et de privations, je croyais que nous étions arrivés au port. Clem était déjà en route pour de nouvelles conquêtes. J'ai pris la mesure, à cet instant précis, de la différence de nos natures, de nos aspirations. Différence que notre passé avait peut-être encore accusée.

Moins de dix ans me séparent du jour où la Gestapo est venue nous arrêter dans notre appartement de Lyon. Mon père et mon oncle Armand ont été pris. Armand était fusillé quarante-huit heures après, pour résistance. Mon père, déporté. J'avais quinze ans.

Nous, les femmes et les enfants, nous avons eu la chance de passer à travers les mailles du gigantesque filet nazi grâce à l'aide de deux jeunes couples d'amis :

Charles et Lucienne Khénaffou, Albert et Dédée Habib.

cachés, sous un faux nom, dans un petit village d'Ardèche jusqu'à la Libération.

Nous avons compté nos morts après la guerre : dix personnes parmi six millions de Juifs.
Encore traumatisée par ce drame familial et collectif, j'aspire à un bonheur paisible.

Clem avait quitté la Tunisie pour faire des études d'architecture à Lyon, puis à Paris. Il a vécu toute l'Occupation sous une fausse identité. Il a connu la faim, le froid, le danger. Il est sorti aguerri de ces épreuves. La guerre et ses deuils sont terminés. Seul l'avenir compte pour lui.

Cette nuit-là, j'ai compris que notre bonheur serait toujours remis au lendemain.

Villa Médicis. Roma. 24 février 1954.

Ma grande chérie,

Voici ma première lettre, mon premier salut de la Villa. C'est une noble demeure avec un jardin merveilleux parfaitement entretenu et vue sur Rome de notre studio. Logement provisoire puisque Blanchet nous propose de nous céder son pavillon contre la pièce de Perrin qui part en fin mai. Nous vivrons donc deux ou trois mois dans notre grande pièce actuelle (affreusement meublée et peinte en marron et crème !) et puis je te laisserai le soin de choisir entre le pavillon et le studio de Perrin. Blanchet te donne la priorité et se plierait à ton choix. Tu vois qu'ici les bonnes manières et les « gentils hommes » ne manquent pas de rester à la hauteur...

Ma troisième journée à Rome commence par un courrier important à classer et mettre à jour...

Je te supplie de limiter tes frais au strict nécessaire. Si Alain se porte bien et Dominique également, j'en serai ravi.

Si tu penses à ton mari et qu'il ne te quitte que dans le sommeil, j'en serai flatté, après quelques années d'une parfaite (!) union.

Je suis très très très sérieux et ne sors point de ma coquille, voulant devenir pensionnaire de l'Académie avant d'être conquis par Rome.

Il fait très froid ici, le chauffage étant presque illusoire. C'est le seul inconvénient.

D'accord pour le 1er mars. M'envoyer la liste de toutes les provisions et des ustensiles que tu aimerais trouver en arrivant. Il n'y a ici absolument rien.

Je t'embrasse, ma chérie, et attends impatiemment ton arrivée.

Clem.

Au deuxième étage de la Villa Médicis, notre chambre, immense, très haute sous plafond à poutres noires, s'ouvre sur le paysage ondoyant des dômes, des clochers, des toits et des terrasses roses de Rome. Devant l'étroite porte-fenêtre, Alain et Dominique déjeunent sous la surveillance d'Assunta, leur gouvernante.

Nous prenons nos repas à la salle à manger avec les autres pensionnaires. Les anciens tiennent le haut bout de la table. Les nouveaux sont relégués à l'autre extrémité, près de la porte. C'est une tradition que notre promotion abolira quand elle prendra le pouvoir.

Je ne connaissais pas le monde des artistes. J'attendais beaucoup de cette vie en commun avec des peintres, des graveurs, des musiciens, des architectes, des sculpteurs. Conversations sur l'Art, par exemple. A table, on parle invariablement filles, voitures, photos, films, cuisine... et encore films, photos, voitures, filles, cuisine. La fin du

dîner est mouvementée certains soirs. Les feuilles de salade voltigent, les croûtes de pain traversent l'espace. Des batailles d'eau se déclenchent.

Il faut se réfugier au salon où les combattants surgissent, s'arment de coussins et nous obligent à regagner nos chambres ou à rechercher le calme de la vaste bibliothèque qu'Ingres a dessinée quand il était directeur de la Villa. En ce lieu, Galilée, prisonnier de l'Inquisition a dû se rétracter publiquement et confesser que la terre ne tourne pas.

Les pensionnaires se partagent en deux clans : ceux qui affichent l'esprit, l'allure et le ton Beaux-Arts et les autres. Il est difficile de rester neutre.

Mais ces farces de collégien, ce langage de carabin, ces attitudes qui se veulent anticonventionnelles ne sont qu'apparences, masques qu'empruntent certains pour se défendre des agressions de la vie communautaire.

Pris isolément ou en cercle restreint, chacun révèle plus librement ses espoirs et ses inquiétudes. Le titre de Premier Grand Prix de Rome n'a de valeur professionnelle que pour les architectes et les musiciens. Les autres apprécient surtout la chance d'avoir un atelier et de pouvoir travailler à l'abri de tout souci pendant trois ans et quatre mois.

Ils ont entre vingt et trente-cinq ans. Créer une oeuvre qui marquera son temps. Etre le plus grand. C'est l'espoir secret de quelques-uns.

Au cœur de Rome nous vivons dans un des plus beaux palais romains comme dans un cocon : en territoire français, entre Français. Peu d'entre nous cherchent à connaître et fréquenter des Italiens. Cette existence en vase clos a ses inconvénients : le choc des personnalités et des caractères, des rivalités d'artiste, provoquent des heurts et des inimitiés. Là se forment aussi des amitiés durables comme celle qui nous lie aux Guiramand.

Durant notre première année à Rome, Clem a dû faire quelques charrettes (1) à Paris pour payer nos dettes et dégager tout ce qui avait pris le chemin du Mont-de-Piété : la voiture, la ménagère et la bague que mon père avait achetée pour mes dix-huit ans qu'il n'a pas vus.

Dans les jardins de la Villa passe notre directeur :

Jacques Ibert. Grand, sec, portant droit sa belle tête blanche, un peu hautain, il ne s'intéresse que de loin à ses pensionnaires et soupire en voyant leurs enfants

- La Villa est devenue une véritable pouponnière ! Il est grand temps de construire des pavillons pour les familles.

Ces pavillons de banlieue, les pensionnaires n'en veulent pas. Ils changeraient l'esprit de la Villa. Ils se feront quand même.

Mme Ibert, belle, souriante sous ses cheveux blanc bleuté, nous traite avec une effusion toute maternelle :

- Vous avez de la chance, mes chéries, d'habiter la Villa avec vos maris. De notre temps, les femmes des pensionnaires devaient loger en ville... Et comble d'ironie, les maîtresses des célibataires avaient, elles, le droit de vivre à la Villa !

Alain et Dominique n'ont pas tardé à parler italien entre eux. Le matin, Alain part au lycée Chateaubriand avec les autres enfants, dans la voiture de l'un des pères qui assurent, à tour de rôle, le transport des écoliers. L'après-midi, il prend sa bicyclette et passe de Féraud à Calka, pour faire de la sculpture, regarde peindre Guiramand ou Brasilier, graver Ramondot, assiste à la tétée d'Anne Castèrède ou fait le guide les jours où la Villa est ouverte aux touristes. Il leur propose de visiter un atelier - notre studio - et leur vend des fleurs qu'il

(1) Charrette : période de travail intensif. Autrefois, les panneaux d'architecte étaient transportés dans des charrettes.

a cueillies dans les parterres des jardins. Première initiative commerciale qui lui vaudra une belle fessée !

Dominique ne quitte guère le territoire de la Villa. Chaque jour, son petit seau à la main, elle va chercher son copain Bertrand. Qu'elle est gracieuse dans sa robe rouge à smocks ! Un visage rond creusé par deux fossettes quand elle sourit, des yeux immenses, noisette, un corps rondouillet. Elle court se jeter dans nos bras dès qu'elle nous aperçoit. Ma mère m'ayant imposé la coiffure à la Jeanne d'Arc - à mi-oreille - quand je rêvais d'anglaises, j'ai laissé pousser les cheveux de ma fille, fins, ondulés, mordorés, jusqu'à sa taille. Les brosser lui arrache de plus en plus de cris et de larmes. Je devrai me résoudre à les lui couper.

Le règlement de l'Académie de France n'impose que deux servitudes à ses lauréats : la vie communautaire et un envoi de Rome chaque année. En dépit de cette liberté totale, rares sont ceux qui prennent le temps de flemmarder au soleil. La Villa est une maison où l'on travaille à heures régulières, tous les jours, dimanche excepté. Les vacances se prennent aussi conventionnellement en été. Derycke est le seul à ne jamais s'évader de son atelier de sculpteur.

Rome n'est plus comme aux temps de Louis XIV et de Napoléon la Jérusalem ou La Mecque des Arts. Pour les architectes, tournés vers l'Amérique et le Brésil, la Villa est un port d'attache entre deux voyages et deux envois de Rome. Laisant les enfants à la garde d'Assunta, nous partons en Sicile et en Tunisie. Puis ce sera la Hollande. L'année suivante, un périple en voiture de trois mois avec Michel Marot nous conduira jusqu'en Asie Mineure en passant par la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie. Et le dernier été, la Sardaigne. Stimulée par l'ambiance créative de la Villa, libérée de toute charge ménagère, je commence à écrire réguliè-

rement - un journal et des notes de voyage - sous le regard narquois, puis inquiet de Clem. L'image méditerranéenne que mon mari se fait de la femme : épouse-mère dédiée au foyer, ne coïncide plus exactement avec celle que je deviens.

Il est de plus en plus souvent retenu en Tunisie où s'amorce sa carrière.

- La Villa est un rêve, un mirage. Il ne faut surtout pas s'y laisser prendre. Ceux qui s'installent comme s'ils devaient passer ici toute leur vie se réveilleront dans le même taudis qu'ils ont quitté il y a trois ans. Il ne faut jamais arrêter de progresser. Je refuse, pour nous, les conditions de vie que nous avons connues avant d'arriver à Rome.

En septembre 1957 nous regagnons Paris et l'appartement du boulevard des Batignolles, bientôt converti en chantier. Le combat pour notre espace vital contre les meubles de Mme Lacroix a repris de plus belle. Clem est parvenu à les rassembler dans une seule pièce qu'il s'agit de libérer pour en faire la chambre d'enfants.

Notre génération des mariés de l'après-guerre a été celle des mal-logés. Hébergés par la famille ou sous-locataires, nous avons peuplé de notre progéniture des lieux d'habitation provisoires.

De sous-sous-locataires menacés d'expulsion, nous sommes devenus locataires en titre de l'appartement. En 1960, nous pourrions l'acheter, mais Mme Lacroix vivra ses dernières années avec nous. Les histoires, les souvenirs de cette grand-mère d'adoption, les « trésors » que renferment ses armoires, attireront souvent les enfants dans sa chambre.

Alain va à l'école communale la plus proche, rue Legendre. Dominique à celle des filles, rue Boursault. Ses yeux brillent sous sa frange quand elle me voit devant la porte de l'école. Elle prend ma main qu'elle

tient fort dans la sienne et elle parle, elle parle, elle parle de sa voix suraiguë.

Elle taquine son frère à plaisir sachant d'instinct l'atteindre au plus vif

- Tu as des yeux de Chinois !... Tu as le nez écrasé !

Elle rit,.. se moque... jusqu'au moment où Alain perd patience et la frappe. Des cris. Des pleurs.

- Maman! Alain m'a fait mal ! Regarde !

- C'est elle qui a commencé à m'embêter. J'étais bien tranquille ! Rapporteuse ! Sale rapporteuse !

La fin d'un déjeuner orageux. Clem vient de partir en claquant la porte. Je sanglote dans l'entrée. Dominique, en tablier d'écolière à petits carreaux bleus et blancs, me fixe de ses grands yeux étonnés. Brusquement, elle fond en larmes abondantes, ruisselantes.

- Maman ! Ne pleure pas ! Je t'en prie ! Ne pleure pas !

J'ouvre les bras et je serre contre moi cette petite fille sensible : ma fille. Nos larmes se mêlent.

- Je ne pleure plus, ma chérie. C'est fini.

Pour la première fois, je sens le lien qui nous attache l'une à l'autre très fortement, le lien de solidarité que crée notre condition de femme. De ma fille, je ferai une femme forte, libre, je me le promets.

23 juin 1958.

Dominique, ce soir, s'est enfermée dans la salle de bains. Elle a eu peur. J'ai failli escalader la fenêtre pour la délivrer : nous sommes au sixième étage. Un voisin est monté qui l'a persuadée d'ouvrir toute seule.

Dominique chante, récite et dessine si joliment que je lui ai demandé de faire mes cartes de vœux. Elle s'est

mise au travail avec ardeur... jusqu'au four où elle déclare, accablée :

- J'en ai assez de penser !

Alain m'a posé la grande question :

- Comment on fait pour avoir un bébé ?

Je leur ai expliqué la conception d'un enfant en faisant appel à l'image classique de la graine, puis la naissance.

Le lendemain, dans l'ascenseur, Dominique :

- J'ai raconté à mes copines comment tu as fait pour nous avoir. Eh bien, elles n'ont pas voulu me croire. N'est-ce pas que c'est la graine de Papa qui a poussé dans ton ventre ? Dis, Maman, explique-moi encore une fois. Je n'ai pas tout compris.

Alain me tire d'embarras :

- Laisse Maman tranquille ! Tu es trop petite pour tout comprendre.

Elle n'aime pas du tout être toujours ravalée à sa condition de cadette.

- Dans trois ans, moi aussi, je serai grande. J'aurai ton âge. Tu ne pourras plus me commander !

- Si, je pourrai encore. Je suis l'aimé !

- Mais non, puisque j'aurai ton âge.

- Mais si, parce que dans trois ans, j'aurai moi aussi trois ans de plus !

- C'est vrai, Maman ? Je ne pourrai jamais, jamais rattraper Alain ?

Sur ses traits qui reflétaient l'incrédulité, passe maintenant la révélation de l'injustice.

Les dimanches de beau temps, Clem nous emmène faire un pique-nique en forêt. Quand il est absent, nous allons voir un musée ou une pièce de théâtre au T.N.P.

Émerveillement d'Alain. Stupéfaction de Dominique lors de la représentation des *Perses*.

- De quoi ils parlent, Maman ?

Alain :

- Tais-toi ! C'est trop difficile pour toi. Regarde comme c'est beau !

Clem a ouvert une agence de l'autre côté de notre square. Durant ses passages à Paris, les enfants vont le voir après l'école. Ils prennent l'habitude, même en son absence, d'y passer un moment pour demander à son adjoint, Eugène Battesti, papier à dessin et crayons de couleur.

Mon mari reste des semaines, parfois deux, trois mois en Tunisie où le président Bourguiba lui confie d'importants projets. Et quand je me plains de cette existence de femme de marin

- Je suis un architecte. Je dois voyager, séjourner partout où la possibilité de construire me sera offerte. Si tu voulais un mari qui rentre tous les soirs à heure fixe, il fallait épouser un fonctionnaire ou un commerçant !

Nous passons les vacances ensemble en Tunisie. Là, je découvre un autre Clem : plus disponible, détendu, heureux de retrouver une manière de vivre, un climat qui lui sont familiers.

Soleil. Mer. Bruits. Grandes tablées. Chaleur. Cris. Odeurs. Radias hurlantes. Journées languissantes. Cancans. Descriptions détaillées de festins ingurgités, de festins à préparer ou à déguster. Anniversaires. Mariages. Robes et fanfreluches. Grillades à la Goulette. Thé à la menthe à Sidi-Bou-Säïd. Fleurs de jasmin. Danses à Gamarth. Nuits moites.

Alain et Dominique apprécient en Tunisie la compagnie de leurs nombreux cousins et cousines, les jeux sur la plage avec leur bande de copains, les gâteries de leurs grands-parents, oncles et tantes et surtout la présence de leur père qui, entre deux rendez-vous de chantier, a un peu plus de temps à leur consacrer.

Ils passent le mois d'août à Lans-en-Vercors dans une

maison d'enfants, ce qui me permet de suivre Clem dans ses déplacements.

J'ai particulièrement aimé notre premier séjour à Skanès qui n'était encore qu'une simple bourgade aux maisons blanches à volets bleus, s'étageant jusqu'à la longue plage déserte plantée de palmiers.

Toute la région de Monastir, ville natale de Habib Bourguiba, a la fièvre. Le président a décidé d'en faire un centre touristique dont il a confié l'étude à Clem.

A Skanès s'élèvera la présidence d'été, un palais de marbre blanc, au coeur de la palmeraie, face à la mer. Le président et Mme Ouassila se sont installés, pour l'heure, dans les bungalows destinés aux hôtes de marque.

La fin d'une chaude après-midi. A l'ombre des palmiers, le président, en djebbah blanche, est assis, entouré d'un groupe de femmes de tous âges.

L'éclat de ses yeux d'un bleu intense, presque transparent, frappe, intimide et surprend dans ce visage au teint si mat. De ces traits finement dessinés, très mobiles, de ce menton souvent dressé, de ces mains qui accompagnent la parole, de ce sourire éblouissant se dégage une impression de force, de charme et d'adresse : un lion mâtiné de renard. Son regard s'adoucit de tendresse quand il se pose sur Mme Ouassila. Elle a des yeux bleugris, des cheveux argentés coupés court, un sourire très jeune, beaucoup de séduction et de simplicité. Elle est belle, d'une beauté plantureuse qui lui donne une douceur et une plénitude particulières. Passionnée d'architecture et de décoration, c'est une maîtresse de maison à l'échelle d'un pays. Je l'ai vue compter du linge, à l'heure brûlante de la sieste, assise au pied d'un arbre.

Là où campe le président fonctionne le moteur du pays. D'où qu'il soit, il convoque à tour de rôle tous ses ministres, tous ses collaborateurs, aux heures les plus matinales. Certains, après avoir conduit toute la nuit,

sont invités à parcourir à ses côtés ses dix kilomètres quotidiens. D'un pays assoupi qui sort de la colonisation sans drame grâce à son habileté, il veut faire une nation active, moderne, indépendante. Vite. Très vite. Comme s'il avait besoin de rattraper les dix-huit années perdues dans les prisons françaises.

Il bouleverse les structures séculaires. Un de ses premiers gestes a été de demander aux femmes d'enlever leur voile. Il a aboli la polygamie et accordé à la femme le droit au divorce. Bravant l'hostilité masculine, il lance une campagne de limitation des naissances.

L'avenir de Clem se dessine en Tunisie. Tous me pressent de m'y installer. Clem le premier :

- Ta vie serait beaucoup plus agréable, plus facile, ici !

Tout serait trop facile, justement ! Je crains pour Alain et Dominique la contagion d'un milieu où élever un enfant se borne fréquemment à le bien nourrir, le bien vêtir et le bien gâter. Pourrais-je imposer mon éducation, noyée que je serais au sein d'une tribu ? Pour la mère et les six sœurs de Clem, je suis celle qui a eu la chance d'épouser la perle de la famille. Depuis qu'il a repris racine en Tunisie, il soupire après « la femme idéale », une chimère qui allierait aux qualités qu'il me reconnaît les grâces ultra-féminines de sa sœur Jeanne.

J'ai repoussé, dès l'enfance, le moule dans lequel ma famille voulait me couler et son modèle de femme-enfant irresponsable, tiré ici à multiples exemplaires.

Dans la société orientale, conçue pour le bonheur et le confort exclusifs de l'homme, l'accession de la femme à un certain pouvoir est longue, ardue, hiérarchique. Fille, elle représente une charge dont il faut se débarrasser rapidement en la mariant. Epouse, son existence ne se justifie aux yeux de sa belle-famille que lorsqu'elle a

produit un garçon. L'heure de son triomphe sonne enfin quand elle peut exercer son autorité et son agressivité longtemps refoulées sur la femme de son fils qui, à son tour, devra gravir les mêmes échelons.

En Orient, la belle-mère, la vraie, celle qui impose sa loi, celle qui compte, c'est la mère du fils. En Occident, celle de la fille. La différence est significative.

Revenue aux sources tunisiennes, je découvre que je suis une Occidentale qui a épousé un Oriental.

Je pourrais, je devrais peut-être suivre les conseils avisés qu'on me dispense : utiliser les armes féminines - cajoleries, coquetteries, tricheries - pour manipuler mon mari. Je refuse d'appliquer la règle du jeu de ce système parfaitement huilé, le jeu du maître et de l'esclave. Par respect pour Clem et pour le couple que nous formons.

Je prends le risque de mettre notre union en péril par la séparation. Les mêmes voix m'avertissent

- Ton mari est beau, intelligent, brillant ! Toutes les femmes tournent autour de lui. C'est une folie de le laisser vivre seul !

Sait-on jamais quel instinct nous pousse à prendre une décision quand s'impose un choix capital ? Aujourd'hui, je crois que je n'aurais pas pu affronter la maladie de Dominique, puis sa mort, avec les mêmes armes, si je m'étais laissée séduire par la douceur de vivre en Tunisie.

Début septembre, mon frère Dario me conduit à Lans-en-Vercors reprendre les enfants. Il y a beaucoup d'affinités entre nous. Notre différence d'âge - cinq ans - s'estompe avec le temps. L'enfant gâté, le plus jeune, est devenu un bel homme, sensible, responsable, impatient de s'affirmer :

- Je sens que c'est à Paris que je réussir ma vie !

La voiture monte le chemin de terre qui mène à la Cordelière. Les enfants, assis sur un tronc d'arbre, nous attendent. Ils courent vers nous. Comme ils ont grandi ! Le sourire illumine le visage rond d'Alain et bride ses yeux noirs. Dominique est dans mes bras. Ses joues sont rouges, si rouges !

Plus tard, elle me dira :

- Tu te débarrassais de nous en nous envoyant à la Cordelière pendant tout un mois ! Jamais je ne mettrai mes enfants en pension !

Alain me le reproche encore.

Tunis le 2/3/60

Ma chérie,

Il est vrai que je n'écris presque plus, à toi comme aux amis. Je dicte. Des formules toutes faites, pratiques, sans âme, qui disent clairement ce qu'elles disent.

Petit à petit je me transforme en machine robot : je reçois et transmets des ordres après un massage léger dans la forme et l'esprit des choses.

Plus de temps et le temps c'est de l'argent, donc plus d'argent, c'est absurde!...

L'Art, c'est l'Art de gagner des hommes, d'attirer l'attention des juges et des parties sur soi. Tous les moyens sont bons. J'ai choisi le plus honnête, le long chemin, les valeurs vraies.

Guiramand (très photogénique) semble réussir. C'est une joie pour moi : n'ai-je pas toujours misé sur lui ? Tu réussiras peut-être un jour. Une couronne pour chacun. Tous couronnés, les hommes, les femmes, du communisme élevé...

Depuis mon départ, plusieurs faux départs. Milan trois jours de neige, Rome ensoleillée trois jours, puis Tunis.

Huit jours ici dont cinq avec le président. L'agence piétine et souffre de mon absence permanente. Que faire ? Mon humeur est noire avec tous, rien ne va. J'ai l'impression de perdre mon temps. Un choix à faire ou à refaire.

J'espère que tu vas mieux. Je regrette mes colères elles te semblent injustes. Peut-être ne me comprends-tu pas encore... peut-être.

Il fait beau, mais cela m'est égal.

Je t'embrasse.

Clem

L'absence de Clem est différemment ressentie par les enfants. Fortifiant Alain dans sa position d'homme de la maison, elle frustre Dominique du support paternel. Toute petite, elle s'est tournée vers lui pour attirer son attention. Séparée de lui, elle lui écrit ses premières lettres où elle conte les événements de sa vie. Elle mentionne sa nervosité ou se plaint de la méchanceté d'Alain. Elle lui dit surtout son amour et son impatience de le revoir.

29 avril 1960.

Dominique commence à prendre conscience de sa féminité. Tout à l'heure, elle admirait son torse et m'a fait toucher ses tétons.

- Quel est le plus dur, Maman ? Je crois que c'est celui-ci. Tu vois, ils sont en train de grossir.

Pour l'heure, je ne vois rien. A huit ans, c'est un peu tôt ! Dominique a grande envie d'avoir de la poitrine :

- Comme toi, Maman...

Elle ne rêve que tutus blancs, pointes et entrechats. Elle veut être danseuse étoile à l'Opéra. Elle suit des cours de danse chez Irène Popart, le jeudi.

L'année scolaire se déroule normalement.

- Dominique est une charmante élève, me dit son institutrice, très vivante et du meilleur manque de vocabulaire pour son âge.

Alain aussi. C'est la rançon de notre séjour en Italie.

Le temps d'une mère coule lentement. Il se mesure à la taille des enfants qui grandissent, à leur évolution imperceptible de jour en jour, à l'usure du linge, à l'alternance scolarité-vacances.

Pour un architecte, pour un créateur, le temps est fécondé, marqué par ses créations. Clem nous montre ses premières réalisations en Tunisie : le Centre d'accueil de Kassar-Saïd et le stade de Monastir dont la silhouette se découpe si noblement sur un ciel bleu.

Pour Alain c'est la révélation de la personnalité de son père.

- Tu as de la chance, Maman, d'avoir un mari comme Papa !

C'est vrai, même si ce n'est pas facile tous les jours ! Il y a cette œuvre qui doit naître et s'accomplir. Il y a aussi la joie et l'enthousiasme de Clem de pouvoir inventer librement une architecture heureuse pour ce pays qu'il aime.

1^{er} mai 1961.

Vous réagissez aux éclaireurs de manières très différentes. Je pense, Alain, que vivre en groupe, quitter le milieu familial te fera le plus grand bien. Indépendant, volontaire, solitaire, tu ne te plais que dans ta chambre parmi tes livres. Tes sorties avec les éclaireurs t'en-

nient. Tu reviens toujours mécontent des tours qu'on t'a joués, des ordres qu'on t'a donnés, des marches qu'on t'a imposées.

Au contraire, Dominique, quitter la maison, t'amuser avec des enfants de ton âge, voilà ce que tu aimes ! Les dimanches sans sortie, tu tournes en rond, inactive, énervée et nous énervant tous.

Alain t'obsède trop. Tu as souvent l'impression que nous le gâtons plus que toi. C'est faux ! Tu le comprendras plus tard, je l'espère. En fait, tu aimes t'échapper de la maison, vivre là où Alain n'occupe pas la place qui te semble la première.

Au bout d'un an, Alain abandonne les éclaireurs. Chaque dimanche, Dominique part en balade, sac au dos, en jupe plissée, pull et béret bleu marine. Je vais la chercher vers 18 heures à la gare du Nord ou à la gare Saint-Lazare. Heureuse, elle me raconte sa journée. Fatiguée aussi. Je porte son sac. Au fur et à mesure que nous montons la rue de Rome, son humeur s'assombrit.

- Et toi ? Et Alain ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

En voyant son frère confortablement installé dans un fauteuil, au salon, elle déclenche l'incident qui lui permettra de faire sa scène, la même chaque dimanche.

La jalousie de Dominique a atteint son paroxysme un soir où nous étions sortis Clem et moi. Le lendemain, Alain m'entraîne dans la chambre de Dominique et me montre gravement un coussin vert déchiré.

- Dominique a failli me tuer, hier... Elle est allée dans la cuisine. Elle a pris un grand couteau pointu et elle me l'a lancé en pleine poitrine. Si je n'avais pas eu le réflexe de prendre le coussin contre moi, elle m'aurait blessé. Regarde comme le couteau a abîmé le coussin.

Troublée, elle essaye de se défendre d'une toute petite voix :

- C'est sa faute ! C'est lui qui m'a énervée...

Je suis surprise, atterrée par cet acte de violence. Je ne la gronde pas, je ne la punis pas. C'est trop grave. Calmement, je lui démontre les conséquences qu'aurait pu entraîner un tel geste.

La leçon a porté. Après sa mort, je trouverai dans ses papiers une feuille où sont écrits ces quelques mots :

Scène du couteau avec Alain. Maîtrise de soi.

24 avril 1962.

Pour les vacances de Pâques, Alain est parti faire du ski avec un groupe du lycée. Ses premières vacances seul. Il était joyeux et angoissé à la fois. Dès qu'il a chaussé ses skis, une belle entorse; cinq jours d'hôpital et un plâtre pour un mois. J'ai peur qu'il soit d'une nature à attirer les catastrophes à force de les redouter. Alain vit sérieusement, presque craintivement. Les grands problèmes l'obsèdent : la mort, l'avenir, l'amour. C'est un pacifique, un rêveur, un contemplatif, le contraire de l'homme d'action qu'est son père.

Dominique est rentrée cet après-midi d'un camp d'éclaireurs. Joues rouges, volubile, grandie et embellie. En l'absence d'Alain, elle est remarquablement douce et agréable. L'année n'a pas été bonne pour elle : mauvais travail en classe, indiscipline à la maison. Elle fait ses dents sur moi. Une grande amélioration depuis que son père vit plus souvent avec nous.

Elle semble n'avoir que des problèmes affectifs. Elle adore et déteste à la fois son frère.

Qu'est-ce que la vie pour elle? Se marier, avoir des enfants, une maison, un mari. Se mettre de jolies robes, du parfum et des bijoux.

C'est un tempérament d'artiste attiré par la danse, le

théâtre. Elle passe d'un extrême à l'autre : émerveillée de vivre ou désespérée à vouloir mourir.

Dominique est trop éblouie par la personnalité de son père, trop séduite par le modèle de femme présenté par ses tantes pour ne pas se cabrer contre mon autorité. D'autant plus que je suis la seule à l'exercer, Clem faisant office, à ses retours, de grand maître des jeux et des plaisirs.

Elle me porte des sentiments contradictoires : tantôt débordante d'amour, tantôt franchement hostile.

Elle m'agace parfois. Elle est si bavarde, bruyante, légère, coquette, superficielle ! Et si désordonnée ! Vêtements, chaussures, jouets, livres jonchent en permanence le sol de sa petite chambre. Il faut enjamber tout ce fatras avant d'accéder à celle d'Alain.

A chacun de leurs séjours à Paris, Maman et Taty me font la même remarque :

- Pourquoi laisses-tu Dominique mettre un tel désordre dans sa chambre ? Ce n'est pas un service à lui rendre ! Que fera-t-elle quand elle aura une maison, un mari, des enfants ?

Qu'est-ce qui me dicte la même réponse ?

- Fichez-lui la paix ! On ne sait pas ce que l'avenir lui réserve !

Août 1963.

Avant d'arriver à Carboneras, il faut traverser la France et l'Espagne. Pour trouver quoi ? Un simple village de pêcheurs. C'est là que Dominique Aubier veut convaincre des intellectuels, des artistes espagnols et français de construire leurs maisons. Drapée dans un sari, belle, grande, forte, quelle femme fascinante ! Une flamme l'anime qui propage le feu et la vie à tout ce

qu'elle touche. Elle est habitée par l'idée de révéler le véritable sens du Don Quichotte de Cervantes.

Avec Dominique Aubier, l'Espagne a fait irruption dans notre existence.

Quelles raisons m'ont incitée à désirer une maison à Carboneras ?

La beauté sauvage, intacte, de ces collines ocre, âpres, pierreuses qui vallonnent jusqu'au rivage ? Mais comme le remarque Clem : « En Tunisie ou en Grèce, on trouve des villages comme Carboneras et des plages bien plus belles ! C'est une folie de bâtir sa maison à 2 000 kilomètres de Paris ! »

Pour l'ambiance ? Sans doute. Les pionniers de Carboneras ont en commun un certain goût de l'aventure et de la vie naturelle, le besoin de solitude et de paix.

J'ai d'autres motifs, plus personnels. Les recherches de Dominique Aubier me révèlent un judaïsme que j'ignorais pour n'avoir jamais dépassé le cadre des rites qui se sont accomplis machinalement autour de moi. Je croyais que le judaïsme est une religion, être juif, une condition, une situation. Je comprends que c'est une manière d'être et de penser.

Il y a aussi l'Espagne où je retrouve d'antiques racines. Mes ancêtres ont été Espagnols pendant des siècles. Je découvre une terre qui m'est aussi familière qu'une patrie, comme s'ils y retournaient à travers moi, leur lointaine descendante, comme s'ils m'avaient transmis avec leurs gènes, la nostalgie tenace de ces temps et de ces lieux où ils vécurent longtemps heureux et prospères avant d'en être brutalement chassés par l'Inquisition.

Pour Alain et Dominique, c'est la révélation d'un autre mode de vie, plus libre mais aussi plus rude. La société de consommation n'a pas encore apporté ses bienfaits ni produit ses méfaits à Carboneras. L'eau

garde sa valeur première. Les femmes, vêtues de noir, la transportent dans leur « cantaro » appuyé sur la hanche. Beau geste pour l'œil esthète mais dure corvée pour la femme !

Des enfants vont pieds nus dans la poussière des chemins. Les hommes travaillent pour la plupart à l'extérieur. Pêcheurs, ils passent une grande partie de l'année sur la mer; ouvriers, ils se sont expatriés en Allemagne ou en France.

La plus démunie de ces familles possède sa maison toujours fraîchement chaulée, quelques arpents de terre caillouteuse et une dignité qui interdit toute commisération. L'Andalousie, c'est déjà l'Orient. Il faut savoir garder la face en toutes circonstances. L'honneur le commande. Hormis quelques camions, deux ou trois taxis pour les urgences, pas de voiture. Seul l'électricien, José Ferré, circule en moto. Les jours de marché, de nombreux mulets stationnent sur la place et dans la grand-rue.

Un car brinquebalant qui apporte le courrier chaque soir relie Carboneras à Almeria par une mauvaise route de soixante-dix kilomètres. Une autre, encore plus dangereuse, plus accidentée, franchit la Sierra pour joindre la route de Madrid. Pas d'essence, pas de journaux, pas de télévision. Pas de beurre, ni de lait ni de salade, mais du poulet musclé, de la chèvre et du mouton coriaces, du poisson frais, des neufs, des tomates et des poivrons.

Pour nous, gens des villes, vivre à Carboneras est un dépaysement, un retour aux sources et aux valeurs vraies. Pour les gens de Carboneras, nous sommes les représentants comblés et enviés du monde moderne. Entre nos enfants des contacts se nouent rapidement, contacts et amitiés qui seront bénéfiques aux nôtres.

Oui, plusieurs raisons m'ont poussée à vouloir une

maison à Carboneras, mais sa véritable signification ne se dévoilera qu'à la lumière de l'épreuve.

Septembre 1963.

Le lycée Octave-Bréard est à deux pas de la maison, mais situé dans un autre arrondissement que le nôtre. Dominique doit prendre le métro pour se rendre au Collège d'Enseignement général, 140 avenue de Wagram.

Si mes enfants peuvent compter sur mon aide en cas de difficultés, je ne suis pas de ces mères qui surveillent à la loupe le cahier de textes et le carnet scolaire. Chacun a droit à ses responsabilités. Cependant, l'exécution des devoirs, l'heure du coucher sont devenues matière à discussions, à marchandages, depuis que la télévision a envahi notre univers. Deux ans, je l'avais refusée. Clem me l'a envoyée d'autorité et nous voilà tous pris au piège. Alain redoublera sa troisième, Dominique sa sixième, et je mériterais, moi aussi, de redoubler mon année.

Dominique a des tics qui agitent souvent ses yeux et sa bouche. Est-ce parce qu'elle est gauchère, une gauchère longtemps contrariée ?

On découvre qu'elle a un oeil astigmaté. Elle portera des lunettes pour travailler.

24 novembre 1963.

Maman : cela me fait mal de la voir vieillir, voir la peau autour de ses yeux se flétrir, la peau de son menton se détendre. Elle est encore très belle pour ses cinquante-deux ans, d'une beauté touchante, émouvante par sa sérénité, sa gaieté.

- J'ai eu une belle vie, dit-elle. Je n'ai rien à regretter!

Et elle passe sur les catastrophes qui pleuvent.

Elle a gardé de l'enfance cette naïveté désarmante, cette foi en la vie qui se perdent généralement avec l'âge. Comme je la comprends mieux qu'il y a vingt ans !

Les femmes de ma génération sont pour la plupart en déséquilibre. Nos filles sauront-elles mieux concilier leur vie personnelle et leur vie familiale ? Nous qui sommes en croissance, issues de femmes-enfants, sommes-nous les mères de femmes enfin adultes ? Suis-je plus proche de ma mère ou de la femme que deviendra ma fille ?

Entre ma mère et moi il n'y a pas dix-sept ans d'écart. Ses parents l'ont mariée, à l'âge de quinze ans à mon père qui en avait quarante-cinq.

Des nurses nous ont élevés, mes frères et moi, jusqu'au jour où elle s'est sentie capable d'assumer notre éducation. Dario avait un an. C'est l'enfant qui l'a faite mère, son préféré.

J'avais douze-treize ans quand on a commencé à nous prendre pour deux saurs. Ce qui la flattait et la faisait rire, mais ne me plaisait pas du tout.

Ensemble, nous avons découvert la lecture en commençant par la comtesse de Ségur... si bien que j'ai parfois l'impression d'avoir contribué à sa formation.

A la disparition de mon père, elle n'avait que trente-deux ans. Elle s'est remariée et a eu trois autres enfants. Nous avons été enceintes en même temps. Pour ses trente-huit ans, Alain la rendait grand-mère.

Maman et ses filles sont venues passer les vacances de Mardi gras à Paris. Sous sa conduite, tantes et neveux visitent les monuments et les musées. A la maison, ils mènent joyeuses sarabandes.

Dario qui a ouvert une galerie de tapisseries à Paris

nous emmène au théâtre voir Cendrillon. Un éblouissement pour Dominique. C'est le premier ballet auquel elle assiste.

Après le départ de ses jeunes tantes, Dominique commence une correspondance régulière avec Dany (1). Elle aime écrire. De ses camps d'éclaireurs, elle nous envoie de longues lettres qui nous content ses excursions, ses découvertes, ses jeux et ses frayeurs. Des mots de tendresse accompagnent toujours ses cadeaux d'anniversaire. Et son plaisir d'offrir qui, lorsqu'elle était petite, lui faisait devancer la date ou trahir le secret à la grande colère d'Alain ?

Pour une petite vie de dix-sept ans, le courrier qu'elle a laissé - celui qui a été conservé par ses correspondants - est important.

16 février 1964.

Je n'ai plus l'impression d'avoir des enfants tant vous avez grandi, tant vous occupez l'appartement, ma vie et mes pensées. Le meilleur temps que vous me donnez sans doute. Bientôt viendront les copains et l'attrait pour l'extérieur. Vous êtes encore blottis contre moi, d'autant plus accrochés à moi que votre père est souvent absent.

Alain :

- Papa n'est jamais à la maison. Si tu étais divorcée, ce serait exactement pareil! Papa ne s'intéresse pas à nous. Jamais nous n'avons eu une conversation sérieuse ensemble.

Et Dominique :

- Papa s'en fout si je travaille ou non en classe!

Une jeune fille maintenant. Le passage s'est fait sans

(1) Correspondance en partie publiée dans *Je ne veux pas qu'on m'oublie*. Dominique Cacoub. Julliard.

difficulté : quelques maux de ventre, aucune frayeur, un léger dégoût peut-être, de l'étonnement et la fierté d'être femme. Je crois qu'elle sera équilibrée, qu'elle ne luttera pas stérilement contre sa féminité comme tant de femmes de ma génération.

Elle a quitté les éclaireurs. Etait-elle frustrée de me laisser seule avec Alain ? Ou s'est-il passé quelque chose à la dernière sortie ? Je l'aurais su, elle est incapable de garder un secret. Une franchise totale, une candeur et une innocence parfaites. Qu'elle devient belle ! Dans deux ans, on ne me regardera plus : on ne verra que la beauté de ma fille. Je l'accepte sereinement.

Elle a tendance à me traiter comme une camarade. Plus de barrière entre parents et enfants. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

14 avril 1964.

L'état de santé d'Alain qui m'inquiète. Dominique qui se rebelle contre moi, claqué les portes, répond avec insolence, ne veut rien entendre pour se tenir et manger correctement. Colère, énervements, bruits me minent.

Clem : Quarante-quatre ans aujourd'hui. Comment vieillira-t-il ? Pour le moment, un être de feu, un être de soleil qui se veut jeune. Nos dernières belles années qu'en faisons-nous ? Pas grand-chose. Lui, à la poursuite de sa réussite. Moi, possédée par la maison et les enfants. Entre nous de brèves rencontres. Toujours des tiers, rarement des moments d'intimité. Pourquoi lui faut-il tant de bruits, tant d'amis, tant de sueurs autour de lui ?

18 avril 1964.

Clem est à Paris mais on ne le voit guère. Hier, je l'ai attendu longtemps avec le désir de le retrouver. Ce qu'il

y a de profond, de fort entre lui et moi, personne ne le soupçonne. Les autres s'arrêtent aux différences, aux différends qui nous opposent parfois. Maintenant comme il y a dix-sept ans, je le choisirais.

Aucun autre homme n'aurait pu me rendre la vie plus passionnante. Tout est combat et lutte, bond en avant avec lui.

A Carboneras où les travaux de notre maison ont commencé, Dominique Aubier nous a installés pour juillet dans son moulin. Nous partageons une douche maigrelette avec les Dumayet et leurs fils qui ont sensiblement les mêmes figes que mes enfants.

Pierre part à la pêche avec les hommes du pays chaque fois que l'occasion s'en présente. Sinon, il préfère regarder la mer, assis sur la terrasse, en short blanc et chemise verte, pipe à la bouche, livre à la main. Derrière ses lunettes de grand-père, rondes, cerclées d'acier, l'œil est aussi aigu, malicieux qu'à la télévision et le sourire aussi... Je cherche un adjectif : charmeur? enjôleur ? ironique ?

Dans son maillot noir, Françoise est sculpturale quand elle sort de l'eau après avoir nagé pendant des heures. Force, santé, vitalité, naturel sont les mots qu'elle suggère.

Que les mouches sont agaçantes, méchantes cette année ! Pierre m'offre un magnifique cadeau en me rapportant un tue-mouches d'Almeria.

Chaque matin, à 10 heures, Dominique va à l'école du village où elle apprend, avec Don Juan, les mathématiques et l'espagnol.

Deux séjours à Carboneras ont suffi aux enfants pour parler couramment l'andalou.

Dominique déclare en rentrant de la plage :

- J'ai besoin d'un autre maillot de bains.

- Mais le tien est tout neuf !

- Il me faut un maillot de bains d'une seule pièce. Amalia m'a dit : « Les étrangères peuvent s'exhiber en deux-pièces si ça leur chante mais ce n'est pas convenable pour une fille du village comme toi ! »

Amalia est la meilleure amie de Dominique. Son père, Don Antonio, une personnalité politique du pays, me dira :

- J'ai eu une des grandes surprises de ma vie quand j'ai appris que mes sœurs ont permis à Alain de travailler dans une chambre, au premier étage de la maison de mes parents. A l'étage, personne n'a jamais mis les pieds, excepté la famille !

Alain aime écouter parler les hommes à l'heure où ils prennent un verre ou jouent aux dominos chez Felipe. Commentaires sur l'événement du jour à Carboneras ou dans le monde, travail, blagues, souvenirs du temps de la guerre et de la faim.

Carboneras oh la vie est dure, austère en ces années, est un antidote nécessaire à nos enfants que la réussite de Clem risquait de fausser.

14 octobre 1964.

Aujourd'hui, dix-sept ans de mariage. Vu de l'extérieur, nous commençons à faire un vieux couple. Et pourtant, nous n'avons pas eu le temps de nous habituer l'un à l'autre. Notre vie conjugale est intermittente, coupée qu'elle est par les nombreuses et longues absences de Clem. J'ai mis très longtemps à m'accoutumer à cette forme de mariage que la carrière de Clem nous a imposée. Maintenant, je me sens à ma place dans ce monde, grâce à la force et à l'intelligence de Clem. C'est plaisir d'être sa femme en dépit de la solitude !

Minuit. Clem vient de m'appeler au téléphone. Déprimé : dix-sept ans de mariage l'ont vieilli d'un coup ! Il rentrait de Bizerte. Heureux du Palais des Congrès, une oeuvre puissante, pense-t-il.

30 octobre 1964.

Alain, 15 ans 1/2. Des poils au menton. Presque un homme. Dominique : 12 ans 1/2. Le regard encore clair de l'enfance, les joues rondes, lisses, et ses mots de fillette qui créent un décalage avec son corps rondet de petite femme. Qu'ils sont vite devenus grands tous les deux ! Le tournant de l'enfance à l'adolescence s'est pris après les vacances. Maintenant ils sortent une fois par semaine le soir avec nous : cinémathèque, théâtre, cinéma. Pour moi, de véritables compagnons de vie.

Et je songe à l'inéluctable cours du temps. Tandis que Maman vieillit, ma fille se forme. Moi, placée au milieu, en pleine fleur. Et après Dominique, il y aura une autre fille qui commencera à s'épanouir quand je me flétrirai.

A table, les discussions ont remplacé les disputes, au gré des explications demandées par Alain le raisonneur qui démontre rarement d'une opinion, même fausse. Il découvre le monde des livres. Sartre l'a écoeuré. Il l'a lu trop jeune. On parle beaucoup amour et mariage. Alain préfère épouser une femme intelligente plutôt que belle. Sur Dominique, la beauté fait grande impression. Son idéal : son père... avec un meilleur caractère.

Je la laisse pousser comme une jeune cavale, sans contrainte. De nature distinguée, raffinée, Alain est scandalisé par la tenue, le langage, les gestes de sa sœur. Il s'intéresse à ma vie comme personne. Il m'a fait remarquer aujourd'hui que j'avais pris du ventre. Domi-

nique aussi s'inquiète de ma ligne mais l'éternel féminin lui souffle parfois des rosseries. Elle se révèle beaucoup plus femme, rivale, dressée contre moi lorsque son père est présent.

Curieux, ce phénomène mère-fille. Dominique m'est profondément attachée. Elle s'identifie à moi, elle est fière de me ressembler mais inconsciemment elle voudrait prendre ma place à la maison, ma place auprès de son père.

L'amour passionné de Clem pour sa fille. Je crois qu'il ne lui aurait pas pardonné d'être laide. Telle qu'elle est, telle qu'elle deviendra, elle réalise exactement son idéal de femme comme s'il l'avait fabriquée sciemment, ne pouvant le trouver ailleurs. Cet été sur la plage, enlacés, lui qui fait si jeune, elle presque femme semblaient de loin un couple d'amoureux. 1965 s'annonce comme une belle année. Le travail acharné de mon mari améliore de jour en jour nos conditions de vie. Depuis un an nous cherchons un appartement. Aucun ne m'a convenu, faute de soleil.

Le 19 mars, éclate une dispute entre Alain et Dominique. Une de plus! Il devient urgent de trouver un logement plus grand.

Le Figaro traîne sur la table basse du salon. Une petite annonce éveille mon attention : « Pavillon à vendre. Atmosphère provinciale. »

Derrière un immeuble 1900, un petit jardin, un pavillon au flanc d'une église et les vieux murs d'un couvent. C'est vrai qu'on se croirait en province, ambiance qui séduit la provinciale que je suis restée. Mais il y a très peu de soleil... Qu'importe! Entre cette maison et moi, c'est le coup de foudre.

Par chance, Clem est à Paris le lendemain. La maison ne lui déplaît pas, mais il hésite. Il rêve d'habiter un

immeuble moderne pour vivre en accord avec son métier et notre temps. Nous prenons l'avis de quelques personnes : Dario, André Leleu, et Pierre Deshays qui se fait mon allié. Car je veux cette maison... Que m'arrive-t-il ? Moi qui suis de nature raisonnable, j'entraîne Clem à dépasser, de loin, notre budget.

Nous signons le contrat de vente le 6 mai, sans discussion, au mécontentement de notre notaire de Lyon qui estime qu'il aurait pu traiter l'affaire à meilleur prix, avec un peu de temps. Pourquoi cette hâte ?

La maison que nous venons d'acheter est située rue de Sèvres, juste en face de l'hôpital des Enfants Malades. Dans dix mois exactement Dominique sera hospitalisée... aux Enfants Malades.

Coquette comme elle l'est, Dominique ne supporte plus les verrues qui déparent ses mains. Elle en a une autre, invisible, à la base de la nuque. Elle subit deux interventions fin mai et début juin. Sans un cri. Sans une plainte. Je prends conscience du courage de ma fille.

Notre mois de juillet, en Tunisie, est mouvementé. Installés à la Marsa, nous n'y sommes guère les uns et les autres. Clem voyage ou travaille. Alain et moi, nous suivons au Centre culturel de Hammamet un stage d'Etudes théâtrales dirigé par Joan Littlewood, le metteur en scène de *What a lovely war* ! Cette pièce, improvisée par les comédiens à partir de documents et de témoignages, a révolutionné le théâtre moderne en marquant pour un temps la victoire du metteur en scène sur l'auteur.

En laissant Dominique à la Marsa avec ses tantes, je lui ai permis de coucher quelquefois chez sa grand-mère à la Goulette où vit son amie Juliana. A mon retour d'Hammamet, j'apprends que ma belle-mère se plaint de la conduite de Dominique. Elle disparaît toute la

journee et, en dépit de ses remontrances, rentre beaucoup trop tard le soir. Je pars la chercher aussitôt. Dans une maison sur la grande rue, un couloir sombre, une pièce obscure où circulent quelques jeunes gens. L'ambiance ne me plaît pas. Je demande Dominique. Elle sort de l'ombre, avec un petit sourire étonné. Elle a treize ans et demi. On lui en donnerait quinze. Aussi grande que moi, mince, les cheveux sur les épaules avec une frange balayée de gauche à droite.

- Nous rentrons immédiatement à la maison.

- Mais pourquoi ? J'ai envie de rester avec mes amis.

- Parce que tu as abusé de la liberté que je t'ai donnée. Désormais, plus de Goulette. Tu resteras à la Marsa.

Elle me suit, de mauvaise grâce, à quelques pas. Je l'entends murmurer

- Je te déteste ! Je te déteste !

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Moi ? Rien.

Et elle continue, baissant le ton :

- Je te déteste ! Je te déteste !

Août 1965.

Nous campons sur le chantier de notre maison de Carboneras. Assise sur un rocher, toute en courbes et en terrasses sur plusieurs niveaux, elle marque une évolution dans l'architecture de Clem qui se libère des lignes rectilignes. Elle annonce le village de vacances de Skanès et les œuvres qui feront de lui un maître de l'architecture africaine et méditerranéenne.

André Bloc, le fondateur de la revue L'Architecture d'Aujourd'hui qui estimait qu'à peine dix architectes méritaient ce titre en France, n'a trouvé qu'un seul défaut à notre maison :

- La cheminée ne tirera jamais!

Elle tire à peu près, monsieur Bloc! J'aimais votre causticité et votre intransigeance. Vous étiez l'un des hommes les plus jeunes que j'aie connus. J'écris ce soir devant cette cheminée où flambe un feu de bois.

Parmi les rencontres de l'été, celle de Josane Duranteau se révélera importante. Josane : le teint rose, les yeux bleus, brillants, la préciosité d'une porcelaine de Saxe animée d'un esprit éblouissant.

Ses filles, Marie-Emmanuelle et Marianne se lient avec Dominique.

Lorsque Clem viendra nous chercher, nous laisserons à Carboneras nos vêtements d'été. A la maison, nous ajouterons, l'année prochaine, les chambres des enfants. Dominique dit au revoir à ses amis espagnols. Nous ne savons pas qu'une étape de sa vie est franchie et que pour nous s'achèvera bientôt le temps de l'insouciance.

25 novembre 65.

Clem : depuis peu, je découvre ma tendresse pour lui, de plus en plus profonde. Est-ce parce qu'il est fatigué et que je crains pour sa santé? Il est plus gentil, plus tendre, plus vulnérable aussi. Tous les hommes ont besoin d'amour maternel. Il y a des jours où je voudrais le dorloter, le gourmander, le soigner énergiquement comme s'il était mon fils.

De même, la protection que sa force m'assure me rappelle la sécurité absolue que me donnait mon père.

Alain : un passionné de mathématiques, maintenant de physique et de chimie. Il se jette dans les sciences comme il y a deux ans dans la littérature. Joie d'avoir un fils avec qui je peux parler sérieusement et qui me répond aussi sérieusement.

Dominique : toujours la petite fée gracieuse de la maison. Son sourire.

Et ses rires qui fusent à tout propos. Rires de moquerie, rires de complicité, rires de plaisir, rires de joie, rires qui lui font lever un peu le menton, fermer à demi les yeux et pencher la tête de côté, ces rires cristallins qui sonnaient clair, je les entends encore. La maison s'égayait de ses chansons. Elle chante :

*Capri, c'est fini
Et dire que c'était la ville de mon premier amour !
Capri c'est fini
Je ne crois pas que j'y retournerai un jour !*

*Donne-moi ta main
Et prends la mienne
Nous avons pour nous
Toute la nuit.
Mais oui, mais oui
L'école est finie !*

Michèle... Michèle...

*Si je t'ai blessée
Si j'ai noirci ton passé
Viens pleurer au creux de mon épaule...*

*Vous permettez, Monsieur,
Que j'invite votre fille...*

Ces airs à succès et bien d'autres encore ont jalonné l'existence de Dominique. Quelques bribes me suffisent pour la voir surgir devant moi, la main sur le cœur, parodiant la passion en chantant et riant.

Pour les vacances de Noël, Alain est en Angleterre; et nous à Tunis. Faut de place dans le studio de Clem, Dominique couche chez ses grands-parents. Ma belle-mère lui reproche de lire toute la nuit.

- Regarde la mine qu'elle a !

C'est vrai, elle est un peu blanche. Je la sermonne, mais sans conviction. Je comprends si bien son besoin de lire. A son âge, moi aussi, je lisais un livre par jour.

Rémission

Le 7 janvier 1966, Dominique commence à écrire son journal, en secret. Un secret bien gardé. Je n'ai jamais contrôlé le courrier de mes enfants ni fouillé dans leurs affaires.

La même semaine, je la vois allongée sur son lit. Elle se plaint d'un mal de ventre. Elle a parfois des menstruations douloureuses auxquelles je n'attache d'habitude aucune importance. Je ne saurais dire ce qui m'a, cette fois-ci, aussitôt alarmée.

Qui consulter ? L'année précédente, le docteur K. m'avait déclaré en souriant que mes enfants n'étaient plus d'âge à dépendre d'un pédiatre. J'ai pris rendez-vous avec un gynécologue. J'emmènerai Dominique avec moi.

A l'auscultation, le docteur V. a décelé un léger point appendiculaire. Les examens prescrits révèlent un nombre suffisant de globules rouges mais plus de 11000 globules blancs et une vitesse de sédimentation un peu rapide.

- Il faudra opérer Dominique de l'appendicite pendant les vacances de Pâques, conseille le docteur V.

- Pourquoi attendre trois mois ? S'il faut opérer, je suis d'avis de le faire le plus rapidement possible.

Le docteur S. recommandé par le docteur V. estime

lui aussi que cette intervention n'est pas urgente mais mon insistance emporte la décision.

Nous entrons, Dominique et moi, à la clinique M. le 29 janvier en fin d'après-midi. La chambre est confortable. Personne. Rien ne se passe. J'appelle l'infirmière de garde.

- Quand allez-vous faire l'analyse du groupe sanguin de ma fille ?
- Pour une simple appendicite c'est inutile.

Ce n'est pas mon avis. L'obsession du sang vient de me prendre. Je veux connaître le groupe sanguin de Dominique. Je fais réclamation sur réclamation avant d'obtenir qu'un laborantin se dérange pour faire la prise de sang. Etonné, il déclare, sur un ton d'ironie :

- C'est bien la première fois qu'on me demande une analyse de groupe sanguin pour une intervention si banale !

Le lendemain, la femme de chambre apporte mon petit déjeuner. Dominique doit rester à la diète.

- Mange, Maman, mange ! J'aurai l'impression de manger.

Le sens de ses paroles me bouleverse : elle et moi, c'est donc pareil ? Nous pouvons vivre l'une pour l'autre, l'une par l'autre comme un même corps, comme une même âme ?

Tandis qu'elle gît, inanimée, pâle, à moitié dénudée sur un chariot, le chirurgien me déclare :

- Je suis content que vous ayez pris la décision d'opérer Dominique sans attendre. J'ai trouvé un verre de liquide dans le péritoine.

Quinze jours plus tard, il donne à Dominique l'autorisation de retourner au lycée. Je lui demande de prescrire une vitesse de sédimentation.

- Et pourquoi donc ?
- Pour voir si tout est rentré dans l'ordre.
- Tout va bien puisqu'elle a été opérée.

- Je désire quand même une vitesse de sédimentation.

Je n'ai retenu des examens sanguins que la vitesse de sédimentation à laquelle je m'accroche. Elle est deux fois plus rapide qu'avant l'opération.

Le docteur S. commence ses investigations. Chaque jeudi, Dominique subit des prélèvements parfois douloureux pour une petite fille. Que ne cherche-t-on pas ? Sans rien trouver.

Les jours passent. Dominique a repris une vie normale mais je la sens de plus en plus fatiguée. Elle devient pâle. J'exige une nouvelle vitesse de sédimentation. Le résultat - le 28 février - en est si alarmant que je prends Dominique à la sortie du lycée pour la conduire directement voir le chirurgien dans sa clinique aux environs de Paris.

Dès mon entrée dans son bureau, je m'entends dire :

- Docteur, c'est la leucémie ?

- Vous êtes folle, madame ! Vous n'avez pas le droit de parler ainsi ! Si c'était une leucémie il y aurait des dizaines de milliers de globules blancs.

Depuis que je pressens une menace sur la santé de Dominique je regrette qu'elle ne soit pas soignée par le docteur K. Je demande au chirurgien de lui téléphoner. A la première question du docteur K. il répond, penaud :

- Malheureusement, je ne l'ai pas fait. C'était un dimanche. Je m'en mords les doigts maintenant !

Voilà qui confirme mes doutes ! Je le laisse examiner ma fille, écrire son ordonnance, m'annoncer qu'il part pour un mois et qu'à son retour, Dominique sera complètement rétablie. C'est la dernière fois que je vois ce médecin.

Le soir même, je remets la santé de Dominique entre les mains du docteur K.

Les examens continuent. Matin et soir, je note sa température. Rien d'anormal.

Accaparée par les soucis domestiques, je vis dans une inquiétude latente, un brouillard qui se densifie à mesure que Dominique s'affaiblit et que son teint devient de plus en plus pâle, de plus en plus jaune.

A ma belle-sœur Suzanne, je confie :

- Je sens que Dominique est malade, gravement malade mais nous ne savons pas ce qu'elle a !

Depuis que j'ai lancé, dans le bureau du docteur S., le mot : leucémie - ce mot que je ne prononcerai jamais plus devant Dominique - j'ai peur.

Je n'ai jamais fait partie de ces mères tourmentées qui étouffent leurs enfants sous les cache-nez et les précautions. Alain et Dominique ont grandi en toute liberté, contractant des maladies infantiles qui ne m'ont pas impressionnée.

Et pourtant, depuis que je suis mère j'ai peur de la leucémie. Chaque fois que la presse dénonce les méfaits d'un nouveau charlatan, je pense au malheur des parents qui ont cru au miracle.

Est-ce parce que ma première amie, Colette Buisson, est morte de leucémie, à l'âge de quatorze ans ? Ma première grande peine et la révélation de la mort pour moi.

Dominique aura bientôt quatorze ans.

Une numération globulaire et une vitesse de sédimentation étaient prévues pour le 15 mars. La veille, Dominique s'est lavé les cheveux. Elle est si grippée que je remets, en pestant, l'examen au jeudi suivant. On m'avait dit qu'un simple rhume peut modifier la vitesse de sédimentation, analyse qui, dans mon ignorance, continue à m'obséder.

Dominique est maintenant épuisée. Elle se traîne d'un canapé à l'autre. J'insiste pour qu'elle reste à la maison.

En vain. Elle a pris la passion du travail depuis son entrée en cinquième. Est-ce pour cette seule raison qu'elle nous cache ses malaises, ses vertiges, ses étourdissements ?

Vendredi 25 mars.

Elle n'a plus la force de sertir. Et pour cause ! La numération globulaire accuse 2 400 000 globules rouges et le même chiffre de globules blancs : un peu plus de 11 000. Une note du laboratoire conseille un examen approfondi de la moelle épinière. Le docteur K. nous a donné rendez-vous pour lundi.

Samedi, Dominique ne quitte pas son lit. Elle m'appelle, dans l'après-midi, et soulevant sa chemise de nuit :

-Regarde, Maman, j'ai deux taches noires sous les seins.

Elle a aussi des ganglions sous les aisselles. J'en avertis aussitôt le docteur K.

- Il est préférable d'attendre lundi. J'aurai en main tous les résultats.

J'achève les préparatifs de notre séjour en montagne pour Pâques.

Lundi 28 mars.

Tandis que le docteur K. est penché sur Dominique, je propose :

- Si vous envisagez des examens complémentaires, il vaudrait mieux les faire avant notre départ en vacances.

- Il n'est plus du tout question de partir en vacances... du moins dans l'immédiat.

Il m'entraîne dans son bureau et dès la porte refermée :

- C'est grave. C'est une maladie du sang.

Au ton de sa voix, j'ai compris.

- Mais... on va la sauver?

- Je ne sais pas. Il faudra faire des examens plus approfondis. Il faut aller très vite, maintenant. Si vous êtes d'accord, je vous réserve une chambre pour demain matin 9 heures aux Enfants Malades.

Nous rejoignons Dominique. Je cache mon désarroi sous une tranquillité apparente. Le docteur K. annonce à Dominique son entrée à l'hôpital pour une série d'examens plus rapidement faits en milieu hospitalier. Elle ne dit rien.

En un instant, le monde a basculé. Je m'accroche à une seule idée : paraître... être naturelle. Que la gosse ne se doute de rien... le plus longtemps possible.

A la maison, je vais droit à ma bibliothèque. J'ouvre une encyclopédie médicale, au chapitre « Maladies du sang ».

Leucémie : maladie fatale à plus ou moins brève échéance. Pour la première fois de ma vie, je bois deux whisky coup sur coup. Et je prépare notre valise en pensant :

- Elle ne reviendra peut-être plus jamais à la maison !

Quand je peux atteindre Clem au téléphone, en début de soirée, il s'écrie :

- Ce n'est pas possible ! Ton docteur s'est trompé !

Ma belle-sœur et ses enfants viennent dîner à la maison. Jeanne non plus ne veut pas croire.

Il faut s'occuper du repas, servir les uns et les autres, dire et entendre des banalités quand le cœur et l'âme se déchirent.

Pouvoir être enfin seule avec Clem ! Dominique se

couche. En l'embrassant dans son lit : « Peut-être sa dernière nuit à la maison ? »

Clem a raccompagné sa sœur. Pourquoi tarde-t-il tant ?

Il est allé chez son cousin Richard qui est pédiatre. Demain matin, nous irons le voir avant de conduire Dominique à l'hôpital.

La route jusqu'à Fresnes est interminable. Dominique est prise de nausées à plusieurs reprises. Elle est au bout de ses forces.

Pendant qu'elle nous attend au salon, Richard persuade Clem de mettre sa fille à l'hôpital :

- Les hôpitaux français ne ressemblent en rien aux hôpitaux tunisiens. Crois-moi, une maladie aussi sérieuse que celle de Dominique ne peut être soignée qu'en milieu hospitalier.

Clem veut consulter le professeur Jean Bernard.

- Jean Bernard pourra examiner Dominique aux Enfants Malades comme dans n'importe quel hôpital. Si tu le veux, je peux la faire hospitaliser dans le service de mon patron. Je veillerai ainsi personnellement sur elle.

Clem me demande mon avis. Je fais remarquer que le dossier de Dominique est aux Enfants Malades où nous sommes attendus depuis une heure.

Nous partons enfin. Hôpital des Enfants Malades ? Hôpital Bicêtre ? Il hésite toujours et interroge Dominique :

- Qu'en penses-tu ? Tu n'aimerais pas mieux être suivie par quelqu'un de la famille ?

- Oui, Papa.

Un arrêt pour téléphoner à Richard. Puis, nous faisons demi-tour. Je maîtrise mon inquiétude et mon impatience, mais le dernier argument :

- Et si nous demandions conseil à Jeanne ?

me fait exploser :

- Je ne vois pas l'intérêt de ces considérations sentimentales pour résoudre un problème qui, pour moi, est clair : nous perdons un temps précieux alors que nous devrions être aux Enfants Malades depuis deux heures.

La voiture fait à nouveau demi-tour.

A l'hôpital des Enfants Malades, l'équipe médicale nous attendait. Le professeur Julien Marie entre dans notre grande chambre à deux lits. Il ausculte Dominique longuement avec beaucoup de gentillesse.

Je le suis dans le couloir.

Vous avez une fille en cristal. Heureusement les organes sont en parfait état. Le cœur est bon. Un cœur de champion !

- Vous allez la sauver, docteur?

- Je l'espère, Madame, je l'espère ! Il faut attendre les résultats des examens avant de se prononcer.

- Mon mari voudrait l'avis du professeur Jean Bernard.

- Excellente idée ! Je vous l'aurais proposé moi-même. Je vais le prévenir.

Quarante-huit heures d'attente angoissée. Des médecins poussent la porte, tour à tour, pour examiner Dominique et chacun d'eux pose la même question qui fait si mal, qui sonne comme une condamnation à mort :

- Vous avez d'autres enfants, Madame ?

Je la regarde, je ne la quitte pas des yeux. Tout en moi est révolte, chaos. Ce n'est pas possible ! Elle ne va pas mourir ! Ce serait trop injuste ! Anormal ! Monstrueux !... Moi qui l'ai formée avec amour pour la vie... faudra-t-il lui apprendre à mourir ? Et comment ?... Mourir à quatorze ans... Sans avoir rien connu de la vie, sans avoir rien connu de l'amour ! Ma fille si belle, si gracieuse, si douce, si intelligente ! Ma fille que j'aime tant

Le professeur Jean Bernard vient d'entrer dans notre vie. Un air grave. Ses yeux bleus, sous les paupières tombantes, reflètent une grande bonté et une certaine tristesse. Il palpe Dominique longtemps, délicatement, lui pose quelques questions, puis nous invite à le suivre.

Je n'assisterai pas à la première réunion des médecins. D'un geste, Clem m'a écartée.

Quand je prends place, à mon tour, dans le grand bureau, le mot qui ne cesse de me hanter sort naturellement.

- C'est la leucémie...

- C'est une forme de leucose, répond Julien Marie.

Et Jean Bernard :

- Nous avons prescrit un traitement efficace pour Dominique. Dans trois semaines, vous pourrez la ramener chez vous. Mais il faudra prévoir des hospitalisations à des dates régulières. Nous vous demandons de ne pas quitter Paris dans les prochaines semaines.

« Il faut aussi penser à ménager ses forces. Dans le cas de Dominique, deux modes de vie peuvent être envisagés : elle peut, soit travailler à mi-temps et veiller à son gré, soit aller au lycée régulièrement mais adopter une règle de vie rigoureuse en se couchant tôt tous les soirs. Nous, médecins, préférons la seconde alternative qui permet à l'enfant de mener une vie normale. »

Dans le couloir, non loin de la porte de Dominique, où nous sommes rassemblés, je me tourne vers le docteur K. pour en savoir davantage.

- Jean Bernard a dit que ce serait une longue et difficile bataille... qu'il pourrait survenir des accidents de parcours, des rechutes. Il faut garder confiance.

Une longue et difficile bataille... que nous gagnerons, j'en suis persuadée. L'espoir est donc permis à nouveau ?

Richard nous met en garde.

- Dominique va retrouver toutes les apparences de la santé. Les traitements actuels sont si spectaculaires que des parents en arrivent à oublier que leur enfant est malade. Certains vont jusqu'à abandonner le traitement !

Le docteur K. a expliqué à Dominique les soins que nécessite son « anémie ». Le mythe de l'anémie vient de naître.

- Quand pourrai-je rentrer à la maison ? Quand pourrai-je retourner en classe ?
Je lui soumetts les deux manières de vivre proposées par le professeur Jean Bernard. Elle choisit sans hésiter de poursuivre ses études.

Deux jours plus tard, c'est le cauchemar. Dominique a plusieurs malaises et vomissements au cours de la matinée. Elle se plaint de douleurs dans tout le corps.

Je fais remarquer à Mme Ropert, l'infirmière-major, qu'elle vomit chaque fois qu'elle essaie d'avaler un très gros cachet.

- Et moi qui les ai commandés spécialement pour t'éviter d'en prendre plusieurs à la fois !
Bon, on les supprime !

J'ai accompagné Dominique sur un fauteuil roulant jusqu'à la porte de la radiographie. Tandis que je l'attends dans le couloir, la radiologue sort précipitamment pour appeler d'urgence un interne. Dominique s'est trouvée mal une fois de plus.

Sa pâleur est effrayante. Elle n'a plus que 2 000 000 de globules rouges. Le professeur Jean Bernard, alerté, prescrit de continuer le traitement.

Et tandis que la présence de Clem aide Dominique à supporter une journée de transfusion, je sombre à nouveau dans le doute et la tristesse.

Et Dominique ? la petite... comme nous l'appelons, comme nous continuerons à l'appeler entre nous jusqu'à

la fin. Elle ne pose aucune question mais elle m'a raconté l'un de ses rêves durant cette période critique

- J'étais sous l'eau. Je ne pouvais plus respirer. C'est horrible comme sensation! Il y avait un bateau ou une barque qui me barrait le passage, qui m'écrasait la poitrine. J'étouffais. J'allais me noyer... Et tout à coup, j'ai pu me dégager et revenir à la surface. Il était temps !

Son inconscient sait qu'elle a échappé à la mort.

Le jour de sortie arrive, un jour magnifique que gâche l'infirmière chargée de me conduire au guichet des frais de séjour. Grosse, grasse, les joues d'un rouge éclatant, elle me demande :

- Quelle maladie a votre fille ?

- C'est une anémie.

- C'est bien plus grave qu'une anémie ! J'ai cherché partout son dossier. Je ne l'ai pas trouvé. Il doit être dans le bureau du patron.

- Je vous répète que c'est une anémie.

- De toute façon, on vous reverra souvent dans nos services.

J'ai détesté cette fille de toutes mes forces. La demi-vérité qui m'avait été concédée, la vérité que je pressentais, était mon secret. A ma famille, à nos amis intimes les Guiramand, les Vergnaud, les Derycke, j'ai confié que nous avions failli perdre Dominique mais je n'ai révélé à personne ma vérité.

D'instinct, j'élevais un mur de protection autour d'elle. Je ne voulais pas qu'un regard de pitié, qu'un mot de compassion, qu'un geste de commisération éveille ses soupçons. Elle allait avoir besoin de toutes ses armes pour lutter contre le mal. Je refusais aussi pour elle les « pauvre Dominique », les « pauvre petite », les « pauvre chérie » qui amollissent l'âme et fléchissent le courage. Je les refuse encore aujourd'hui parce qu'ils défigurent l'image de Dominique.

J'aurais préféré connaître d'emblée toute la vérité. Clem a décidé de me la cacher pour me laisser vivre dans l'espoir. Voulant me protéger, il nous condamnait à vivre notre drame séparés l'un de l'autre, sans pouvoir nous épauler mutuellement, enfermé chacun dans sa solitude et son silence.

- Nous, les médecins, me révélera bien plus tard le docteur K., nous avons eu l'impression, dès le début, que vous compreniez mieux que votre mari le caractère de la maladie de Dominique.

Quelques jours après la sortie de Dominique de l'hôpital, notre pharmacienne m'a demandé :

- Comment va votre fille ?

- Très bien. Nous l'avons enterrée la semaine dernière.

- Mon Dieu ! C'est horrible ce que vous dites là !

A son regard épouvanté, j'ai réalisé mon terrible lapsus.

Bien avant le diagnostic, quelque chose en moi a su que c'était la leucémie. Ce quelque chose savait aussi que je la perdrais bien que j'aie toujours farouchement repoussé à l'arrière de la conscience ce pressentiment inavouable.

Une autre vie a commencé, une vie axée sur Dominique : ses médicaments avant chaque repas, ses piqûres deux fois par semaine, ses hémogrammes tous les quinze jours. Je la surveille discrètement, notant le moindre malaise - mal de tête ou de ventre, crampes dans les jambes - pour le signaler au docteur K.

Je feuillette les journaux et les revues avant de les laisser à sa portée. C'est facile, elle n'en achète pas encore. Je contrôle aussi les émissions de télévision, éliminant systématiquement celles où paraît le professeur Jean Bernard.

Nous n'avons pas voulu inquiéter Alain. A son retour de Tunisie où il avait passé ses vacances de Pâques, nous lui avons parlé simplement d'anémie, traitements, repos pour sa sœur. Il a échangé sa chambre - la plus tranquille de l'appartement - contre celle de Dominique où il ne peut guère travailler. Il est en seconde au lycée Louis-le-Grand. Outre les va-et-vient de Dominique, notre logis est souvent envahi par les sœurs de Clem et leurs valises. Les travaux ont débuté dans notre maison de la rue de Sèvres. Ils vont trop lentement à notre gré. Dominique rêve de son appartement : une chambre, un boudoir et une salle de bains personnelle. Clem est loin de partager notre enthousiasme. Il a de gros soucis. L'achat de cette maison qui hypothéquait notre avenir est devenu une folie depuis la maladie de Dominique.

Paul Guiramand m'avait souvent démontré qu'il était dangereux de vivre sans être assurés. Je m'étais renseignée auprès d'une mutuelle l'année précédente. Le prix fixé pour nous couvrir a été jugé excessif par le directeur commercial de Clem. Cette manière singulière de faire des économies nous coûtera une fortune.

J'ai souscrit une assurance dès l'annonce de la maladie de Dominique mais la maladie s'est déclarée avant son entrée en vigueur et comme me l'a jeté au visage le médecin de la Mutuelle, à quelques pas de la chambre de ma fille

- Vous ne vous rendez pas compte ! C'est une maladie très grave qu'elle a ! Et qui peut durer longtemps !

Clem veut vendre la maison pour assainir notre situation financière mais aussi - je le devine - pour conjurer le mauvais sort.

- Cette maison nous a porté malheur!

C'est son interprétation de la curieuse coïncidence entre notre maison et l'hôpital des Enfants Malades.

Un reste de superstition orientale ? En Tunisie, avant

de s'installer dans une maison neuve, un nouvel appartement, il faut accomplir certains rites pour chasser les mauvais esprits. Construire une maison revêt un caractère grave. Se fiant au proverbe : « Quand la maison est terminée, la mort entre », les sultans, les beys et les potentats n'ont jamais cessé d'ajouter une pièce à leur palais. Les autres laissent dans leur demeure un coin où manque symboliquement un carreau ou une brique.

Je ne me montre pas plus rationnelle que Clem, je l'avoue, quand je soutiens :

- Il y a sûrement un lien entre cette maison et Dominique, mais ce n'est pas celui que tu crois. Un jour, nous découvrirons son véritable sens.

Le soir, dans notre chambre, Clem exprime parfois sa tristesse :

- Dominique... Quel grand malheur !

- Tais-toi ! Ce n'est pas ENCORE un grand malheur !

Combien de fois reviendra entre nous ce même échange de mots? Nous n'irons jamais au-delà.

Pour moi tant que Dominique est en vie, il reste un espoir. Tant qu'elle sera parmi nous, il y aura du bonheur. Pour la première fois, je vis le présent, sans imagination ni projection sur l'avenir, heureuse de ce que m'apporte chaque jour : les rires de Dominique, son ironie si légère, sa gaieté, ses bavardages intarissables, sa tendresse, nos escapades à Saint-Germain-en-Laye entre deux piqûres, notre intimité toute neuve.

Nous passerons l'été à Orléans où Clem construit le Campus universitaire de la Source. Avant de partir, je confie mon angoisse au docteur K.

- J'ai besoin de connaître la maladie de Dominique. Je dois savoir ce qui peut lui arriver. J'ai peur de laisser échapper un symptôme !

- Les symptômes ne peuvent pas vous échapper et nous sommes là pour vous aider. Ne cherchez surtout

pas à lire des ouvrages spécialisés. Ils vous tourmenteraient sans rien vous apprendre.

J'ai suivi ce conseil, mais j'ai lu la lettre que le professeur Jean Bernard m'a remise pour son confrère d'Orléans, le docteur D. Elle disait qu'on pouvait espérer une longue rémission ou craindre malheureusement une rechute rapide suivie d'autres de plus en plus rapprochées.

Au château du Bel Air, nous occupons deux grandes pièces communicantes. L'été est pluvieux. A peine le temps de descendre au jardin, d'installer les chaises longues, qu'il faut rentrer. Le ping-pong est notre grande distraction. D'un geste de la main rejetant en arrière ses longs cheveux, Dominique rit en frappant la balle. Et quand je n'ai plus envie de jouer :

- Encore une partie, Maman, je t'en supplie... Juste une seule !

Je la vois souvent écrire : ses devoirs pour l'École universelle, sa correspondance et son journal qu'elle tient plus régulièrement.

A chaque repas, elle s'impatiente :

- Ce qui m'ennuie au restaurant, c'est qu'il faut toujours attendre !

Comme elle est pressée! pressée de manger, pressée de lire, pressée de connaître, pressée de vivre!

Nous marchions dans la campagne quand elle a ouvert les bras et les rapprochant peu à peu :

- Il faut profiter de sa vie minute par minute..., car elle se rétrécit de jour en jour.

Je m'étonne de sa notion du temps si aiguë, de l'importance grandissante qu'elle lui attribue, de son besoin de savoir l'heure à tout moment. A son âge, j'avais l'éternité devant moi !

Je n'avais pas encore compris que le rythme du temps

n'est pas le même pour tous - chacun a le sien, fondé peut-être sur sa longueur de vie - et qu'il s'accélère pour ceux dont les années sont comptées.

Le 4 août, nous partons passer une semaine à Paris. Heureuse de retrouver son père, émue de revoir Jean-Luc, son cousin préféré, Dominique déverse sa joie sur moi en paroles si étourdissantes qu'à la sortie d'Orléans je me trompe de route.

Comment s'est traduit mon énervement ? Je ne sais plus. Quel geste, quel mot bouleversant a-t-elle eu en retour ? Je l'ai oublié, mais à cet instant précis je me suis dit :

- Idiote ! Il faudra te rappeler ce moment... Il faudra t'en souvenir le jour où elle ne sera plus là, près de toi, bavardant avec tant de gaieté, tant d'insouciance !

Clem doit assister à la célébration du dixième anniversaire de la république de la Côte d'Ivoire. L'invitation que j'ai trouvée en arrivant à Paris est adressée à Monsieur et Madame.

- Pars avec Papa, cela te distraira, nique.

- Et toi, ma chérie ?

- Je peux bien rester quelques jours avec Jean-Luc et Dalida.

C'est ainsi que j'ai pu connaître la beauté et le charme d'Abidjan, une ville blanche entre lagune et forêts où se rencontrent juxtaposés les modes de vie africain et moderne.

Au cœur de tout ce bruit, au long de toutes ces festivités, pas une seule minute ne m'a lâchée mon idée fixe : Dominique. Là j'ai compris que ma liberté d'esprit avait disparu. La joie pure n'existe plus pour moi. L'inquiétude m'a contrainte à regagner Paris avant la date fixée pour le retour.

21 août 1966.

Tout à l'heure, la voix de Clem au téléphone. Une belle voix aux intonations chaudes, généreuses comme sa nature. La voix, c'est peut-être le révélateur d'un être humain. Celle de Clem est gaie, charmeuse, parfois grave, grondeuse, maussade mais jamais elle ne prend un accent de vulgarité. La noblesse même, mon mari !

Août 1966.

Je vois mon corps vieillir. Ma volonté de lutter s'est terriblement émoussée depuis la maladie de Dominique.

Clem ne change guère. Seul son torse a blanchi. Il faudrait réagir pour rester à son diapason. Etre la femme d'un bel homme n'est pas facile! Cette position sera encore plus difficile à tenir dans l'avenir, en dépit de son affirmation : « Les femmes ont toujours été un élément secondaire dans ma vie. Je n'ai jamais sacrifié mon travail à une femme. »

Clem ne m'a jamais donné le sentiment ni l'impression de la sécurité conjugale. C'est fatigant quelquefois mais toujours intéressant.

Les médecins ont accordé à Dominique un court séjour en Tunisie, début septembre.

A La Marsa, rien n'a changé. Est-ce le contrecoup de ces mois d'angoisse et de tension ? L'ambiance bruyante, frivole, indifférente qui sape mes défenses ? Ou la prise en charge de Dominique par ses tantes qui me permet de relâcher le contrôle de mes nerfs ? J'ai pleuré pendant deux jours.

Seuls, Sydney et Yvette Allal ont su me comprendre. Bien que je les connaisse à peine, ils m'ont serrée très fort dans leurs bras. Sydney a, lui aussi, une leucémie.

Dominique rentre triomphante, les yeux barbouillés de noir, les lèvres fardées, déguisée en fille de vingt ans. Je n'aime pas qu'on exalte ainsi sa coquetterie. Je l'envoie se laver la figure. A-t-elle compris que je désire la préserver d'une fausse image de la femme, d'une fausse image de la vie ?

J'ai essayé de transmettre à mes enfants l'éducation que mon père m'avait donnée. La maladie de Dominique a tout bouleversé. Elle est devenue la petite reine de la maison. Son père satisfait tous ses caprices.

- Je suis diplomate, dit-elle en souriant. Toi, tu n'as jamais su t'y prendre avec Papa. Ce n'est pourtant pas difficile !

D'un week-end passé à Skanès-village, elle se souviendra pour écrire cette dissertation.

Depuis mon arrivée en Tunisie, cet été, j'entendais beaucoup parler de ce village de vacances au sud du pays. J'attendais avec impatience le jour où papa m'y emmènerait. Ce jour arrive enfin et nous partons en voiture. En route, je me demande ce que je vais découvrir. Je n'en ai aucune idée. Après deux cents kilomètres de route, nous apercevons un grand mur. Nous sommes arrivés. Quelques mètres encore et nous nous arrêtons devant une porte gardée par deux gardiens en uniforme. Papa se nomme on nous laisse passer. Le village de Skanès est privé. Dès l'entrée, on aperçoit un village tout blanc, composé de petits bungalows construits sur le sable. Le cadre est magnifique grâce à cette mer bleue, ce ciel azur et ces palmiers altiers.

Très vite, on se trouve sur le Forum où s'élève un grand signal d'une quinzaine de mètres. Au pied de cette sculpture, s'étale un théâtre en plein air aux gradins demicirculaires. Tout est blanc. Un côté du Forum est bordé par des arcades qui conduisent au restaurant. En face, le café

est rempli de jeunes qui bavardent gaiement devant une boisson. Quelques-uns dansent au milieu de la piste sur un air de jerk. Papa me guide à travers le village. Nous prenons une petite ruelle qui mène aux bungalows. Ce sont des petites maisons peintes à la chaux, carrées, de style arabe, surmontées d'une coupole. Leurs portes sont bleues, couleur de la mer, et cloutées. Elles ont une terrasse, formée de deux arcs, donnant sur la mer.

Nous revenons vers le Forum et plus loin nous découvrons les souks. Je me promène dans une rue bordée de cafés et de magasins-souvenirs. A côté, un marchand de beignets me tente. On entend une musique arabe. J'ai l'impression de me promener dans une rue de Sidi-Bou-Saïd. Assise sur un coussin, devant un thé aux pignons, j'oublie tout, bercée par cette musique envoûtante. De tout ce que j'ai vu dans ce village, c'est ce lieu qui me plan le plus. Je suis étonnée que mon père ait pu reconstituer exactement une rue des souks. Les jeunes gens qui se promènent devant moi paraissent heureux.

Tout à coup, il me prend l'envie de créer pour avoir la satisfaction personnelle de leur donner tout leur confort, de les rendre heureux. Je suis très émue. Tout à l'heure, en me promenant, j'ai ressenti une grande admiration pour cette architecture (le Forum). Malgré tout, il faut un certain courage pour imposer une architecture nouvelle. Je trouve merveilleux que ce qui était il y a quelques mois, une étendue déserte de sable et de palmiers, soit maintenant un village vivant et animé. Se savoir dans un lieu oui tout a été construit par son père donne une certaine impression de fierté. En visitant ce village, j'ai éprouvé une plus grande admiration pour mon père et j'ai compris le métier d'architecte.

Clem, nous montrant son village :

- Il n'y a pas une droite, pas une courbe régulière. Je

me suis promené sur cette plage. J'ai marché, j'ai respiré, j'ai fait des gestes. C'est une oeuvre totalement libre. Ce village, je l'ai créé avec mes mains.

Paris 17 septembre 1966.

Mes gosses. Dominique : la jeune fille qui attend et réclame l'amour. Un phénomène de volupté, déjà!

Alain, revenu hier de Carboneras, métamorphosé en homme, avec un carnet d'adresses de filles !

Le temps a galopé. Je ne suis plus une jeune femme.

La directrice du collège, très compréhensive, a permis à Dominique de faire l'essai d'un trimestre en quatrième à condition d'abandonner le latin.

Elle qui s'était toujours complue dans une certaine paresse va tendre toutes ses forces pour rester au niveau de sa classe, pour rattraper les retards que lui causent ses fréquentes hospitalisations.

Elle nous cachera ses malaises, ses fatigues, ses accès de découragement ou d'angoisse à la veille d'une composition mal préparée. Son journal sera le seul confident de sa lutte quotidienne pour vivre comme les autres.

Pour lui éviter la fatigue du trajet, je l'accompagne et vais la rechercher au lycée en voiture. Notre intimité s'est encore resserrée depuis qu'Alain s'est installé dans une chambre de bonne pour travailler en paix. Une ou deux fois par semaine, il vient nous rapporter son linge sale, prendre un bain et manger à notre table. Cette année vécue dans le froid, le désordre et la saleté, lui a sans doute épargné la crise d'indépendance que fait tout jeune de son âge.

J'impose à Dominique une ferme discipline. Elle se couche tôt tous les soirs, excepté le mercredi et le

samedi. Elle respectera cet accord même quand la télévision donne un film qu'elle aimerait voir.

Vendredi 28 octobre 1966. Les Enfants Malades.

Dominique vivante, remuante, bavarde comme dix.

- Maman, c'est bon l'amour ?

Complètement délurée. Pas l'ombre d'une retenue devant sa mère. Je l'ai voulu ainsi mais c'est parfois gênant.

Nos journées, à l'hôpital, suivent à peu près le même canevas. Quand Dominique se réveille, entre 7 heures et 8 heures et demie, je lui tends le thermomètre et prépare notre thé avec les ustensiles apportés de la maison. Notre organisation ira en s'améliorant d'une hospitalisation à l'autre. La femme de service passe nous proposer les tablettes de beurre et les confitures, le pain et les biscottes sans sel.

Puis, Dominique fait sa toilette, soigneusement, coquettement, toujours anxieuse de voir quelqu'un surgir pendant qu'elle est nue. Je monte la garde.

Avant chaque hospitalisation elle redoute le moment du myélogramme. Son appréhension, sa nervosité ne font que croître avec l'attente.

L'infirmière, grande, robuste, virile, pousse la porte, ses deux assistantes sur les talons. La table portant flacons, aiguilles, seringues, tubes de verre est roulée jusqu'au chevet du lit. Je sors.

Le temps du prélèvement varie : cinq minutes quand tout se passe bien; plus d'un quart d'heure parfois. Je vois alors une infirmière quitter la chambre en courant et revenir précipitamment avec une autre éprouvette.

Je marche dans le couloir, m'assieds quelques ins-

tants, essaie de déchiffrer un magazine qui traîrait sur la table, et reprends mes va-et-vient, souffrant de ne pas souffrir comme ma fille, souffrant de ne lui être d'aucun secours durant ces moments-là.

Enfin les infirmières sortent. Dominique est assise dans son lit. Sur la table de nuit, un coton rouge de sang.

- Quelle brute, elle m'a fait très mal !

Ou

-L'aiguille s'est tordue. Mes os durcissent parce que je suis plus âgée.

Elle appuie entre mes seins, très fort.

- Tu vois... C'est comme si je t'enfonçais un clou, là.

- Ça fait mal!

- C'est rien à côté de ce qu'on me fait! Enfin, pour cette fois, c'est terminé !

Elle accepte plus sereinement les perfusions quand l'infirmière pose l'aiguille avec adresse.

- Maman, tu as de la chance. Tu as de belles veines. Moi, regarde :mes veines sont si petites.

A peine visibles, c'est vrai, à la saignée.

Pour agrémenter notre menu : bifteck, purée, salade, fruits, j'achète des tomates, des concombres, des fenouils, des cerises, des fraises, des raisins ou des mandarines selon la saison.

Clem partage souvent notre déjeuner. C'est le meilleur moment de la journée pour Dominique. Il s'arrangera pour être à Paris pendant ses périodes de traitement.

Avec lui pénètrent dans notre chambre le soleil, la vie, le monde extérieur. Dominique l'invite à s'asseoir sur son lit et pose la tête sur son épaule.

L'heure qu'il lui consacre lui paraît trop brève.

- Tu pars déjà?

- J'ai un rendez-vous sur le chantier de la maison.

- Tu reviendras ce soir ?

- Je te promets de faire l'impossible.

L'après-midi se passe à bavarder, à lire, chacune étendue sur notre lit, à recevoir des visites.

En fin de journée, Dominique constate parfois :

- Madame Ropert m'a oubliée.

Notre infirmière-major raconte des histoires cocasses qui font rire Dominique. Elle sait trouver les mots qui chasseront le cafard.

Après le dîner, Dominique va se promener dans les salles. Elle distribue aux enfants des bonbons et des illustrés. Elle bavarde avec les gardes de nuit et s'attarde auprès d'Annie qui deviendra son amie. Elle revient souvent bouleversée.

- Il y a dans notre service des enfants qui sont maltraités par leurs parents. C'est horrible ! Ils ne sont heureux qu'ici, à l'hôpital ! La seule tendresse qu'ils ont connue, c'est celle des infirmières !...

Ou

- Ces bébés avec tous ces tuyaux. Comme ils doivent souffrir ! C'est déjà pas drôle pour moi ! Eux, ils ne peuvent même pas comprendre pourquoi on leur fait mal ! Et ils n'ont pas leur maman près d'eux !

Nous connaissons notre chance de ne jamais nous quitter, surtout la nuit quand notre aile se vide. C'est la nuit que monte l'angoisse, qu'un appel peut n'être pas entendu, que des gardes, en nombre restreint, risquent d'être débordées par les imprévus.

Quand Dominique a-t-elle pris conscience de la gravité de sa maladie ? A la suite de quel événement ? Dans quelles circonstances ? Ces questions ne cessent de me tourmenter.

Dominique n'est plus là pour répondre mais elle a laissé des demi-confidences, des réflexions, des silences qui, rassemblés, peuvent éclairer son cheminement vers

la vérité. Un cheminement qu'elle a fait dans le plus grand secret. Comme une adulte.

L'alerte du 14 janvier 1967 a-t-elle joué le rôle de révélateur pour elle comme pour moi ? La veille, elle s'était plainte d'avoir mal à la base du crâne, à droite. Trop lasse pour aller au lycée, elle prenait son petit déjeuner, au salon, quand !

- Je sens comme un petit engourdissement dans le bras gauche.

Je m'inquiète aussitôt. Dominique est gauchère.

A 1 heure 30, je peux joindre le docteur K.

- Conduisez-la immédiatement aux Enfants Malades. C'est peut-être le symptôme d'une rechute.

Maman et Dominique sont à table. Je lance :

- Dominique, nous partons tout de suite à l'hôpital.

Surprise par l'événement, elle pleure. Pour la première fois.

Le service d'urgence a pris Dominique en charge. J'interroge le professeur Julien Marie :

- C'est grave ? C'est le cerveau ?

- C'est très ennuyeux... C'est peut-être une complication.

- Faut-il prévenir mon mari ? Il est à Tahiti.

- Attendons le résultat des analyses.

L'angoisse ne me lâche pas pendant que je remplis les longues formalités d'admission. Enfin, Maman m'apprend que le résultat de la première analyse est bon. Les médecins craignaient une méningite.

Trois hospitalisations en dix mois. L'emploi, cette fois-ci, d'appareils spectaculaires, un traitement plus intensif des douloureuses ponctions lombaires. Dominique doit commencer à se poser des questions sur son anémie. C'est elle qui a insisté pour ne pas rappeler son père, de peur de l'inquiéter.

20 janvier.

Le diagnostic de la fausse alerte est confirmé. Je suis rassurée, dans l'immédiat. C'est jour de ponction lombaire pour Dominique. Quand je la rejoins après l'intervention, elle pleure

- Pourquoi pleures-tu ?
- Ça me regarde.

24 janvier (1)

Clem est revenu ! La joie de Dominique. Depuis deux jours, elle l'attendait, elle l'espérait à chaque minute.

Vers trois heures, elle est allée aux toilettes :

- Je rentrais dans ma chambre. Au fond du couloir, j'ai vu Papa. Non, ce n'est pas lui, je dois rêver.

Elle a poussé la porte. Clem est entré derrière elle.

Pendant un court instant oh elle s'était absentée, j'ai mis Clem au courant. Nous parlions. Elle est rentrée, nous avons poursuivi la conversation mais elle, le dos tourné, en se lavant les mains :

- Je suis là, Maman, je te préviens !

Pourtant nous essayons de ne pas faire de mystères autour d'elle mais elle sait que nous savons des choses qu'elle ignore. Et je n'aime pas ça ! Il faudra que j'en parle aux médecins. Ne pas la laisser dans cet état d'incertitude, de crainte, d'appréhension.

25 janvier.

Mme Ropert, ce matin, à Dominique :

- Le petit Yougoslave part dans quelques jours mais il reviendra souvent dans nos services, pendant plusieurs années, lui aussi.

(1) *Je ne veux pas qu'on m'oublie*, Julliard.

- Pourquoi lui aussi ? Parce que moi, je vais être obligée de venir ici pendant plusieurs années ?

- Toi, ce n'est pas pareil mais il faut que tu saches que pendant un an ou deux, tu devras venir souvent nous voir, tous les trois mois peut-être. Ici, nous avons un garçon de vingt-neuf ans qui vient depuis qu'il a douze ans. »

Durant ce séjour, Dominique a été prise de désespoir : de crises de cafard, dit-elle pudiquement. Elle a interrogé Mme Ropert sur sa maladie :

- Mais... je ne vais quand même pas en mourir?

Et une autre fois :

- Ça doit être horrible de mourir à l'hôpital.

Les premiers soupçons viennent de naître. Dans deux ans, ils deviendront certitude.

Dominique et moi, nous ne parlons pas de sa maladie. Jamais nous n'en parlerons. Mais je ne l'ai pas abusée. Je ne lui ai pas menti. Jamais je ne lui ai dit :

- Quand tu guériras...

Le docteur K. m'a prévenue :

- Actuellement, nous pouvons contrôler la maladie tant qu'elle reste dans le sang... mais une fois qu'elle franchit la barrière du cerveau...

Son geste d'impuissance a été concluant.

Je sais maintenant que Dominique est en survie. Pour combien de temps ? Je l'ignore. Jusqu'à son dernier jour je m'accrocherai à l'espoir de la garder encore, le plus longtemps possible, parmi nous. Vivante.

Personne ne peut vivre avec pour horizon implacable la mort de son enfant. Personne.

7 février 1967.

Est-ce la Niamide ? ou parce que seule avec Dominique, j'ai pu me reposer et reprendre mon rythme de vie :

couchée tard, levée tard ? L'angoisse commence à desserrer son étreinte et la joie recommence à fleurir.

Les obligations ménagères m'absorbent autant mais je ne leur accorde plus aucune importance. Maniaque, je ne l'ai jamais été, c'est vrai. Qu'est-ce qu'une chemise mal repassée ? une côtelette mal grillée ou de la poussière sur le rayon d'une bibliothèque ? Je considère tout, désormais, à la lumière de la maladie de Dominique. L'essentiel, c'est Dominique.

Si elle supporte sans se plaindre les traitements douloureux et leurs conséquences : maux de tête et multiples courbatures, elle n'accepte pas, elle n'acceptera jamais leurs effets sur son apparence physique.

Elle est désespérée quand elle perd ses fossettes - la droite plus creusée que la gauche - qui font le charme de son sourire, elle le sait. Elle voit, avec inquiétude, gonfler son visage et s'épaissir sa taille naturellement fine.

Sur ses traits se distinguent les apports de nos deux sangs. De Clem, elle a pris les grands yeux noisette pailletés de vert, et de Jeanne, le nez fin, petit, droit. De moi, le front, la bouche, les dents et l'ovale du visage. Mais ce teint si blanc, ce joli teint de nacre n'appartient qu'à elle.

Elle porte à son père un amour et une admiration passionnés.

- Parce qu'il est beau, parce qu'il est intelligent, parce qu'il est généreux.

Chaque matin, tandis que, sous les couvertures, j'essaie de prolonger mon sommeil, tous deux parlent et rient à voix basse. Ils se comprennent à demi-mot, sur un clin d'œil, un sourire, l'ébauche d'un geste. Une tendre complicité les unit, la complicité de ceux qui se sont reconnus semblables. Alain est de nature paisible, silencieuse, méditative. C'est Clem et Dominique qui

font le tapage, qui mettent de l'entrain, de la gaieté dans la maison.

- De l'ambiance, comme dit Dominique.

A table, elle est placée en face de lui.

- Papa, tu m'emmèneras en voyage, plus tard ? J'aimerais tellement voyager... tellement t'accompagner. Je porterai tes valises, promis. Je peux même te servir de secrétaire. D'accord ?

- On verra. Passe d'abord ton bac.

Quand elle n'a pas classe, ils partent après déjeuner pour le bar du coin où Clem prend son café. S'accrochant à son bras, elle lève son visage vers lui qui baisse la tête en souriant pour entendre ses confidences.

Le soir, ils regardent la télévision, Clem dans son fauteuil, Dominique à ses pieds, la tête posée sur ses genoux. Il caresse de temps en temps les longs cheveux de sa fille. Elle est heureuse.

Les rapports entre Dominique et moi ont été complètement transformés par sa maladie. Au feu du danger, mon amour pour elle s'est embrasé. Elle sait que je l'aime, preuve qu'elle cherchait peut-être depuis l'enfance. Plus d'agressivité de sa part, ni d'incompréhension de la mienne. En quelques mois, nous avons brûlé les étapes du long chemin qui, les années aidant, rapprochent un jour la fille de sa mère.

Elle m'a confié son grand rêve : devenir comédienne. A son âge, j'étais, moi aussi, attirée par le théâtre. J'entends encore Maman décréter

- Ce n'est pas un milieu « comme il faut » pour une jeune fille de bonne famille !

- Quand j'aurai dix-huit ans, j'entrerai au Conservatoire.

Je suis d'accord. Je crois que nous avons du temps devant nous.

Elle n'a donné qu'une seule représentation pour le

public restreint de ses professeurs et de ses camarades de classe. J'avais conseillé la pièce : *La Paix chez soi* de Courteline et réglé la mise en scène. Je l'avais convaincue de laisser le rôle féminin à sa partenaire dont la voix était plus aiguë et d'interpréter celui de Triel.

Sa joie et sa fierté, après le succès :

- Nous avons joué la pièce trois fois. Nous avons été très applaudies. C'était le meilleur spectacle de l'école!

Parmi les amis que je me suis faits en Tunisie, Serge Erich occupe la première place. Au moment de notre rencontre, en 1964, il était producteur-animateur à la radio. Il sortait ruiné, endetté, de l'expérience d'un théâtre de poche à Tunis. Je cherchais alors un sujet de pièce pour un public défini.

- Connaissez-vous la vie de Bourguiba ? Vous pourriez la transposer pour la scène.

Depuis, j'avais écrit la pièce qu'il avait corrigée page à page.

Présentement, Serge est directeur du Conservatoire et le président Bourguiba a lu et accepté la pièce. Le ministre de la Culture me reçoit, puis convoque Serge pour lui demander d'établir le devis du spectacle.

Le soir même, Serge, Philippe, Dominique et moi nous fêtons gaiement l'événement dans un restaurant italien.

Ce projet n'aboutira pas. Qu'importe ? L'important, c'est l'amitié qui vient de naître entre Serge, Philippe et Dominique. Une amitié qui lui sera d'un grand secours, plus tard.

- Quand j'aurai dix-huit ans, j'apprendrai à conduire.

- A dix-huit ans, je pourrai prendre un amant ?

Dix-huit ans marque la frontière qu'elle s'est fixée

pour vivre sa vie. Et si j'essaie de freiner son impatience :

- Je n'aurai jamais la patience d'attendre, comme toi, des années !

Elle n'aime pas dormir.

- Quelle perte de temps ! La moitié de la vie se passe à dormir ! C'est idiot !

Le 5 mai, jour de ses quinze ans, je compose chez un fleuriste un magnifique bouquet de quinze fleurs blanches qu'elle reçoit avec une joie émerveillée : c'est son premier bouquet.

Je n'ai jamais déployé des fastes pour fêter l'anniversaire de mes enfants. Un gâteau et une bougie de plus distinguait ce jour des autres.

Mais cette année, tout est changé. Je veux donner un dîner pour les quinze ans de Dominique. Préfère-t-elle inviter ses amis ou les nôtres? Elle choisit la compagnie des adultes.

Quelle photo placera-t-elle dans le joli cadre d'argent que lui offre Robert Vergnaud ? La photo de son père, sans doute. Je suis surprise, émue, d'y découvrir la mienne, le lendemain.

L'année scolaire se termine. Dominique m'annonce avec fierté qu'elle est admise en troisième. Elle seule sait la somme exacte d'énergie et de volonté que lui a coûté cette victoire. Le 5 juin 1967, c'est la guerre d'Israël. Nous la vivons heure par heure, comme un drame. Nous avons des cousins, des amis en Israël.

J'ai raconté à Alain et Dominique notre histoire sous l'occupation nazie. J'avais douze ans en 1940, mais, bien avant, des filles de ma classe, au lycée, m'avaient souvent malmenée sous prétexte que j'étais « juive » : un terme que je n'avais pas compris la première fois. Mon père disait : israélite. Antisémitisme : un mot que

j'ignorais. Une haine incompréhensible que je redoutais. Je tenais à avertir mes enfants d'un mal qui peut renaître.

Six millions de Juifs n'auraient pu être massacrés aussi aisément si chacun de ces Juifs avait su et réalisé quel sort l'attendait lui et sa famille.

Il est vrai que cette chasse au Juif à travers l'Europe avait été organisée de main de maure. Un chef-d'œuvre de manipulation psychologique. Le gibier n'y croyait pas, ne pouvait pas y croire... parce que c'était toujours l'autre qui était visé, l'autre qui serait arrêté, toujours l'autre, même au bout de la longue chaîne, en camp d'extermination, qui serait sélectionné pour la chambre à gaz.

Mon cousin Dario, réfugié chez nous depuis la guerre, avec ses frères et sa sœur Simone, avait parlé à notre table de *Mein Kampf*.

- Hitler est un fou ! a déclaré mon père.

Combien de Juifs ont lu *Mein Kampf* ? Combien parmi eux ont compris le destin qui nous était prédit ?

Accepter d'être tatoué comme du bétail par l'étoile jaune ou le cachet « Juif » sur les papiers d'identité, se plier aux discriminations raciales tout en se sentant personnellement à l'abri du danger ou en espérant y échapper : Voilà l'erreur collective que nos aînés ont commise. Voilà le mécanisme du piège monstrueux dans lequel ils sont tous tombés.

Nous avons eu très peur en juin 1967. Peur que le cauchemar recommence. Nous avons pris au sérieux, cette fois, les menaces de Nasser, les vociférations de Choukeiri, la charte de l'O.L.P. et même la chanson de Oum Kalsoum : *Égorge... Égorge*.

La victoire d'Israël m'a rassurée... pour un temps. Elle était trop éclatante pour ne pas humilier profondément la fierté des Arabes. J'en ai eu la confirmation, en Tunisie, où ce sujet est devenu soudain tabou.

Les hospitalisations de Dominique forment des parenthèses dans le cours de notre vie. Des parenthèses qui nous enferment toutes deux dans la même pièce pour une dizaine ou une quinzaine de jours.

Le soir, après le dîner, nous causons. Elle me confie certains souvenirs : ses angoisses, quand elle était en sixième, avant une composition mal préparée, ses envies de passer sous une voiture à cause d'un mauvais carnet de notes et son petit flirt de La Goulette.

Ses révélations me bouleversent. Comme nous connaissons mal nos enfants ! Et pourtant, je n'ai jamais fait de drame pour un zéro !

Elle me taquine aussi :

- Quand je me marierai, je ferai beaucoup d'enfants et je te les donnerai à garder.

- Ne compte pas sur moi ! J'ai élevé mes enfants toute seule. Tu en feras autant !

- Non! Non! Je remplirai la maison de gosses! Tu verras comme tu seras contente de les entendre crier toute la journée.

Lors de la réunion des médecins, en ce mois de juin, Clem a demandé :

- Ma fille pourra-t-elle se marier un jour ?

- Vous êtes pressé de vous en débarrasser ? a plaisanté le professeur Jean Bernard.

Et moi :

- Je ne vous parlerai pas de mariage pour Dominique, mais de relations sexuelles. Comme les filles de sa génération, elle est très précoce. La maladie a encore accéléré son envie de vivre, de connaître des garçons. La question peut se poser assez rapidement.

- Vous avez raison de la poser. Dans le cas de leucose comme celle de Dominique, courir le risque d'une grossesse est exclu. Les médicaments que nous

prescrivons sont tout à fait nocifs pour un enfant. Nous sommes toujours obligés de pratiquer un avortement.

- Elle ne pourra jamais avoir d'enfant ? s'est inquiété Clem.

- Dans certaines conditions, nous avons pu interrompre le traitement pour permettre une grossesse.

J'ai mis Dominique au courant de cette conversation et des précautions qui s'imposeraient quand viendrait pour elle le temps de l'amour.

S'il m'était accordé la faveur impossible de revivre un seul jour de la vie de ma fille, je choisirais sans hésiter un de ces jours paisibles, heureux que nous avons vécus dans la solitude du Grand Revard.

Retrouver un de ces matins on Dominique, dans sa robe de chambre de dentelle bleue, frappait à ma porte et entraît gaiement, portant le plateau de notre petit déjeuner.

- Bonjour, Maman. Tu as bien dormi?

- Oui, ma chérie. Quel temps fait-il ?

Elle m'embrassait, puis ouvrant les volets :

- Il y a un soleil magnifique !

ou

- Un brouillard épouvantable !

Plus tard, nous allons déjeuner chez Bauvard. Nous bavardons ou lisons entre les plats non sans que Dominique ne s'impatiente au moins une fois de la lenteur du service.

Au gré du temps, nous passons l'après-midi au soleil dans les prés ou nous rentrons pour reprendre, chacune dans sa pièce, ses occupations.

L'heure du thé nous réunit, puis celle du dîner que Dominique a préparé, attentive à me libérer de tout souci ménager. Le soir, elle s'installe devant la télévision tandis que je travaille dans ma chambre.

Ces journées arrachées aux tracas et aux bruits de la

ville, ces journées de répit et de tendresse près de Dominique sont les plus harmonieuses de ma vie.

Les médecins ont refusé à Dominique, cette année encore, la joie de retourner à Carboneras. Il faut rester en France, non loin d'une ville pour contrôler son sang et d'un aéroport pour rentrer à Paris en cas d'urgence.

Nous descendons une fois par semaine acheter nos journaux, nos fruits et nos légumes à Aix-les-Bains. Est-ce le désir inconscient de montrer à Dominique les lieux de ma jeunesse qui nous ont conduites au Revard ?

C'est à Aix-les-Bains que j'ai passé toutes mes vacances jusqu'à mon mariage. J'ai appris à nager dans le lac du Bourget et sillonné en vélo toutes les routes de la région. Vingt et une années se sont écoulées, depuis.

J'avais besoin, aussi, de revoir cette profusion verdoyante d'arbres et d'herbages, cette multitude de masses, de taches, de touches de toutes les nuances du vert - du jaune au gris - qui m'ont manqué, je m'en aperçois maintenant, durant les étés secs et brûlants d'Italie, de Grèce, de Tunisie ou d'Andalousie.

Dominique, qui aurait sans doute préféré un coin plus animé pour rencontrer des jeunes, s'adapte facilement à notre vie simple, austère, solitaire. En deux mois, elle épuise les rayons de la petite bibliothèque de notre studio. Elle aime la poésie : Musset, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire. Elle découvre Baudelaire et les Fleurs du Mal, Stendhal et Shakespeare. Ses préférences vont aux réalistes, à Zola en particulier, comme moi, au même âge.

Je n'ai jamais imposé de censure aux lectures de mes enfants, sachant d'expérience qu'elle a pour effet contraire d'exciter la curiosité. J'ai laissé ma bibliothèque à leur disposition en leur conseillant quelques auteurs. Assez rapidement, ils ont acheté des livres avec leur argent de poche. Après une courte période d'en

gouement pour Delly et Guy des Cars, Dominique est allée, d'elle-même, aux plus grands.

Elle a inscrit, dès l'enfance, sur la page de garde de ses livres : « appartient à Dominique Cacoub » ; et plus tard, simplement son nom comme un sceau apposé sur son bien, elle qui, pourtant, n'avait pas le sens de la propriété.

Aujourd'hui, quand je découvre une de ses annotations en ouvrant un livre, c'est comme un message qui me parvient d'elle, le signe d'un plaisir que nous allons encore partager ensemble.

Maman passe trois jours avec nous. Maman : 56 ans, moi : 39 ans, Dominique : 15 ans.

- C'est merveilleux, Mamy ! Quand j'aurai ma fille, tu seras encore jeune. Il y aura, alors, quatre générations.

Nous sourions toutes les trois à ce temps qui ne viendra pas.

A Taty qui s'étonne de son besoin de tout connaître avant l'âge, elle répond :

- Tu as de la chance... Comme j'aimerais avoir ton expérience de la vie !

Dominique ne trouble jamais mon travail, même si la solitude lui pèse.

- Plus tard, quand on jouera tes pièces, je t'accompagnerai partout. Je serai toujours près de toi. Je jouerai peut-être dans tes pièces ?

- J'écrirai des rôles pour toi, ma chérie, je te le promets.

Sa discrétion me permet de terminer les deux premiers actes de *Karako*. Cette pièce avait pour sujet initial l'amitié qui se nouait, dans un camp nazi, entre deux jeunes filles : Simone et Myriam.

Ce thème est devenu l'amour entre une mère et sa fille, projetées dans un monde futur où les indésirables

raciaux et politiques, soumis à l'exploitation scientifique, vivent dans des camps qui constituent de véritables réserves d'organes vivants.

J'ai modifié aussi le dénouement qui s'inspirait de la réalité : Simone mourait comme ma cousine. Myriam revenait. Maintenant, Simone s'évadera du camp avec l'homme qu'elle aime, grâce à la complicité de tous les prisonniers.

Roger Planchon critiquera l'illogisme de cette « happy end » . Elle traduisait, en fait, mon désir de changer le destin de ma fille, ou tout au moins, de ne pas l'enterrer. Dominique s'est reconnue dans le personnage de Simone qui exprime fidèlement son envie de vivre et son besoin d'aimer. Elle rêvait de l'interpréter.

J'étais pressée de terminer cet ouvrage pour tirer de l'oubli mon père, Simone et Armand, je le croyais.

Je comprendrai bien plus tard que c'était pour l'offrir à Dominique en gage d'un avenir meilleur.

Début septembre, nous avons rejoint Clem et Alain en Tunisie pour quelques jours de soleil, de plage, de famille.

Une photo prise à Gammarth montre la femme que je suis devenue sous le coup de la maladie de Dominique vieillie, grossie, les yeux dramatiques, le sourire forcé. Après chaque hospitalisation, je dois subir un traitement pour refaire mes forces. Tenir. Il faut tenir. Jusqu'au bout. Je tiens le jour, mais souvent le matin Clem me demande :

- Tu as fait des cauchemars ? Tu as gémi toute la nuit.

Et Dominique ? Ignore-t-elle tout de son état comme son attitude nous le laisse supposer ? A lire cet exercice scolaire, on pourrait en douter.

Vendredi 3 novembre.

Exercice de rédaction.

Une énumération qui met en valeur les éléments d'une idée par des subordonnées relatives.

Le courage c'est de choisir un métier et de le bien faire, c'est de surmonter un violent chagrin dû d'un accident ou à la mort d'un parent aimé, c'est pour une enfant gravement malade d'obtenir la volonté et le moral suffisants pour guérir, c'est d'avoir le réflexe de sauver une personne inconnue qui est sur le point de se noyer ou de se faire renverser par une voiture.

Comme toute mère, je me suis projetée sur l'avenir de ma fille. Comme bien des mères de ma génération, j'ai voulu donner à Dominique toutes les chances de réaliser son être et de réussir sa vie. « La bonne éducation » m'avait longtemps serrée, guindée comme un corset. Je ne voulais aucune entrave à la liberté de penser, à la liberté d'agir de Dominique. Là où je n'avais pu qu'espérer et rêver, elle devait entreprendre et vaincre.

Quelle femme serait-elle devenue ? L'enregistrement de notre conversation du 10 novembre 1967 a fixé quelques idées de Dominique à l'âge de quinze ans et demi.

Je lui avais demandé pourquoi elle voulait être célèbre.

- J'aimerais être célèbre étant donné que je ne voudrais pas mener la vie simple de n'importe qui. J'aimerais - quand je serai morte - être comme Gérard Philipe, comme Vivian Leigh, comme toutes ces grandes vedettes du cinéma et du théâtre qui sont mortes mais qui demeurent toujours. On parle encore d'elles.

Elles sont l'exemple pour les comédiennes, pour les actrices. Je trouve que c'est merveilleux !

- Tu ne te sens pas n'importe qui ?

- Bien sûr que non !

- En quoi te sens-tu différente des autres ?

Je me sens beaucoup plus ambitieuse que les autres. Je suis moi... donc, je veux vraiment monter, vraiment être quelqu'un de grand, de célèbre.

- Es-tu heureuse de vivre notre époque ?

- Oui, c'est une belle époque, parce qu'elle marque une très grande évolution de la femme, son émancipation. La femme commence à prendre le pouvoir, c'est merveilleux ! Encore jusqu'à maintenant, les femmes qui ont plusieurs amants sont considérées comme des filles perdues !

- Tu crois que la liberté, c'est la liberté sexuelle ?

- Je le crois... oui. Il faut dire que je n'ai pas essayé encore l'amour, donc je ne peux pas en parler, mais je l'imagine.

- C'est une duperie. Prends l'exemple de l'Africaine de la bourgeoisie qui s'est jetée à corps perdu sur la liberté sexuelle. Ce n'est pas une preuve de liberté sexuelle, au contraire, c'est une preuve d'immaturation !

- Voilà ce que je trouve injuste dans n'importe quel couple : l'homme trompe sa femme, il a tous les droits, il en a besoin. Mais nous, pourquoi on n'en aurait pas besoin ? La veille de mon mariage, je dirai à mon mari : « Si tu me trompes, je te trompe. » Mais c'est logique, Maman ! D'abord, je n'ai pas du tout l'intention de vivre pendant vingt ans, quarante ans avec le même homme. Je crois que je ne le pourrais pas. Cinq ans, c'est la moyenne.

- Aller d'homme en homme, n'est-ce pas aller d'un déséquilibre à un autre déséquilibre ?

- Ah non ! C'est merveilleux ! On change d'homme à chaque fois.

- Et le problème des enfants avec tous ces maris ?
- Je ne m'imagine pas du tout d'enfant. J'espère vivre ma vie avant vingt-cinq ans. A vingt-cinq ans, je peux faire des gosses ?
- Jusqu'à trente-cinq même !
- Ah bon ! Alors, à trente-cinq ans, je me marierai avec un bon mari. Mais avant, je veux vivre comme une veuve joyeuse !

Le 18 novembre, des coups frappés à la porte, des cris :

- Madame ! Madame ! Dominica ! me réveillent. Je bondis hors du lit. La porte est ouverte. Sur le paillason, ma fille étendue face contre terre dans son manteau écossais vert et jaune. Évanouie ? Morte ? La peur me saisit au ventre. Thérèse hurle toujours. Je lui ordonne de se taire. Nous portons Dominique dans l'entrée jusqu'à une chaise. Un linge mouillé sur la figure. Elle reprend vie. Nous l'étendons sur mon lit.

Coup de téléphone au docteur K. Il faut rentrer d'urgence à l'hôpital. Dominique pleure. Alain la câline, lui baise les mains, l'encourage.

L'hôpital... Les formalités d'admission... Les examens... L'attente des résultats, une attente interminable... L'angoisse m'opprime. Dans ma tête tourne la même pensée : Cette fois-ci, c'est la rechute !

Non. Tout est normal. C'est une fausse alerte que les médecins ne s'expliquent pas.

Le secret de cet évanouissement, Dominique ne l'a confié qu'à son journal : elle avait joué la comédie pour ne plus retourner au lycée.

C'est la plus grande surprise que me réservera la lecture de son journal. Passé un éclair de ressentiment - j'avais eu si peur, ce jour-là -, je bénirai cette ruse qui a permis à Dominique de vivre enfin à son gré, à son rythme.

Pourquoi ne m'a-t-elle pas avoué simplement qu'elle n'avait plus la force ou l'envie de continuer sa vie scolaire ? Un mot eût suffi.

Elle paiera cher ce stratagème : par un plus grand nombre de ponctions lombaires.

En quittant le lycée, Dominique s'engage dans l'univers clos de la maladie. Sa vie se limitera désormais à l'espace familial.

Clem est pris de plus en plus dans l'engrenage : quand il ne voyage pas, il est souvent retenu par des dîners d'affaires.

Alain s'est installé rue de Sèvres. Nous ne le voyons guère, lui non plus.

Petite, Dominique me disait parfois :

- Ce serait bien si Papa prenait Alain. Moi, je resterais avec toi.

Son rêve d'enfant se réalise. Je ne la quitte plus. Sur le qui-vive jour et nuit je suis.

- Quel plaisir de ne plus aller en classe ! Le matin, je peux rester au lit, à lire ou à écouter la radio. Tous les soirs, je peux voir la télévision, je peux sortir avec vous. Et je suis libre d'organiser mon travail comme je l'entends ! Cette vie me convient parfaitement bien !

C'est vrai, elle a l'air heureuse de sa nouvelle vie. Elle poursuit ses études par correspondance avec le lycée de Vanves. Une étudiante, Reine, l'aide trois heures par semaine à suivre son programme. Un programme difficile auquel Dominique s'est attelée avec ténacité.

Son journal devient le compagnon de sa solitude, le confident de ses pensées et de ses espoirs secrets.

A plusieurs reprises, je lui ai conseillé de tenir un journal :

- C'est un bon moyen pour s'analyser, pour se connaître.

Elle va au-delà. « Ecrire, note-t-elle, est un moyen de retenir la vie. » Presque quotidiennement, elle précise

maintenant après la date, son âge, le lieu où elle se trouve, l'heure.

Le portrait qu'elle trace de Frédérique, l'héroïne de ses nouvelles, lui ressemble :

Nom : Frédérique Lalou (1)

Age : 18 ans

parents : Père : architecte

Mère : écrivain

Frère : ?

Brune - Cheveux longs - Teint pille - Yeux noisette - Jolie denture.

Défauts : coléreuse. Ne sait pas ce qu'elle veut. Indécise. Qualités : Jolie. Romantique. Sensible. Indolente. Sympathique.

A travers Frédérique, Dominique s'imagine une autre vie mais ce personnage ne lui permet-il pas d'exprimer des angoisses qu'elle ne saurait prendre à son compte dans son journal ?

« Et la mort ? L'horrible mort ! Un rendez-vous que personne ne peut éviter. Frédérique ne croyait pas particulièrement en Dieu mais souvent, une peur insensée la pénétrait toute. Elle voulait savoir ce qui se passe K après p. Mais aucun mort n'est revenu parmi tes vivants pour témoigner. Le paradis existe-t-il ? Est-ce que l'enfer a été imaginé par quelques hommes pour que, l'humanité entière craigne la débauche, le meurtre, l'inceste, le Mal ? »

(1) Lalou : le prénom de mon père.

Frappée par la justesse du ton, la concision du style, la finesse d'expression, j'ai fortement encouragé Dominique à écrire.

Le temps du théâtre est-il venu ? Nous assistons à deux cours de Tania Balachova. Dominique est enthousiaste, impatiente de commencer mais Serge, craignant qu'elle ne soit influencée trop jeune par la personnalité d'un premier maître lui conseille d'attendre encore un an. Qu'elle apprenne d'abord à bien respirer, à se détendre, et qu'elle étudie des textes.

Elle s'exerce au magnétophone à dire ses poèmes préférés, dont « la Nuit Rhénane » de Guillaume Apollinaire. Elle apprend le rôle de Camille dans On ne badine pas avec l'amour qu'elle répète avec, pour partenaire, Gérard Philipe grâce à un enregistrement.

Un de ses grands plaisirs est d'aller voir Minou, la mère de Gérard Philipe dans le petit appartement silencieux de la rue de Tocqueville où elle vit, entourée de souvenirs et de photos qu'un bouquet fleurit toujours.

Les années et les chagrins ont glissé sur le beau visage lisse de Minou cerné par ses bandeaux noirs. Douce, coquette, sensible, attirée par le merveilleux, le mystère, l'étrange, elle sait écouter, apaiser, donner, aimer.

C'est ma grande amie, la seule qui ait connu mes anxiétés, mes moments de détresse, ces heures où l'on se dit : « C'est trop dur ! Je ne pourrai plus le supporter ! Je ne peux plus continuer ! »

Elle a souvent soulagé ma charge, en ces années.

Dominique aime entendre Minou évoquer ses souvenirs : l'enfance de Gérard, ses premiers succès, ses voyages, ses triomphes, ses derniers mois.

Elle rentre de ces visites parfois bouleversée :

- Tu te rends compte, Maman ? Pour Minou, c'est

horrible ! Perdre son fils... et un fils comme Gérard Philipe !

- Oui, ma fille. Je m'en rends compte... Maintenant.

Le journal et la correspondance de Dominique gardent peu de traces de ses nombreuses hospitalisations. Il y en aura treize en trois ans et demi. Elle n'en parlait jamais, à personne. Ne pas marquer, ne pas fixer ce temps de souffrances, c'était sans doute sa manière de lutter contre le mal et le désespoir.

Dans une seule lettre, écrite pour Maman, elle laissera éclater sa révolte.

« Hôpital des Enfants Malades.

Le 19 janvier 1968.

Chère Mamy,

Je te dis bonjour ou plutôt bonsoir car il est déjà cinq heures de l'après-midi. Voilà, je t'écris car j'en ai marre. Excuse mon écriture mais avec le Cortencyl, mes doigts sont fatigués. Je t'écris donc car j'ai besoin de me soulager. Je ne sais si j'enverrai cette lettre mais je peux facilement t'imaginer la lisant.

Alors, voilà, j'en ai marre car voici quatre jours qu'on me dit qu'on va me faire une des poncerons lombaires, depuis mardi; ce matin encore, j'attendais. Pourquoi ? Parce que le docteur D. donne des cours aux élèves. Je suis fatiguée, je voudrais rentrer à la maison. Ici, Maman, Papa, tous sont très gentils mais j'ai l'impression qu'à cette allure, je serai encore ici dans deux semaines. Il me semble aussi que maintenant tout le monde prend mon traitement d la rigolade. Alain, Papa et Maman savent que, je suis courageuse et puis c'est tout ! Même toi ou Taty ne montez plus à Paris pour me voir.

*Je voudrais quitter cette chambre d'hôpital.
Je n'enverrai pas cette lettre. Je le sais (1). »*

Elle a raison : le courage des autres nous paraît tout naturel ! Quoique je ne m'habituerai jamais aux ponctions lombaires qui lui font dire parfois : « C'est affreux ! J'ai senti une secousse électrique me traverser tout le corps ! »

Une nuit, Dominique m'a réveillée.

- Maman, Maman, il y a un gosse qui tousse, à côté, depuis très longtemps. Va chercher l'infirmière.

Un enfant étouffait, hoquetait dans son lit. La lampe rouge était allumée. La garde bavardait avec ses collègues loin de son poste de surveillance. Elle m'a suivie.

- Ce n'est rien. Une crise d'asthme... Je vais m'en occuper.

Dominique était scandalisée :

- Heureusement que nous étions là ! Ces infirmières qui laissent ces pauvres gosses tout seuls, en pleine nuit ! Ils n'ont pas la chance comme moi d'avoir leur mère près d'eux !

Une autre nuit, un tapage inhabituel, de gros rires, de grands éclats de voix nous empêchent de dormir. Il est plus d'une heure du matin.

L'équipe de veille, réunie dans notre office, s'amuse. Et quand je les prie de faire un peu moins de bruit, l'infirmière-major, une grosse et grasse femme à lunettes rondes, un verre à la main, proteste énergiquement :

- Nous avons bien le droit de nous détendre un peu !

Cette femme a déclenché en moi une colère et une haine violentes, incompréhensibles. J'ai détesté, en

(1) Lettre restée dans le journal de Dominique. *Je ne veux pas qu'on m'oublie*. Éditions Julliard.

vrac, toute cette équipe inconnue. Parce qu'elle ne respectait pas le repos des petits malades ?

Je retrouverai cette infirmière-major et cette équipe pendant les derniers jours de Dominique.

La veille de la sortie, nous remontions l'allée des Enfants Malades. Dominique se réjouissait d'avoir échappé cette fois-ci au myélogramme.

- Dominique, il faudra pourtant faire ce myélogramme avant de partir.

- C'est toi qui en as parlé à Julien Marie, n'est-ce pas ?

- Mais non... (Je mens mal.)

- Je ne te crois pas ! De toute façon, j'en ai assez. Je refuse cet examen... Ils n'avaient qu'à le faire avant.

- Voyons, ma chérie, il faut être raisonnable !

- On voit bien que ce n'est pas toi qui souffres !

Après une hospitalisation, Dominique constate souvent avec une certaine irritation

- Je n'y comprends rien ! Je me sens très bien... J'entre à l'hôpital et ils me rendent malade avec tous leurs médicaments !

Elle doit rester allongée quelques jours pour se remettre des effets du traitement. Elle souffrait depuis le matin d'un violent mal de tête ; je me suis assise sur son lit et lui ai pris les mains :

- Nous allons imaginer que nous sommes au Revard.

- Pour quoi faire ? C'est un jeu ?

- Si tu veux. Il fait un temps épouvantable. Tu vois ce ciel d'orage ?

- Oui, il est tout noir.

- Et ces gros nuages gris, tu les vois ?

- Oui... mais j'ai très, très mal à la tête !

- Regarde au loin... Il y a un petit coin de ciel bleu. Tu l'aperçois ?

- Oui, je l'aperçois.

- Le vent se lève. Il chasse peu à peu les nuages.

Lorsque le ciel est devenu totalement bleu, Dominique n'avait plus mal à la tête.

Le lendemain, elle m'avoue :

- J'ai essayé de faire passer le mal de tête d'Alain comme toi, avec les nuages, l'orage, le vent. Il m'a suppliée d'arrêter. Je lui donnais mal au cœur !

Un jour, j'ai réalisé la solitude de Dominique : pas d'amie, plus aucune visite de ses camarades de classe. Elle est seule, dans sa chambre, avec ses livres, ses disques, sa télévision, sa radio et son travail par correspondance. Elle ne se plaint pas de son sort, au contraire :

- Grâce à mon anémie j'ai compris bien des choses ! Tu vois, Maman, la souffrance me permet de mieux apprécier les joies de la vie... après. Il faut vraiment connaître l'hôpital pour se rendre compte du bonheur de vivre, chaque minute, sans souffrir.

Comme la maladie l'a transformée rapidement en une jeune fille réfléchie, grave, lucide, mûre, sensible aux souffrances des autres !

Désormais je mêle Dominique plus étroitement à ma vie, à mes activités, à mes amitiés. Elle m'accompagne partout, non sans poser au préalable la question :

- Je ne te dérangerai pas, Maman ? Je peux aussi bien rester à la maison.

Je connais ma double chance de pouvoir me consacrer à ma fille et d'avoir des amis de qualité qui l'ont adoptée d'emblée. Qu'ils soient peintre comme Guiramand, écrivain et critique musical comme Martine Cadieu, sculpteur comme Derycke, metteur en scène comme Serge, comédien comme Philippe, musicien comme Castérède, architecte comme Battesti, pour ne citer que les intimes, ils ont tous contribué à la formation de

Dominique. Ils m'ont aidée, chacun à son moment, à sa manière, à vaincre son isolement.

Elle s'attache à Monique Derycke, plus proche d'elle par l'âge et la sensibilité. A Serge et à Philippe avec qui elle peut rêver de son avenir de comédienne. Et elle compte sur Dario et ses relations quand elle aura l'âge de sortir.

- Dire que j'aurais pu ne pas naître !

Son journal devient un hymne à la vie. A se voir ainsi choyée, entourée, aimée, elle a l'impression, parfois, de vivre un conte de fées, elle qui se croyait la mal-aimée de la famille. Là est la duperie : elle croit marcher vers une vie de plus en plus belle et c'est vers la mort qu'elle avance. Elle se pare avec joie pour la fête sans savoir que l'autel du sacrifice est déjà dressé : Iphigénie d'hier et d'aujourd'hui.

- Dire qu'en ce moment, mes petites copines sont en classe, alors que je suis en vacances ! Quelle chance ! C'est la fin février. Nous sommes aux Deux-Alpes, au-dessus de Grenoble où s'est installée ma belle-famille. S'il arrivait quelque chose, nous ne serions pas seules.

Dominique porte ma canadienne bleu roi et le béret rouge offert par sa tante Lucette. L'air vif a rosi son teint si pâle de coutume. Elle marche près de moi - de son pas un peu dansant - légère, gracieuse, souriante.

- En tout cas, je sais quel moniteur je choisirai l'année prochaine pour mes leçons de ski.

- Ah oui ? Et lequel ? (je fais l'ignorante).

- Ce jeune blond aux yeux bleus qui vient souvent à l'hôtel. Il est vraiment très mignon. Tu ne trouves pas ?

- Hors des pistes de ski, un moniteur peut réserver bien des surprises, Dominique !

Nous ne faisons pas de ski. Dominique ne doit prendre aucun risque. Des matinées au soleil sur la

terrasse de l'hôtel, de longues promenades l'après-midi, une tasse de thé ici, des crêpes là, un coca-cola ou un chocolat plus loin, au caprice du jour. Et notre intimité.

- Tu vois, Maman, quand je suis dans une période romantique, j'aime bien Lamartine. Je trouve étonnant qu'un jeune homme puisse facilement pleurer à un coucher de soleil !

- C'était la sensibilité de l'époque, ma chérie.

- Et puis, Lamartine était beau. Il ressemble un peu à l'homme idéal, pour moi. Rimbaud, c'est autre chose. Ses poèmes me surprennent. Je ne les comprends pas tous. J'imagine ce garçon de quinze ans courant les grandes routes et composant de si beaux poèmes sur la nature et ses randonnées.

En ma fille je retrouve mes préférences, ma sensibilité au même âge. Je déclamais alors :

O temps suspends ton vol...

C'est un trou de verdure

Où chante une rivière...

Lamartine et Rimbaud.

Nous étudions ensemble le sujet de sa dissertation : la misère. La relisant aujourd'hui, j'ai quelque difficulté à démêler mes idées des siennes.

D'elle vient l'évocation de la guerre du Vietnam.

... Images poignantes des villes bombardées; les habitants courant à travers les rues d la recherche d'un abri; les enfants hébétés, ne comprenant pas, dans les bras de leurs mères, et leurs yeux semblant dire : « Pourquoi ? ». Des images de sang et de larmes passent sur les écrans de télévision.

Que deviennent ces gens ? Comment se nourrissent-ils sans argent ? Comment vivent-ils sans abri, dénués de tout, victimes de la guerre ? Et les bombes continuent inlassablement leur massacre. Comment ne pas penser à la détresse morale et physique des hommes qui se retrouvent à l'hôpital avec une jambe ou un bras de moins ? Leurs pensées doivent être pareilles à celles de l'homme qui se sait gravement atteint par la maladie et qui se sent perdu.

D'elle aussi, ces souvenirs de reportages sur les Indes et sur les bidonvilles :

... vision de la faim, la chaleur ; les enfants malades, rachitiques qui n'ont jamais mangé à leur faim et qui ne sourient jamais. Pourront-ils un jour être heureux ?

Malheureusement, la misère sévit aussi dans les bidonvilles : les taudis où l'on meurt de froid, où les habitants vivent à cinq, huit dans la même pièce ; beaucoup d'Espagnols, de Portugais en chômage ; les enfants déguenillés, sales, affamés ; le manque d'hygiène.

Inspiré par moi, sans aucun doute, ce passage sur les déportés :

Mais le point culminant de la misère a été atteint par les déportés dans les camps de concentration pendant la dernière guerre : hommes, femmes, enfants étaient entassés dans des wagons pendant des jours avant d'arriver dans les camps où ils ont éprouvé l'humiliation, la faim, les mauvais traitements et l'extrême misère morale. Tout était organisé pour les ravalier au-dessous du niveau de l'homme. Je n'arrive pas à comprendre que des hommes pareils à nous aient pu imposer de telles souffrances à d'autres hommes.

Sa conclusion :

Quand je suis bien au chaud, dans ma maison, je n'arrive pas à croire qu'à des milliers de kilomètres il y a la guerre. Je pense qu'il y a dans le monde des enfants comme moi de quinze ans qui meurent de faim, qui ont peur, qui souffrent pendant que je suis là, chez moi, entourée d'affection, de chaleur, heureuse. Je ne comprends pas tant d'injustice, tant de misère !

Un après-midi, en marchant, nous avons parlé du thème de ma prochaine pièce : la greffe du cerveau d'une femme de cinquante ans sur le corps d'une malade mentale de vingt ans.

- Si tu étais la fille de quinze ans de cette femme, comment réagirais-tu ?

- Je n'aimerais pas du tout te voir devenir aussi jeune, aussi belle que moi. Ce ne serait pas juste ! Tu aurais tout : la culture, l'expérience, le charme... et en plus la jeunesse ! Tu serais ma rivale, en quelque sorte.

- Et vis-à-vis de ton père ?

- Tu ne serais plus ma mère, pire qu'une étrangère qui prendrait ma place. Une situation intolérable, abracadabrante !

Durant ce séjour à la montagne, Dominique découvre le dessin. Elle commence par copier des photos de mode, puis passe rapidement à des croquis pris sur le vif. Elle se prendra souvent pour modèle, fascinée par ses yeux dont elle essaiera, de dessin en dessin, de capter au plus près l'expression, par sa bouche dont elle ne se lassera pas de cerner au plus juste le contour.

- Quand nous habiterons rue de Sèvres, j'aurai la place de mettre un piano dans mon boudoir et je prendrai des leçons de piano.

Me souvenant de mes séances de gammes :

- Il faut beaucoup travailler avant de savoir jouer.

- Eh bien, j'apprendrai. Tu verras comme je vous casserai la tête avec mon piano. Adieu ta tranquillité !

Théâtre, littérature, poésie, dessin, musique, danse en cette année 1968, Dominique a envie de tout connaître. Tous ses dons s'épanouissent en un feu d'artifice. Pressent-elle qu'elle n'a que cette année de répit pour tout saisir, tout apprendre, tout comprendre ? Comme tous ceux qui sont condamnés à une mort précoce, Dominique ne pourra qu'effleurer les joies et qu'entrevoir les domaines que le temps lui aurait offerts. Elle est pourtant allée au cœur des choses et des gens avec une telle acuité, une telle lucidité qu'il se peut qu'elle ait brûlé les étapes qui d'ordinaire se franchissent péniblement, l'une après l'autre, avant d'atteindre une certaine connaissance. Que de fois a-t-elle corrigé une de mes opinions, un de mes comportements avec un sourire doucement ironique !

- Comme tu es naïve, Maman !

Nous sommes au salon quand Alain me demande gravement :

- Maman, tu veux que je réussisse mon bac, n'est-ce pas ?

- Quelle question ! Bien sûr!

- C'est à toi de décider : ou je reste à Paris et je rate mon bac, ou je pars à Tunis et je suis sûr de le réussir.

- Mais enfin, je ne te comprends pas ! Tu as voulu entrer à Louis-le-Grand et tu voudrais quitter ton lycée à trois mois du bac ?

- Je ne peux pas travailler à Paris, mais je te le répète, c'est à toi de décider.

Dominique :

- Tu exagères, Alain ! C'est trop facile ! Alors, si tu rates ton bac, ce sera la faute de Maman ! Maman, j'espère que tu ne vas pas te laisser faire !

Après vingt-quatre heures de réflexion, j'acceptai de laisser partir Alain en Tunisie.

2 mai 68.

L'autre soir, Dominique m'a apporté une vieille photo : à genoux sur la plage, je tenais Alain - un an - devant moi.

- Il faudrait que tu redeviennes aussi belle que cette femme, Maman.

Depuis quelque temps, un peu trop de laisser-aller, c'est vrai. Je me suis ressaisie : massages, douches froides, régime. Envie de redevenir belle. A quarante ans !

26 mai 68

Des jours révolutionnaires. Les étudiants, déchaînés, transformant le quartier Latin en champ de bataille. Face à face, étudiants et C.R.S. Pavés contre bombes lacrymogènes. Des centaines de blessés. De l'agitation partout. A Lyon, un mort. Depuis plus d'une semaine, la grève générale. Tout le pays arrêté.

Panique dans les magasins ; ménagères raflant l'huile, le riz, le sucre. Les banques fermées ou ne disposant pas d'assez de liquide pour couvrir les demandes. Pas de métro. L'essence manque. Presque plus de circulation automobile. Nous voilà pris au piège de notre civilisation

de consommation, dépendant plus que jamais des besoins qu'on nous a créés.

Le vocabulaire usuel s'est enrichi de mots nouveaux tels que contestation, lancé par les étudiants. A la suite de la poussée des jeunes, les moins jeunes font aussi leur petite révolution culturelle. Théâtre, architecture, conservatoire : partout des comités de travail, des discussions, le forum ouvert jour et nuit.

L'appartement des Batignolles est en vente. Je ne le quitterai pas sans regrets. C'est là que nous avons vécu, Clem et moi, pendant près de vingt ans, là que nous avons été heureux, là que j'ai élevé mes enfants.

Seules à Paris pendant ce mois de mai, Dominique et moi nous étions bloquées comme tous les Parisiens dans notre quartier. Nous suivions par la radio l'évolution des événements. Dominique voulait descendre dans la rue, prendre part aux manifestations. Je m'y suis opposée.

Avec Philippe, nous sommes allés à la Sorbonne pour entendre Sartre.

Dans les cours, les couloirs, les amphithéâtres c'est la cohue, le bruit, la foule, la fête. Impossible de pénétrer dans la salle bondée où Sartre parlait. Nous n'avons pu qu'entrevoir ses lunettes.

Plus de télévision. Dominique dessine, lit, travaille, écrit. Elle rassemble sur un cahier ses poèmes préférés : « O triste, triste était mon âme », « Nevermore » de Verlaine. « A la petite Jeanne » de Victor Hugo. « La Mésange » d'Apollinaire. « Le Cygne » de Sully Prud'homme. « Élévation » de Baudelaire. D'une écriture bien calligraphiée, elle inscrit sur des fiches les dates et les événements de la vie de Liszt, de Schubert, de Balzac. Elle copie le récit de la mort de Gérard Philipe dans *Mozart est mort à 37 ans*, livre que Minou lui a prêté.

Apprenant sa passion pour la musique, Martine Cadieu lui a envoyé une invitation à un concert donné au

Théâtre des Champs-Élysées. Beethoven, son musicien préféré, est au programme. Son premier concert. Les troubles de mai annulent la représentation.

Je ne connaîtrai la profondeur de sa déception qu'en lisant son journal. Le remords de ne l'avoir jamais emmenée au concert - la musique n'est pas mon domaine - me poursuivra même dans mes rêves... jusqu'en mai 1977.

Après « Parti Pris », émission de Jacques Paugam, la lettre d'une inconnue m'apprenait qu'elle avait eu Dominique pour voisine au Théâtre de la Ville, pendant un concert de l'Ensemble Instrumental de France. Elle se rappelle l'éblouissement de cette jeune fille lui confiant : « Madame, c'est mon premier concert ! », mais n'a pu me donner de date précise.

J'ai retrouvé dans les papiers de ma fille le journal du Théâtre de la Ville qui mentionne les programmes de cet orchestre du 14 au 17 janvier 1969. Dominique a été hospitalisée en pleine rechute le 22 janvier 1969. S'il s'agit vraiment d'elle, elle est allée entendre son premier concert pour sa dernière journée de liberté.

30 mai 68. 23 heures.

De Gaulle a parlé à 16 h 30. Finies les hésitations. Dans les circonstances actuelles, il ne partira pas. La République sera défendue contre la dictature que le parti communiste projette d'étendre sur la France. Appel à la nation pour conjurer ce danger. Création de comités d'action civique. Les préfets redeviennent commissaires de la République. L'Assemblée est dissoute. Le référendum n'aura pas lieu.

Réactions diverses.

La majorité retrouve le de Gaulle des grands jours. Une énorme manifestation des partisans du Général

s'est déroulée cet après-midi place de la Concorde. Entre autres slogans : « La France aux Français... » Voilà qui rappelle étrangement l'Action française.

L'opposition : silence de Mendès France. Mitterrand a cru entendre la voix du 18 Brumaire, du 2 Décembre et du 13 Mai. P.S. U. De Gaulle lance un défi. Le peuple le relèvera. Il sera responsable d'une guerre civile.

Waldeck-Rochet déplore l'attaque forcenée du communisme. Le peuple doit imposer sa volonté par les élections. Les syndicats : la grève continue tant que les revendications ne seront pas satisfaites. Il y a maintenant un interlocuteur.

Que va-t-il se passer ? Intensification de la grève générale ? c'est-à-dire plus d'eau, plus de gaz, plus d'électricité ? Batailles de rues ? Ou alors retour à l'ordre ? L'armée serait aux portes de Paris.

L'état de santé de Dominique nous retient à Paris. Téléphoner demain au docteur K. pour avoir l'autorisation de partir en Tunisie.

Le docteur K. est catégorique :

- Il n'est pas question de quitter la France. Je préfère vous savoir à Paris en pleine révolution plutôt qu'en Tunisie d'où vous ne pourriez pas regagner immédiatement les Enfants Malades si l'état de santé de Dominique l'exigeait.

Cette réponse me fait faire un pas de plus sur le chemin de la vérité. Je crois trouver le sens de notre maison de la rue de Sèvres :

« Un jour, Dominique sera très malade, Paris en révolution. Je pourrai la porter dans mes bras jusqu'aux Enfants Malades où on la sauvera. »

Le soir. Elle est allongée sur le canapé rouge, dans sa robe de chambre de dentelle bleue. Ses cheveux tombent sur ses épaules. Elle voit une émission de télévi

lion. Je regarde son profil si beau, si pur, je la regarde intensément :

« Un jour, elle ne sera plus là. Un jour, je la perdrai. » Et je la regarde, je la regarde pour la retenir en moi, pour l'empêcher de fuir, de m'échapper, pour ce jour où elle ne sera plus là, près de moi.

Avant de partir au Revard - la situation s'est calmée en quelques jours -, j'emmène Dominique chez le docteur K. Tandis qu'elle se rhabille dans la pièce voisine :

- Qu'en pensez-vous, docteur ?

- Plus le temps passe, plus l'espoir grandit.

On nous avait dit qu'il fallait franchir le cap des trois ans, puis celui des cinq ans. Et j'avais envie que le temps passe vite, très vite, pour atteindre la fin de nos angoisses, alors qu'il aurait fallu, au contraire, souhaiter que le temps s'écoule lentement, très lentement, pour garder Dominique le plus longtemps possible.

Le Revard. Sur la terrasse de l'hôtel Bouvard, Dominique parle avec un inconnu. Je m'approche. Présentations. C'est un jeune clerc de notaire lyonnais.

- Votre fille est très au courant du mouvement étudiant. Elle a des idées très avancées... C'est vrai qu'à Paris vous n'avez pas les mêmes opinions que la province.

La discussion se poursuit sur le même thème. Dominique s'est tue, un peu gênée peut-être.

Lorsque nous nous retrouvons seules :

- Tu m'as coupé tous mes effets ! Tout ce que tu viens de dire à ce monsieur, je le lui avais déjà dit, presque mot pour mot. Il a dû me prendre pour un perroquet ! Tu vois, à force de vivre avec toi, je prends toutes tes idées.

Nous rions toutes deux, heureuses d'être devenues si proches, si semblables.

6 juin 68.

Robert Kennedy est mort. Un flash de la radio nous l'a appris à 9 heures moins le quart. C'est atroce ! L'assassin est un Palestinien. Personne n'a encore fait le rapprochement entre la date du 5 juin 1967 et celle d'hier, jour de l'attentat. Une jeune fille, en s'enfuyant, se serait écriée :

- Nous avons eu Kennedy !

Il avait quarante-deux ans, neuf enfants. Il est tombé à cause du problème du Moyen-Orient. Cette histoire paraît insensée : un catholique tué par un musulman, qui meurt pour les juifs. Il semble que la violence soit devenue le seul moyen d'action : violences raciales, violences politiques, violences sociales.

Pendant ce dernier séjour de Dominique au Revard, un après-midi où nous étions descendues à Aix-les-Bains faire nos courses, soudain l'envie m'a prise de lui montrer le château de Tresserve où j'avais passé l'été de mes dix-huit ans.

La route monte toujours rudement mais je ne la reconnais plus tant elle s'est bordée de bâtisses nouvelles. Nous voilà parvenues à la grille du château. Personne qu'un enfant blond qui joue devant la porte de la vaste demeure.

Rien n'a changé. Ni le château, ni le parc et ses grands arbres, ni cette plongée sur le lac du Bourget. J'avais envie de confier à Dominique l'émerveillement de mon premier amour, de lui donner tous les souvenirs heureux de ce bel été vécu en 1945.

Mais nous n'avons pas franchi la grille du portail et je n'ai pas osé abattre celle d'une pudeur imbécile pour partager ma jeunesse avec ma fille.

Fin juin, la route de Paris est encombrée, particulièrement dangereuse entre Villefranche et Mâcon. Sur cette voie étroite, avec ce trafic, il est difficile de doubler.

Enfin, personne en face de moi... personne derrière moi. La flèche, je déboîte, accélère pour dépasser la voiture noire qui nous précède depuis la sortie de Lyon, mais son chauffeur appuie lui aussi sur l'accélérateur. Je me range. Il ralentit son allure. A trois, quatre reprises, j'essaie de passer. En vain. C'est un de ces tyranneaux de la route qui ne tolèrent pas d'être doublés, à plus forte raison par une femme. Je m'incline non sans pester contre une telle conduite.

Mâcon. Brutalement la voiture s'arrête devant moi. Je freine. Un choc. Pare-chocs contre pare-chocs. Rien de sérieux pour cette fois. Mais je sens qu'il peut nous arriver un accident. Mes nerfs sont trop tendus. Cette route est trop périlleuse. Elle a l'air de nous guetter comme un monstre affamé.

J'ai pris des routes départementales qui, par Nevers, rejoignent Paris, ces petites routes d'autrefois que coupent et recourent les passages à niveaux.

Nous nous sommes arrêtées dans une charmante auberge pour nous rafraîchir. Nous portions les carrés bleu turquoise imprimés de motifs mexicains que Dominique avait achetés à Villeurbanne.

Quel plaisir de conduire sur cette route large, déserte, qui monte légèrement entre ses arbres !

Dominique :

- Mon foulard ! J'ai oublié mon foulard au café ! Fais demi-tour, Maman !
- Je ne reviendrai pas en arrière, ma chérie.

- Mais pourquoi ? Nous ne sommes pas loin... Je t'en prie. Ce foulard est tout neuf ! Je l'aime beaucoup.

- Je te donnerai le mien, si tu veux.

- Non. Je ne reprendrai pas le cadeau que je t'ai fait. Je ne comprends pas pourquoi tu as refusé de retourner le chercher !

J'ai continué à rouler. J'avais l'impression que ce foulard était le sacrifice exigé par le minotaure. Il ne fallait pas courir le risque de lui arracher sa proie. Le sens du sacrifice chez les Anciens m'est apparu.

Le 4 juillet, commence pour Dominique une nouvelle période de traitement dans un service déserté par les vacances, un service que ne dirige plus Mme Ropert. C'est une hospitalisation de routine. Dominique a même appris à vaincre sa peur du myélogramme et des ponctions lombaires. Entre un séjour en Tunisie et un voyage à Bucarest, Clem ne fera que des apparitions.

En fait, nous vivons la dernière hospitalisation normale de Dominique. C'est la dernière fois qu'elle a pu reprendre contact, dès son arrivée, avec l'assistante sociale et les infirmières, la dernière fois qu'elle peut faire le tour des petits malades, la dernière fois qu'elle peut lire, rire, voir la télévision. Vivre normalement.

Comment pourrions-nous le savoir alors que les médecins lui ont permis, pour la première fois, de passer tout l'été en Tunisie ?

La Marsa et notre maison que Clem a réalisée, aménagée et décorée pour la joie de vivre. La chambre de Dominique, blanche et turquoise - sa couleur préférée - la piscine, le jardin et son coin parasols-barbecue et jusqu'à la balancelle à dais festonné, style Miami : tout émerveille la petite.

- Cette maison est sensas ! Chaque ligne, chaque courbe est une petite merveille architecturale !

Une surprise m'attendait : Clem a installé ma chambre à côté de celle de Dominique, dans l'aile opposée à la sienne. Pour la première fois nous ne partageons pas le même lit.

- Parce qu'il fait chaud, dit-il.

Nous sommes souvent réveillées par les cris et les ébats de mes nombreux neveux dans la piscine. A midi, quand Taty et moi partons nous baigner, Dominique est dans la cuisine, préparant un plateau qu'elle ira porter à son grand-père qui est au régime.

Puis elle attend le retour de son père - vers 14 heures - de l'agence.

Je les vois arriver sur la plage, elle accrochée à son bras gauche, la tête levée vers lui, tous deux riant et se chuchotant leurs petits secrets.

Ils rentrent déjeuner aux alentours de 16 heures, à moins que Clem ne se laisse tenter par le menu de sa mère ou d'une sueur.

Nous ne voyons Alain qu'aux heures des repas. Il a raté son bac et passera l'été enfermé dans son bureau.

L'après-midi, étendue au salon sur un mince matelas à même le sol, Dominique écoute de la musique ou reçoit la visite de ses cousins et amis.

Après l'épilation au sucre que sa coquetterie a exigée, elle dit à sa cousine Annie :

- On me fait si mal à l'hôpital que je ne peux plus supporter les petites douleurs !

Elle est heureuse... mais ses joues restent gonflées... mais ses cheveux commencent à tomber, ses beaux cheveux ondulés, châtains aux reflets roux qu'elle laisse flotter sur ses épaules, coiffe en chignon, en queue de cheval ou partage en tresses et qu'elle brosse chaque soir longuement.

Il faut la dépouiller de cette chevelure qui est l'atout maître de sa beauté.

Elle ne se plaint pas. Elle affiche extérieurement le même sourire, la même gaieté légère parfois coupée de silences, mais elle gardera sa casquette sur la tête une bonne partie de l'été... et confie son désarroi à son journal.

La Marsa. 11 h du soir. Samedi 17 août 1968 (1).

Mardi, je vais avec Maman et Taty à Skanès. On s'ennuie à mourir ici le soir. Il suffit que l'on aille quelque part pour retrouver les personnes que l'on vient de quitter. Chaque année, pendant les vacances, on retrouve les mêmes visages; c'est lassant. La plupart des garçons sont des fils à papa et ne sont pas intéressants.

Heureusement, Bernard, le cousin de Jean-Luc, est beaucoup mieux ; quoique maintenant, il commence à me lâcher.

Ce qui est aussi terrible pour moi, c'est que je n'ai plus le même visage ; on a dû me couper les cheveux très court parce qu'ils tombaient. Tout le monde me dit que cela me va très bien, même mieux : moi pas. En plus, je sors de l'hôpital. Je n'ai arrêté le Cortencyl que depuis trois semaines. Or la réaction est très violente. Je me trouve encore très enflée de visage et de ce fait je ne suis pas sûre de moi-même et je me sens laide malgré les compliments.

Avant, quand j'avais les cheveux longs, on me regardait toujours. Les garçons surtout. Maintenant, je n'ai pas autant de succès. Bernard ne me regarde plus. A l'instant même, je me trouve très laide. Je me déteste, rares sont les moments où je me trouve jolie. Pourtant, Taty dit que je

(1) Journal de Dominique. Inédit.

suis ici la plus belle. Je n'y crois pas. Je n'ose même pas me regarder dans la glace.

A Patricia, son amie d'enfance, elle révèle :

- J'écris un journal. C'est très important pour moi... mais ne le répète à personne.

Le jour de la communion de son cousin Claude, dans la petite synagogue de la Marsa, une bénédiction a été donnée à Dominique. Sur l'initiative de qui ? Je l'ignore.

Le rabbin a étendu son taleth au-dessus de sa tête et tous les membres de la famille ont levé leurs mains autour d'elle en priant. J'ai saisi son regard étonné, brusquement effrayé, voilé de tristesse. Heureusement, Liliane qui n'a pas encore d'enfant fait l'objet de la même invocation. Plage, repas, toilettes, notre entourage est resté le même : futile. Plus que jamais, je ressens cet écart entre ce monde et le nôtre. A la Marsa, nous continuons à vivre notre drame sur un air d'opérette.

Encore une déception pour Dominique. Jean-Luc, son cousin préféré, la néglige. Il devient un homme.

20 septembre 68.

Alain à Dominique :

- Quand tu seras guérie...

- Ne me dis pas : « Quand tu seras guérie. » Je ne suis pas malade. Je suis un traitement, c'est tout.

Elle a un an à vivre. Si je l'avais su, je lui aurais consacré plus de temps, cet été-là... Non. Si j'avais connu la date exacte de sa mort, aurais-je pu tenir en comptant les jours qui lui restaient ?

Au cours de cet été, elle a confié à Jeanne :

- Je bénis ma maladie ! Grâce à elle, je me suis rendu compte que mes parents m'adoraient.

Et à Taty :

- Tu vois, si je devais mourir demain, je mourrais heureuse parce que maintenant je sais qui est Maman. Ces paroles m'ont déchirée lorsque je les ai recueillies, après son enterrement. Elles me déchirent encore. Qui en serait digne ?

Avant de regagner Paris, nous avons fait une escale de quatre jours à Rome que Dominique désirait connaître.

Onze ans ont passé depuis que nous avons descendu ce grand escalier de la Villa Médicis, accompagnés jusqu'à la voiture par Assunta qui pleurait de voir partir les enfants, surtout Dominique.

Et c'est Assunta qui nous accueille, ouvrant les bras à sa Dominique. De noirs, ses cheveux sont devenus tout blancs.

- Que bella ragazza !

Dominique lui répond en espagnol qu'Assunta corrige en italien. Instantanément, elles ont retrouvé leur ancienne tendresse l'une pour l'autre. Et quand Dominique s'écarte pour voir de plus près une statue :

- J'ai appris qu'elle a été très malade. Elle va mieux maintenant ? Elle a si bonne mine !

La Villa reste immuable. Dans ses jardins, ce sont les mêmes pins parasols, les mêmes taillis de buis, les mêmes massifs de fleurs, les mêmes allées en arceaux encadrant les mêmes sculptures.

- Je croyais que les jardins étaient immenses ! J'avais peur de me perdre ! J'étais trop petite pour profiter de toute cette beauté ! Dommage !

Le nouveau directeur, le peintre Balthus, a entièrement restauré l'intérieur de la Villa. Les salles réservées

aux pensionnaires ont retrouvé leur majesté. Notre cuisine-office a été transformée en une cafétéria au décor trompe-l'œil surprenant. Cet appareil laisse présager que le style de vie a dû bien changer dans ces murs.

Une musicienne nous a invitées à déjeuner. Les traditions hospitalières ne se sont pas perdues. Autour de la grande table, quelques rares pensionnaires : des célibataires qui seuls habitent la Villa et prennent leurs repas en commun. Ceux qui sont mariés vivent avec leurs familles dans les pavillons de la Porta Pinciana. Nous les avons vus arriver en groupe avec leurs bidons pour prendre leurs rations. Curieuse impression !

- Tu ne peux t'imaginer, Maman, comme cette table immense était impressionnante quand je vous regardais tous de la porte. Je savais que nous, les enfants, nous n'avions pas le droit d'entrer dans cette pièce.

Revenir à Rome en touriste et à la Villa en étrangère me donne à moi aussi la vraie mesure du temps qui a passé. Le premier secrétaire et sa femme nous ont gentiment reçues, les domestiques nous ont fait un accueil chaleureux, mais pour les pensionnaires présents, nous ne sommes que des noms déjà connus ou complètement oubliés. Des anciens.

- Vous avez vécu la plus grande époque de la Villa ! Nous, entre pensionnaires de disciplines différentes, nous n'avons guère d'occasions de nous connaître.

J'ai envie d'offrir à Dominique les beautés de Rome comme on offre un bouquet de fleurs : la Rome antique, le Forum, le Colisée, les Thermes de Caracalla, la place du Capitole. La via Appia au coucher du soleil, ses tombeaux, ses stèles et ses pins parasols se découpant sur un ciel jade qui s'enflamme. La Rome des papes, ses églises : Saint-Jean-de-Latran, la Bocca de la verida, Saint-Pierre-de-Rome. Piazza dit Spagna et la Trinita dei Montï, la silencieuse Piazza Navona aux trois fontaines, en plein coeur d'une Rome de plus en plus frénétique, la

fontaine de Trévi où Dominique comme tous les touristes jette quelques pièces pour revenir. Et les rues de Rome, via Frattina, via Condotti, via Margutta où nous flânon et nous laissons tenter par les pulls et les chaussures.

- Que c'est beau, Rome Nous reviendrons bientôt, n'est-ce pas ? Et la prochaine fois avec Papa...

Rome la nuit au Trastevere ou Silvio Garrone, un ami des Guiramand nous emmène dîner, dans une trattoria avec orchestre napolitain.

En rentrant à l'hôtel, Dominique m'avoue :

- Cette musique, quel bruit infernal ! J'avais si mal à la tête que j'ai trouvé ce dîner interminable !

- Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

- Je ne voulais pas gâcher ton plaisir.

De ce séjour romain Dominique n'a laissé aucune trace, ni dans son journal qu'elle ne tient plus régulièrement, ni dans sa correspondance, mais je reste pour m'en souvenir. Dans la solitude de Carboneras j'ai pu retrouver la saveur de ces jours vécus à Rome. Ce temps est-il vraiment mort comme est morte Dominique ? Il gisait au fond de moi ; il suffisait de l'appeler pour le voir resurgir vivant, présent. Que sommes-nous ? Une mémoire qui peut être cimetière ou champ de résurrection.

Avec ce retour à Rome, la vie de Dominique est sur le point de se boucler. Il ne lui reste que quelques mois à vivre : les pires.

Novembre. Dario donne un cocktail pour le dernier livre de Dominique Aubier. Nous ne le voyons plus qu'en de rares occasions : réceptions ou visites à l'hôpital. Dans son costume noir, fermé d'un zip en zigzag, il dévale les escaliers bras auvents, un chaud sourire aux lèvres et aux yeux. Élégant, jeune, beau, dynamique.

Qui pourrait imaginer que dans moins de neuf ans, il sera sans terre, tué lui aussi par un cancer ?

J'ai présenté ma fille à un couple d'amis :

- Elle est charmante ! Et comme elle est gracieuse !

Je la regarde évoluer avec tendresse. Jupe et pull noirs, taille ceinturée d'une chaîne dorée. A son âge, j'étais tout engoncée de timidité.

Les travaux de notre maison sont presque terminés. Il y a quelques jours encore, Clem parlait de la vendre. Je fixe la date de l'emménagement au vendredi 13 décembre.

Dominique s'est replongée dans ses études par correspondance et moi dans les corvées ménagères sans aucune aide. Elle me seconde en faisant la vaisselle et les courses. Et le soir, quand je suis fatiguée :

- Va te coucher, ma petite Maman, je préparerai le dîner et te l'apporterai.

Elle s'inscrit à un cours d'art dramatique, mais ne pourra s'y rendre que deux fois. Notre changement de quartier va l'éloigner et la maladie bientôt la submerger.

En vingt et un ans que de vêtements, de papiers, d'objets nous avons accumulés ! Je fais le tri de ce qui est à jeter, à donner ou à emporter.

Dominique est dans sa chambre, assise par terre, au milieu d'un amas de cahiers, livres, paperasses, journaux, contenus de ses placards et tiroirs qu'elle a vidés.

- Tu ne vas pas emballer tout ça ? Jette le maximum de choses.

Cet ordre me privera de tous ses cahiers et peut-être de la plupart de ses dessins d'enfant.

Dans un grand carton, elle mêle cinq cahiers de classe, son journal, à ses livres et copies du lycée de Vanves. Il restera dans notre sous-sol jusqu'au jour où je l'ouvrirai, cinq mois après sa mort.

La veille du déménagement, Dominique me demande

de la photographe dans différents coins de l'appartement : dans le salon, devant la toile de Guirmand, dans l'entrée, au bras de son frère, dans sa chambre, assise sur son lit, tenant son ours nu lisant, écrivant à son bureau et sur le pas de son cabinet de toilette. Jupe rouge à plis et pull noir à col roulé, songeuse ou souriante, c'est Dominique qui prend possession, avant de les quitter, des lieux où elle a vécu.

Ce vendredi 13 décembre a été un des jours les plus rigoureux de l'année 68. Les portes de la maison sont grandes ouvertes. Les joues rougies par le froid, Dominique déballe et range la verrerie.

- Dominique, tu es en plein courant d'air ! Tu vas prendre froid ! Ce rangement peut attendre à demain.

- Je t'en prie, Maman, laisse-moi continuer. J'adore ranger les jolies choses !

Le lit de Dominique - style Louis XVI, tendu de la soie sauvage bleu turquoise qui tapisse sa chambre et son boudoir - n'est pas encore prêt. Elle passera les premières nuits dans la chambre de bonne où j'ai placé son lit de rotin.

Depuis hier, la tristesse ne me quitte pas à la pensée du dernier Noël de Dominique, à la pensée de ce dur chemin de l'année 69 qu'il va falloir refaire maintenant.

- Pourquoi n'essayez-vous pas d'oublier ? me conseille-t-on souvent.

L'oubli serait apaisant, facile, certains jours, mais je sais, j'ai toujours su que je n'aurais pas pu me pardonner de vivre si la mort de Dominique était restée inutile et sa vie inconnue, enterrée, perdue à jamais. C'est sans doute la raison profonde qui m'a poussée à réagir et à agir depuis sa mort. Il faut donc continuer, affronter à nouveau ce calvaire que Dominique a souffert. Ne pas lâcher sa main un seul instant.

Ces souvenirs, j'ai évité soigneusement de les ressasser, car les souvenirs s'usent et se déforment comme les vêtements trop longtemps portés. J'ai voulu les garder intacts pour le jour où j'aurai la force de les saisir encore vivants dans le vivier de ma mémoire.

Alain était à Tunis avec son père. Dominique et moi, nous étions seules à Paris. Dario et Jacqueline nous ont invitées à passer la soirée de Noël chez eux.

Dominique s'était habillée avec coquetterie. Après un dîner de fruits de mer, dans leur grande cuisine jaune, nous avons regardé la télévision dans leur chambre tendue de velours noir. Ouvrant la porte de la voiture, Dominique a manifesté sa déception :

- Si c'était pour voir la télé, nous aurions mieux fait de rester tranquillement à la maison ! Pourquoi n'ai-je pas décidé de l'emmener dans une boîte de nuit au lieu de rentrer nous coucher ? Question d'éducation...

La fin de l'année approchait et je sentais monter sa nervosité.

- Et pour le réveillon du Jour de l'An, nous allons rester toutes seules ? Sans rien faire ? J'ai invité Serge et Philippe à dîner. Dans la nuit, passent nous voir Josane, sa sœur et des amis. Une soirée réussie. Vêtue de sa robe longue bleue gansée d'or, Dominique sert, en souriant, le champagne pour fêter la naissance de l'année 1969.

De rechute en rechute

Parmi les nombreux articles conservés par Dominique, j'ai lu avec émotion celui que Violette Mariaud a écrit - dans quel journal? - sur le livre de Simone Fabien : Ces profondeurs qui nous habitent.

Une mère raconte le combat contre la maladie et la mort qu'elle a mené pendant vingt ans avec son fils, atteint d'une tumeur à la colonne vertébrale.

Dominique a-t-elle pensé à sa maladie et à nous deux ?

Nous marchions dans la rue de Sèvres lorsqu'elle m'a dit :

- Avec les vacances en Tunisie, puis notre déménagement, tu n'as pas travaillé depuis le Revard. Tu n'en souffres pas trop ?

- Tu sais, Dominique, ma vie c'est avant tout mes enfants, mon mari, mon foyer. Je pourrais très bien renoncer à écrire.

Surprise, elle s'est arrêtée net, m'a dévisagée :

- Non ! Ne dis pas que tu vas renoncer à écrire ou tu vas me désespérer !

Son cri m'a saisie. La première fois qu'elle parlait de désespoir. J'ai souvent cherché à en comprendre le sens. Avait-elle le pressentiment de sa mort si proche ? Quel espoir a-t-elle investi en moi ?

J'ai dû lui promettre, solennellement, de continuer à écrire.

Une fin d'après-midi, elle rentre surexcitée :

- J'ai loué un piano. Il arrivera après-demain.

- Dominique, ce n'est pas raisonnable. Tu dois rentrer à l'hôpital dans quelques jours, puis nous partirons à la montagne. Il tard.

- Ce n'est plus possible. Je l'ai commandé.

- On peut toujours le décommander.

Le bon sens était de mon côté, mais j'ai eu tort de la priver d'une joie et d'une illusion. Je le regrette, comme je regrette de n'avoir pas fait des jours de fête de chaque jour de répit que nous laissait sa maladie. Entre comprendre la vérité, oser la regarder en face quand elle vous frappe, par éclairs, comme le tonnerre, et l'admettre totalement, vivre les yeux constamment fixés sur elle, il y a un espace où s'introduit impétueusement le flot de l'espoir.

Le lit de Dominique a été enfin livré. Couchée pour la première fois dans sa chambre, elle a attendu le retour de son père, tard dans la soirée.

- Papa, comment pourrais-je te remercier pour tout ce que tu fais pour moi ? Je n'ai jamais vu une aussi jolie chambre ! Et mon lit ? Tu as vu, il est à deux places.

- Quand tu te marieras, tu pourras l'emporter avec tous tes meubles, répond Clem en riant. Mais, en attendant, il faudra le mettre à sa place : entre la fenêtre et la porte.

Elle n'a occupé son lit que deux ou trois nuits.

- Je ne peux pas dormir ! Les bruits de chantier me font trop mal à la tête !

Dans notre voisinage, deux immeubles sont en construction. Je lui donne ma chambre, la pièce la plus silencieuse de la maison.

Pour fuir le bruit, elle travaille avec Reine au sous-sol, sur une petite table de cuisine, dans le désordre des meubles et des caisses toujours fermées. Les dernières feuilles de son dernier cahier d'exercices sont couvertes d'une écriture méconnaissable, énorme, qui ne tient plus la ligne droite, grimpe ou descend du haut en bas de la page. Je m'en serais alarmée, si je l'avais vue mais je suis absorbée par tous les problèmes du moment et Dominique s'acharne jusqu'au supplice à faire ses devoirs de géométrie et d'algèbre. Absurde !

Les enfants malades doivent continuer à travailler, à vivre normalement, estiment les médecins. Avec raison. Mais Dominique avait d'autres ressources. Elle aurait pu tirer plus de joies et meilleur profit de ces trois années de sursis. Sur ce seul point, je regrette aujourd'hui d'avoir obéi aveuglément aux médecins.

Le 21 janvier, rentrant en fin de journée, j'aperçois dans l'encadrement de la fenêtre de ma salle de bains, Dominique en robe de chambre. Elle a l'air de guetter mon retour.

- J'ai très, très mal à la tête. J'ai eu plusieurs fois envie de vomir mais je n'ai pas pu. Je ne veux plus rester une minute de plus dans cette maison. Partons tout de suite.

Un nouveau malaise la prend et la penche sur le lavabo.

22 janvier. 7 h 30. Le docteur K.

- A-t-elle des vomissements ?
 - Des nausées, oui.
 - Conduisez-la immédiatement aux Enfants Malades. C'est peut-être une rechute.
- A ce moment précis, la panique m'a submergée,

anéantie. C'est l'unique fois où j'ai flanché, où j'ai appelé au secours. Dario, puis Jeanne et Jules. Ils sont incapables de m'aider.

Je m'en veux, surtout, d'avoir laissé échapper un symptôme essentiel. Je ne me fais plus confiance. Vais-je perdre aussi le contrôle de mes nerfs ? Il faut réagir et vite.

Dominique est assise dans son lit, Alain à son chevet. Tenant sa tête entre ses mains, elle tremble de douleur :

- Ma tête... ma tête... J'ai très, très mal !

Je lui donne deux cachets de Véganine qui, heureusement, calment un peu sa souffrance.

A l'hôpital commence l'anxieuse attente des résultats des premiers examens. Dans le couloir, le professeur Julien Marie m'interroge :

- Depuis combien de temps est-elle malade ?

- Bientôt trois ans. Vous la sauvez, docteur ?

- Une rémission de trois ans, c'est déjà beau, madame !

Il lève les bras, puis les laisse retomber, en signe d'impuissance.

- Ne m'approche pas ! N'approche pas de mon lit... Ne fais pas de bruit.

Tout lui fait mal. Le docteur K. a vu juste. C'est une méningite. Elle s'aperçoit de mon désarroi :

- Ne fais pas cette tête-là ! Je ne suis pas encore dans un corbillard !

Je me ressaisis aussitôt. Apparemment, alors que peur et angoisse ne me lâchent pas pendant quarante-huit heures, jusqu'à l'arrivée de Maman, jusqu'au retour de Clem, jusqu'à l'annonce d'une légère amélioration.

Un traitement de choc est appliqué : perfusion pendant trois jours et trois nuits.

- Maman, c'est formidable ce produit ! J'étais à moitié morte, et maintenant je me sens revivre !

Annie, la garde de nuit, lui a demandé sur le ton de la plaisanterie.

- Qu'as-tu fait de tes cheveux, Dominique ?

- On ne t'a jamais dit que le Cortencyl fait tomber les cheveux ?

« Je cite souvent cette gaffe à mes élèves, dit aujourd'hui Annie, et la manière dont Dominique m'a remise à ma place. Elle a beaucoup compté pour moi. J'étais son amie. Elle avait le sens et le culte de l'amitié. »

Elle posera la question à Annie :

- J'en ai encore pour combien de temps ?

Si nous avions pu à ce jour lui cacher la gravité de son état, maintenant, elle a compris.

Pour moi qui ai cru que Dominique allait mourir, c'est le début d'une guerre impitoyable. Dès ce moment, je serai mobilisée nuit et jour, luttant contre le mal, contre ma faiblesse, contre celle des autres, contre le désespoir, contre tout ce qui peut atteindre Dominique. Comment l'aider ? Je cherche des armes et des alliés. Dieu ? Pour ceux qui ont la foi, il doit être d'un grand secours dans une telle épreuve. Sans être incroyante, Dieu m'a toujours paru loin. J'essaye pourtant de l'introduire dans notre vie en lisant à Dominique et Clem une page de la Bible : Elisée ressuscitant un enfant mort.

Le regard que me lance Dominique - un regard étonné ? Non. Triste ? Pas tout à fait. Voilé de reproche, plutôt - interrompt net ma lecture.

Sa chambre - le numéro 5 - est redevenue le centre du foyer. La proximité de la maison permet à Alain de venir plus souvent et à Clem de demeurer plus longtemps près de nous. Aux heures des repas, je vais chercher le poulet rôti ou la côtelette que Maman a préparée pour Dominique et qu'elle mangera encore chaude.

Notre maison de la rue de Sèvres a trouvé son sens, j'en suis persuadée.

Pour ses dix-sept ans, j'ai promis à Dominique une de mes bagues. Aura-t-elle jamais dix-sept ans ? Je lui apporte un rubis cabochon et une marquise, bague de fiançailles de ma grand-mère Semha. Assise sur son lit, elle les passe tour à tour à son annulaire gauche, hésitant longuement entre l'une et l'autre.

- Qu'en penses-tu ? Laquelle me va le mieux ? Elles sont magnifiques toutes les deux. Le rubis fait trop dame... Je choisis la marquise. Je peux la porter dès maintenant, c'est bien vrai, Maman ?

Tous les deux jours, elle subit une ponction lombaire qu'elle accepte sans appréhension grâce à l'habileté d'une jeune femme médecin.

- Le docteur L. me fera toujours mes ponctions ? Elle ne me fait pas mal du tout, alors que c'était un supplice avec les autres !

Jamais une plainte.

- Je n'ai pas le droit de me plaindre. D'autres enfants, et beaucoup plus jeunes que moi, souffrent encore plus que moi ! Et moi, je suis si entourée, si choyée, si aimée !

Couchée sur son lit d'hôpital, une bouillotte sur le ventre, elle me sourit et dans ses yeux il y a un amour et une confiance sans limites : c'est la photo de Dominique au sortir de sa première méningite.

Elle se rétablit lentement mais de petits cris lui échappent parfois. « C'est une réaction nerveuse qui n'a rien d'alarmant », disent les médecins. Ses cris deviennent pourtant plus fréquents et plus forts.

La fin d'une lettre qu'elle envoie à Péchir, un jeune

Algérien qu'elle a connu aux Enfants Malades, m'inquiète :

J'avoue que j'ai perdu ton adresse et oublié la ville où tu es.

Dans la chambre voisine, un bébé crie la nuit. Et le matin :

- Je n'ai pas pu dormir cette nuit ! A cause de ce gosse !

Celle d'en face est occupée par un enfant et son père yougoslaves. La présence de cet homme, que je rencontre dans le couloir, intrigue Dominique qui ne peut quitter son lit. C'est devenu un jeu pour nous d'en parler comme deux pensionnaires de seize ans. Quel a été le point de départ de notre conversation sur la télépathie ? Un article ou plus vraisemblablement notre faculté de dire les mêmes mots, d'avoir les mêmes pensées au même instant ?

Tout à coup Dominique m'a proposé :

- Veux-tu que je fasse sortir notre voisin de sa chambre ?

- Il est trop tard, Dominique ! Il doit être couché. Mais essaye toujours !

Une demi-heure après, traversant le couloir, je le vois assis, fumant une cigarette. Je l'annonce à Dominique en plaisantant.

- Tu vois, c'est ma volonté qui lui a ordonné d'aller dans le couloir.

Elle est sérieuse.

Apprenant que le bébé qui l'empêche de dormir la nuit vient d'Afrique, elle remarque, un matin :

- Cet enfant doit être très gravement malade pour venir de si loin !

- Pas nécessairement ! Dans son pays, il n'existe pas d'hôpital aussi perfectionné que les Enfants Malades.

Ce même jour, avant le déjeuner, Clem arrive accompagné de son cousin Richard qui, soudain, évoque, devant Dominique, l'opportunité d'un traitement en Amérique. J'ai beau lui faire des signes discrets, essayer de changer le thème de la conversation, impossible de l'arrêter !

Dominique écoute. Sans dire un mot. Elle a choisi le silence.

Consulté sur l'efficacité d'un traitement américain, le professeur Jean Bernard a émis quelques réserves.

- Nous utilisons, en général, les mêmes protocoles, à six mois d'intervalle. Je crains, en revanche, pour Dominique, l'effet psychologique d'un séjour en milieu hospitalier étranger.

D'Amérique, il ne sera plus jamais question.

Après vingt-cinq jours d'hospitalisation, Dominique retrouve avec joie son petit appartement que son père a décoré avec amour. Aux fenêtres, il a fait poser des doubles vitres qui la protègent de tout bruit extérieur. Elle se couche aussitôt. Je glisse, derrière elle, sur la tête de son lit, une toile blanche brodée.

Elle crie :

- Non. Je ne veux pas de blanc ! On se croirait à l'hôpital !

- C'est pour préserver ton lit, ma chérie.

- Tu ne comprends donc pas que je ne peux plus supporter le blanc ?

Clem arrache la toile blanche.

Plus que jamais, Dominique règne sans partage sur la maison. Nous avons l'habitude de prendre le petit déjeuner à des heures différentes. Elle décrète qu'il se prendra désormais en commun dans sa chambre.

En robe de chambre, nous déjeunons autour de son lit tandis qu'elle sourit, heureuse de nous avoir réunis, dès le début de la journée.

Maman regagne Lyon, Clem part pour Kinshasa. Dominique peut se lever, descendre les escaliers et partager nos repas. Enveloppée dans une couverture, elle s'assied un moment sur les marches du perron de la cuisine : la première fois qu'elle profite du jardin.

Sa première sortie : nous allons jusqu'à l'avenue de Breteuil puis nous nous installons au soleil, à la terrasse d'un café. Les douleurs qui suivent habituellement ses traitements sont moins fortes.

- C'est formidable ! Par ma seule volonté j'arrive à calmer les réactions du Cortencyl.
Elle note, sur le Courrier Mutualiste de décembre 69 :

*Quand on rit, on commence à être heureux.
Et quand on est heureux, on commence déjà à guérir.*

Un des derniers dessins de Dominique, sinon le dernier, pourrait dater de cette période. C'est elle mais étrangement transformée par des joues creuses et des yeux au regard fixe, hagard : des yeux qui posent une question ou qui savent.

Chaque matin, son oreiller et le col de sa chemise de nuit sont couverts de cheveux.

- Dominique, il faut les couper.
- Non. Je veux garder mes boucles.

Le soir du jeudi 20 février, ses cheveux sont si emmêlés après l'application d'une lotion, que je renonce à les peigner.

Alain me réveille le lendemain.

- Viens vite. Dominique a perdu tous ses cheveux en se peignant.

Elle est en robe de chambre, dans son boudoir, avec quelques rares touffes de cheveux secs, rabougris, frisottés qui lui font des joues encore plus gonflées, des yeux encore plus exorbités.

Je l'embrasse sans dire un mot.

« - Alors, tu ne vois rien ? »

Sa voix est agressive.

- Non. Qu'y-a-t-il ?

- Tu ne vois pas que j'ai perdu tous mes cheveux ?

- Ça ne se voit pas trop, ma chérie.

- Va voir un peu dans la salle de bains. (J'y vais... quelques cheveux.) Non, dans la chambre d'amis. »

Les cheveux de ma fille, arrachés par poignées, tapissent le lavabo. Que dire ? Comment l'aider à supporter ce choc épouvantable ? Je m'approche d'elle pour la prendre dans mes bras. D'un geste, elle m'éloigne.

- Non. Laisse-moi. Je veux être seule.

Ses yeux sont pleins de larmes ; elle se tourne vers la fenêtre pour nous cacher sa peine et nous exclure aussi. Alain et moi, nous sortons silencieusement.

Dominique nous a rejoints dans la chambre d'Alain. Elle a séché ses yeux, dompté ses nerfs, recouvré son calme. Comme si rien n'était arrivé, elle prépare notre thé.

L'après-midi, traversant Paris, je ne cesse de me tourmenter : « Son silence m'inquiète... J'aurais préféré qu'elle pleure, qu'elle crie, qu'elle se révolte... Elle qui est si coquette... Elle qui attache tant d'importance à la beauté : la sienne et celle des autres... Comment faire maintenant ? Comment la défendre ? »

Dominique a reçu une lettre de Dominique Aubier, une lettre faite pour lui insuffler la volonté de vaincre les épreuves de la maladie.

- Veux-tu que nous lui téléphonions, ma chérie ?
- Oh oui ! J'ai tellement de choses à lui dire !

La communication est mauvaise. Assise sur la marche du salon, les joues enflammées, les yeux dilatés, elle crie :

- Dominique, j'envoie ma pensée dans mon pied. C'est formidable ! Je peux faire tout ce que je veux.

Elle me paraît surexcitée, un peu trop exaltée.

Samedi, elle descend pour le déjeuner, fermée, hostile.

- Je sais que vous vous êtes donné le mot pour ne rien dire. Je sais que tu as prévenu Marguerite...

Marguerite, convoquée, lui affirme ne rien savoir en ce qui la concerne.

- Je ne vous crois plus ! Vous êtes tous des menteurs !

Le soir, elle m'interroge sur le phénomène des stigmates.

- Je n'en sais rien, ma chérie.

Elle regarde ses mains avec frayeur.

- Maman, mes veines deviennent brunes !

Je parviens à la détromper, à la rassurer tandis que monte mon inquiétude.

Dimanche, pendant la nuit, elle entre dans ma chambre.

- Maman, j'ai peur ! J'ai peur d'avoir des stigmates !

Je la prends dans mes bras, je la prends dans mon lit et la raisonne doucement. D'où vient cette peur des stigmates ?

- J'ai lu un article... Mes paumes me font mal, je t'assure...

Je retrouverai dans ses papiers cet article détaché d'une revue prêtée. Il y est question de la vie de Padre

Pio, de cas de stigmatisés et aussi de phénomènes de bilocation et de lévitation.

Lundi matin, je préviens le docteur K. de l'excitation croissante de Dominique. Un coiffeur vient lui essayer différentes perruques. Ce jour-là, les objets commencent à se déplacer autour d'elle. Meubles, tapis, pantoufles acquièrent une mobilité qui l'émerveille.

« Il y a dans cette chambre tellement de pensées qui soulèvent tous les objets ! Regarde cette pantoufle comme elle est en suspens, soulevée par mes pensées ! »

Puis :

« Tu vois comme mes cheveux sont en train de repousser ? Et mes joues ? Elles ont beaucoup dégonflé depuis hier, par le seul effet de ma volonté ! »

Elle a passé une frontière au-delà de laquelle je ne puis la suivre, pour pénétrer dans l'irréel, le fantastique, l'imaginaire. Elle regarde avec méfiance les aliments, la viande surtout. Le soir, repoussant sa tranche de rosbif :

- Il y a des vers blancs. Vous ne les voyez donc pas ? Ils grouillent sur l'assiette.

Philippe dîne avec nous. Dominique est gaie, drôle, pétillante d'esprit. N'étaient les bizarreries qui lui échappent dont elle est la première à rire, ses yeux un peu trop brillants, son rire un peu trop appuyé, elle semblerait normale.

En pleine nuit, elle pénètre dans ma chambre, effrayée :

- Maman, ma bouche est pleine de vers. Regarde ces taches blanches.

- Ce sont des aphtes, Dominique.

- Non, ils bougent ! Ce sont des vers blancs !

Je monte dans sa chambre et m'allonge près d'elle.

- Il faut dormir, ma chérie.

- Je n'ai pas sommeil. Dors. Je veillerai sur toi.

Je m'assoupis un moment.

- J'ai toujours désiré un chien ! Tu as fait une vraie folie, Alain ! Toutes tes économies ont dû y passer !

- Aucune importance, puisqu'il te plaît. C'est un bichon ténériffe. Comment allons-nous l'appeler ?

Nous cherchons un nom. Aucun ne lui va. C'est Serge qui le baptisera Milord. Dominique s'amuse avec sa perruque, avec son chien, passant de l'un à l'autre puis les confondant bientôt de façon si alarmante qu'il faut lui enlever la perruque et mettre le chien à la porte.

Commence une folle nuit. Je me suis couchée près de Dominique qui parle, qui parle, en proie à ses divagations. Depuis deux jours, elle n'a pas dormi. Soudain, elle devient agressive

-C'est fini. Je ne veux plus te voir. Plus jamais! Va-t-en !

Je quitte sa chambre. Il est deux heures du matin. Je réveille Alain qui va au chevet de Dominique. J'appelle le docteur K.

- Il faut tenir. On ne pourra rien faire avant demain matin. Essayez de lui faire prendre un peu de Valium.

Tout se passe bien entre Alain et Dominique jusqu'au moment où elle entre dans les toilettes, s'y enferme et refuse d'en sortir. Nous sommes sur le palier. Alain lui parle doucement, longuement, à travers cette porte obstinément close. Après une demi-heure d'exhortations, il parvient à la persuader de regagner son lit.

Je suis dans la pièce voisine, assise sur une chaise, guettant les bruits de conversation, regardant l'heure sans cesse. Demain ne viendra donc jamais ?

Dominique a refusé de prendre tout médicament. A 5 heures 1/2. Alain me rejoint :

- Elle m'a mis à la porte, moi aussi.

J'essaie d'entrer.

-Si tu entres, je vais crier.

Nous nous avançons vers elle.

- J'ai toujours désiré un chien ! Tu as fait une vraie folie, Alain! Toutes tes économies ont dû y passer !

- Aucune importance, puisqu'il te plan. C'est un bichon ténériffe. Comment allons-nous l'appeler ?

Nous cherchons un nom. Aucun ne lui va. C'est Serge qui le baptisera Milord. Dominique s'amuse avec sa perruque, avec son chien, passant de l'un à l'autre puis les confondant bientôt de façon si alarmante qu'il faut lui enlever la perruque et mettre le chien à la porte.

Commence une folle nuit. Je me suis couchée près de Dominique qui parle, qui parle, en proie à ses divagations. Depuis deux jours, elle n'a pas dormi. Soudain, elle devient agressive :

- C'est fini. Je ne veux plus te voir. Plus jamais ! Va-t-en !

Je quitte sa chambre. Il est deux heures du matin. Je réveille Alain qui va au chevet de Dominique. J'appelle le docteur K.

- Il faut tenir. On ne pourra rien faire avant demain matin. Essayez de lui faire prendre un peu de Valium.

Tout se passe bien entre Alain et Dominique jusqu'au moment où elle entre dans les toilettes, s'y enferme et refuse d'en sortir. Nous sommes sur le palier. Alain lui parle doucement, longuement, à travers cette porte obstinément close. Après une demi-heure d'exhortations, il parvient à la persuader de regagner son lit.

Je suis dans la pièce voisine, assise sur une chaise, guettant les bruits de conversation, regardant l'heure sans cesse. Demain ne viendra donc jamais ?

Dominique a refusé de prendre tout médicament. A 5 heures 1/2. Alain me rejoint :

- Elle m'a mis à la porte, moi aussi.

J'essaie d'entrer.

- Si tu entres, je vais crier.

Nous nous avançons vers elle.

- Allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille ! Je ne veux plus vous voir !

Elle claque la porte, cherche la clef pour s'enfermer, mais nous avons pris la précaution de retirer toutes les clefs durant sa station dans les cabinets.

Alain :

- Il faut absolument faire quelque chose ! Elle est capable de se jeter par la fenêtre.

- Et si j'appelais Dario ?

- Que veux-tu qu'il fasse de plus que nous ?

- Et Serge ?

- Oui, c'est une bonne idée.

Par chance, Serge est à Paris depuis la veille.

- J'arrive. Ne la préviens pas.

Nous restons, Alain et moi, debout derrière la porte condamnée de Dominique, inquiets du moindre bruit, n'osant nous parler. Impuissants. C'est une nuit où tout peut arriver... Elle peut ouvrir sa fenêtre... Je vais entendre un cri... un bruit. Et tout sera fini.

Le chien que nous avons enfermé dans la cuisine n'a pas cessé de gémir. Alain l'installe sur son lit. Vingt minutes passent. Très lentement.

Enfin, Serge est là. Dominique acceptera-t-elle de le recevoir ? Oui. D'emblée, Serge a trouvé les mots et l'attitude justes qui vont lui permettre de maintenir le dialogue avec elle.

Commence alors une vie irréelle, une parenthèse hors du monde, hors du temps, hors de la raison. Plus de jour, plus de nuit. Les événements n'obéissent plus à la logique mais à la seule fantaisie de Dominique qui nous entraîne dans son rêve éveillé. Selon son humeur, elle nous tolère, Philippe, Alain et moi, ou séparément, puis se lasse et nous congédie.

Quant à Maman, elle a refusé de la voir :

- Elle arrive toujours pour les catastrophes !

Grâce à elle, nous prenons nos repas à des heures normales.

Nous suivons Dominique dans ses divers déplacements à travers la maison, campant partout où elle établit son lieu : dans sa chambre, dans le salon, ou sur le palier du deuxième étage où elle s'assoit par terre, le dos appuyé à la porte des toilettes, et nous, sur les marches de l'escalier.

Nous nous adaptons à son univers tourbillonnant, grouillant de phantasmes. Un monde fou ? Non. Un monde en création perpétuelle, un univers surréaliste peuplé de beautés étranges.

- Je ne suis pas folle ! Vous croyez tous que je suis folle mais je ne suis pas folle !

Elle s'est allongée sur la banquette noire du salon. Elle prend une ordonnance qui traîne sur la table et lit :

- Cette jeune fille est atteinte d'un mal incurable. Oui, c'est écrit : cette jeune fille est atteinte d'un mal incurable !

Son doigt souligne la ligne fatale.

Durant un moment d'accalmie, elle dira à Serge :

- J'ai la leucémie, je le sais.

Et quand il essaye de la détromper :

- C'est inutile. J'ai lu un article. C'est tout à fait les symptômes que j'ai.

Je n'ai pas retrouvé cet article mais un autre qui fait mention « des dérivés de la cortisone, produits dangereux à manier, favorisant des complications infectieuses souvent mortelles ». Dominique savait qu'elle prenait de la cortisone.

Nous vivons à un rythme accéléré, décousu, sans prévision aucune de la situation qui va surgir, essayant, tant bien que mal, d'y faire face. La maison est devenue un théâtre où se joue un psychodrame permanent dont Dominique est l'auteur, le metteur en scène et l'actrice

principale. Rôles secondaires, nous tachons de lui donner la réplique appropriée.

Serge a prévenu Dominique qu'un médecin viendrait l'examiner.

- C'est un psychiatre qui va venir.

- Mais non, c'est un neurologue.

- Je ne te crois pas ! C'est un psychiatre. On va m'enfermer dans une clinique psychiatrique, je le sais. Vous croyez tous que je suis folle, mais moi je sais que je ne suis pas folle !

Aux questions du professeur, à celles du docteur K. elle ne répond que par monosyllabes. Visage de pierre. Elle n'a plus confiance.

Serge les met au courant des péripéties dont il a été témoin.

Le professeur N. :

- Pour elle, pour vous tous, Serge est l'homme providentiel ! Il a pu entrer dans cette comédie mi-théâtrale, mi-vécue qu'elle se donne. Sans lui, il m'aurait fallu beaucoup de temps pour connaître sa situation. Elle a un trouble évident de la personnalité.

Le docteur K. :

- La seule clinique de Paris où l'on peut l'isoler et soigner sa leucose n'a pas de chambre libre avant vendredi après-midi. Il faut que vous teniez encore quarante-huit heures.

Le professeur N. a prescrit un traitement de choc. Un nouveau jeu commence : la prise des médicaments. Grâce à Serge, elle accepte de les prendre, l'un après l'autre, à chaque heure de la journée. Notre rythme de vie redevient normal dès qu'elle peut enfin dormir.

Du haut des escaliers, Serge annonce sur le ton d'un maître des cérémonies :

- Dominique va descendre. Elle ne veut voir personne. Disparaissez tous.

On peut rire au cœur d'un drame. Nous avons connu des moments de pur burlesque. En chemise de nuit, assise sur le bord de son lit, Dominique joue le personnage d'un pêcheur à la ligne dont les aventures sont des plus cocasses. Serge est son partenaire principal, comme il se doit. Philippe entre dans le jeu. La scène devient drôle, insupportablement drôle. Nous rions tous aux larmes. Ou est-ce les larmes que nous refoulons qui nous acculent à ce rire nerveux ? Parfois, elle casse le sketch, interrompt la fiction pour entrer dans la réalité. Nous sommes sommés de regagner les coulisses.

Durant ces heures d'intimité avec Serge, elle a improvisé une histoire d'amour complète : la rencontre, les rendez-vous, la première nuit, la rupture, la réconciliation, tous les événements marquants de la vie d'une femme qu'elle ne connaîtra jamais, elle les a vécus par le rêve, en accéléré.

Comme douée de clairvoyance, elle peut lire en nous. Interrompant une improvisation, elle dit à Serge :

- Tu ris extérieurement mais tu es triste à cause de moi. Je vois bien que tu pleures intérieurement.

Je me tiens à l'écart de leur dialogue, n'approchant Dominique que lorsqu'elle désire ma présence... Lors d'une de ces trêves, je pénètre dans sa chambre, elle est assise sur son lit.

- Je te cause tant de soucis, ma petite Maman. Tu ne m'en veux pas trop ?

- Mais non, ma chérie... Tu es la plus merveilleuse des petites filles.

- Et toi, tu es la plus merveilleuse des mamans !

Instant d'émotion intense, presque insoutenable. J'ai envie de la prendre dans mes bras, de la serrer très fort contre moi mais j'ai peur de tendre trop dangereusement

ses nerfs. Nous nous regardons tous les trois, en silence, larmes aux yeux.

L'ambulance est arrivée. Les infirmiers ont déposé leur brancard dans le salon. Dominique refuse de quitter sa chambre. Je leur demande de patienter. Pendant une heure Serge parlemente avec elle pour la décider à descendre. Maman et moi, cachées dans la cuisine, nous suivons par la porte entrebâillée, la fin des pourparlers.

Quand elle condescend enfin à partir, c'est dans l'avion particulier que lui a envoyé le docteur K., en reine de Saba, pour assister à une grande fête donnée en son honneur.

Serge et Dominique montent en ambulance. Je prends ma voiture. Avant qu'elle ne s'engouffre dans la cour de la clinique Chaillot, j'aperçois une dernière fois ma fille : en chemise de nuit, tête dénudée, elle fixe tristement la rue de ses yeux dilatés.

Le télégramme dicté par le docteur K. que j'ai envoyé à Clem a mis plus de quarante-huit heures pour l'atteindre à Kinshasa. Lorsqu'il me téléphone, bouleversé, Dominique n'est plus à la maison.

1er mars. Alain :

- J'irai chercher Papa à l'aéroport. Je lui expliquerai tout ce qui est arrivé à Dominique pendant son absence.

Les médecins nous ont interdit de voir Dominique, mais ils font une dérogation pour Clem. Il sort de cette visite, commotionné :

- C'est affreux ! Elle était complètement nue sur son lit. En plein délire. C'est horrible ! Pas une fois, elle ne m'a reconnu ! Ce n'est plus elle ! Ce n'est plus ma fille !

Je vis dans l'unique attente du coup de téléphone que

je donnerai au début de l'après-midi à la clinique, d'où une voix me répond invariablement

- Dominique n'a pas touché à son plateau. Son état est stationnaire.

Totalement impuissante à l'aider, ignorant tout d'elle, obsédée par la peur qu'elle perde complètement la raison : « Ce n'est pas possible... ma fille... si intelligente... je ne le supporterai pas... », hébétée, je n'accomplis que les gestes mécaniques de la vie.

Dominique arrache l'aiguille des perfusions... Dominique refuse toute nourriture... Dominique refuse tout soin... Dominique traite le docteur K. de salaud en lui montrant le poing... Dominique accuse les médecins d'être des assassins... Dominique refuse de parler aux gardes qui la surveillent jour et nuit... Dominique se laisse mourir.

Peur, révolte, horreur n'ont cessé de me tenailler durant ces jours noirs. Pendant la psychose de Dominique, j'ai touché mon seuil de tolérance à la douleur.

Aujourd'hui encore, je n'ai pas accepté cette psychose. Je n'ai pas admis les souffrances qu'elle a dû affronter seule, loin de moi, livrée au désespoir.

Je ne comprenais pas la raison de ce dérèglement psychique. A mes questions, le professeur N. a simplement répondu :

- Nous savons encore peu de choses sur les psychoses, sur les troubles du psychisme. En revanche, nous avons pu constater qu'ils apparaissent toujours dans des esprits parfaitement sains.

Jusqu'alors, écrire m'avait toujours permis de surmonter les moments critiques. De la psychose de Dominique, je n'ai rien noté. Je me suis interdit d'écrire. Je ne devais pas tirer matière à écrire des souffrances de ma fille. Pourquoi le faire à présent ? Dominique a cessé de

souffrir. Et je tente de remplir un peu de cet espace blanc qui l'effrayait

- Je ne me souviens plus de rien ! C'est terrible, ces jours vides... C'est comme si je n'avais pas vécu pendant tout ce temps-là...

Un matin, Dominique a demandé un verre de lait. Lentement, très lentement, elle a émergé du délire et repris couche par couche contact avec la réalité. Puis, elle m'a réclamée avec insistance. Le professeur N. a autorisé une visite, en précisant qu'il s'agissait d'une expérience.

« 18 mars 1968.

Le deuxième étage de la clinique Chaillot. Une porte grande ouverte et, sur un lit, ma fille, les joues encore gonflées, le crâne encore dégarni, vêtue de sa chemise de nuit bleue d'hiver alors qu'il fait chaud dans sa petite chambre qu'éclaire le soleil. A la fenêtre, des barreaux.

Pendant les premières minutes, elle a hésité avant de me reconnaître. Me touchant :

- Ce n'est pas toi, Maman... Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible ou nous sommes mortes toutes les deux.

- Mais non, ma chérie, nous sommes bien vivantes.

Puis les larmes sont venues.

- Tu ne sais pas ce qu'ils me font ici. Ils font des expériences sur moi, des piqûres, trois par jour.

- Mais moi aussi, on me fait trois piqûres par jour pour me remonter. »

- Tu as vu ? Je suis enfermée ! Il y a des barreaux à la fenêtre.

- Ta porte est ouverte.

- Elle ne ferme pas à clef. Comment as-tu pu entrer ? La porte du palier est toujours fermée. Et Papa ? Je veux le voir.

- Il viendra te voir dès son retour de voyage.

- Je suis guérie. Je veux rentrer à la maison.

- Il faut encore un peu de patience. Dès que les médecins le permettront, tu retourneras à la maison.

- C'est vrai, vous voulez encore de moi ? Je pourrai revenir comme avant à la maison ?

Comment la rassurer ? Comment lui prouver notre amour ? Mon Dieu, comme c'est dur !

« Il faut que j'ai une force de caractère ! Tu sais qu'ils m'empoisonnent ici ? Cette nuit, j'ai failli passer.

Comment passer ?

- J'ai failli mourir. Vous m'avez tous trahie... Serge aussi m'a trahie.

- Serge t'aime beaucoup, tu le sais bien !

- Jusqu'où m'aime-t-il ?... Je suis dans une clinique psychiatrique, n'est-ce pas ?

- Mais non, ma chérie. Tu es dans une clinique où l'on vient accoucher, se faire opérer ou se reposer.

- Vous m'avez crue folle, n'est-ce pas ? Tu sais, on t'a dit que je me prenais pour le Bon Dieu, et pourtant je ne crois pas en Dieu.

- De pareilles idées peuvent venir à n'importe qui, quand on est fatigué comme tu as été fatiguée. »

- Et ma bague ? Je veux ma bague que tu m'as donné. Il paraît qu'elle est en bas.

- Je la demanderai en partant, je te le promets.

« - Je reprends mon anémie. Regarde, mes lèvres étaient toutes blanches, mes joues aussi.

- Mais non, elles sont roses. Regarde.

- Et mes mains ? Tu vois, elles sont blanches et jaunes.

Elle avait raison. J'ai alerté le docteur K.

- Docteur, redeviendra-t-elle un jour normale ?

- Il ne faut pas aller trop vite... On ne peut pas savoir... Déjà, les résultats obtenus sont spectaculaires. »

Alain a voulu assister à la réunion des médecins. Il sait que sa sœur est gravement atteinte.

Le professeur Jean Bernard ranime notre espoir : il n'a pas utilisé toutes ses armes. Le professeur N. nous apprend qu'en matière de psychose, des traitements efficaces sont mis au point depuis quelques années. Le docteur K. suggère d'envoyer Dominique dans un établissement du Sud-Ouest où elle sera parfaitement soignée.

Je refuse de l'éloigner de nous. Je veux la reprendre à la maison, dès que possible. Je propose qu'elle nous écrive. Pour renouer le contact avec nous. Ses lettres permettraient aussi aux médecins de savoir où elle en est exactement.

Pour la première fois, nous sommes à nouveau réunis tous les quatre. Elle nous supplie de la laisser revenir à la maison. Je lui en fais la promesse écrite :

« Je soussignée Mireille Cacoub déclare que Dominique peut rentrer à la maison dès que le professeur N. le décidera. Elle y sera accueillie avec le grand amour que nous lui portons. » Elle nous écrira cinq lettres, des lettres où elle nous crie son amour, des lettres où percent ses angoisses.

« 28 mars 1969 .

... Je n'en peux plus ! J'ai un besoin intolérable de rentrer à la maison ...

... Mes parents chéris, malgré tout ce que vous me faites souffrir, je vous aime de plus en plus. Ça c'est vraiment de l'amour ...

... J'oublierai tout dès que je vous reverrai...

P.S. Même quand j'essaye de mourir, je n'y arrive pas. Je prends pourtant mes médicaments sans tricher. Pardonnez-moi... Je ne peux ni ne veux mourir.

2 avril 1969.

... Je suis immortelle. Tous les hommes aussi, c'est ce que je désire.

LA PAIX

LA BONTÉ

LA BEAUTE

LE CHARME

LE TALENT

LE SUCCES

LE BIEN

... JE VOUS ADORE TOUS. (+ Famille et copains.)

Je commence à sortir dans le jardin. (Ils ne m'auront jamais !)

... J'aimerais rentrer bien vite à la maison, reprendre vie une seconde fois dans notre, chère maison. Recommencer une, nouvelle fois : les petits déjeuners, le cinéma, le théâtre, tout plein de projets... »

Le professeur N. autorise des visites plus fréquentes, puis quotidiennes. Par beau temps, je la trouve assise dans le jardin, cousant ou brodant en compagnie de Mlle Andersen. Elle confectionne pour nous des cœurs en feutrine rouge, des sets de table et des étuis à peigne. Nous nous promenons dans le jardin.

- J'en ai marre ! Je ne suis jamais seule, ni le jour ni la nuit. Je veux rentrer à la maison !

- Il faut attendre encore un peu, ma chérie...

- Viens passer la nuit près de moi... à la place de la garde.

Je lui ai apporté un petit carnet noir fermé par un élastique.

- Tu pourrais écrire ton journal, Dominique. C'est une expérience intéressante.
Elle y tracera quelques notes.

« L'enfer, c'est d'avoir perdu l'espoir. » Cronin.

Mardi 8 avril.

Mercredi 9 avril 1969.

« Patience et maîtrise avant toute chose, telle est ma devise. (Clinique de Chaillot.) »

J'ai demandé au docteur K. de communiquer le diagnostic de la maladie de Dominique au médecin de la Mutuelle obligatoire des Professions libérales. J'ouvre l'enveloppe qu'il m'a remise pour lui et lis : leucose lymphoblastique. Je connais enfin le nom exact de la maladie de ma fille. Je l'inscris sur un bout d'enveloppe que je cache au fond de l'un de mes sacs.

Lorsque Josane m'avait invitée à la rejoindre à Trouville pendant les vacances de Pâques, je ne pouvais pas encore voir Dominique régulièrement mais j'avais préféré ne pas m'éloigner d'elle. J'avais promis à Josane de la ramener à Paris avec enfants et bagages.

Je suis allée voir Dominique avant de prendre la route et l'ai prévenue qu'elle n'aurait pas ma visite le lendemain.

- Comment vais-je faire pour vivre un jour sans toi ? Dès que je me réveille, je pense au moment où tu seras là. Quand tu pars, j'attends le lendemain pour te revoir.

Comment ne pas être bouleversée par un tel amour ?

Personne ne m'a jamais aimée comme Dominique.

Je me suis arrachée à elle. Sur le trottoir d'en face j'ai regardé sa fenêtre et j'ai aperçu, entre les barreaux, sa tête dénudée et ses yeux si fixes, si tristes qui me voyaient partir : image insoutenable qui m'a poursuivie tout au long du voyage.

Trouville. Josane, ses trois enfants. Une promenade sur la plage de Deauville. Un vent brutal qui frappe, qui claque, qui coupe le souffle. Un vent qui rend encore plus sinistre cette plage déserte, cette mer verte, violente.

« Pourquoi suis-je là, si loin de ma fille ? »

Est-ce ce vent furieux qui a mis mes nerfs à vif, démoli mes dernières défenses ? Est-ce l'exubérance des trois enfants de Josane, leur santé éclatante comparée à la passivité, à la prostration de ma fille assommée de drogues, enfermée derrière des barreaux ? Le froid m'a saisie, le désespoir m'a submergée. J'ai pleuré et tremblé pendant longtemps, très longtemps en présence de Josane, impuissante à me calmer.

De retour dans ma maison vide - Clem et Alain sont en Tunisie -, j'ai cherché dans mon carnet d'adresses qui appeler à mon secours. Serge est à Toulouse, Dominique Aubier à Carboneras. Personne, il n'y a personne qui puisse m'aider.

Nous fêtons les quarante-neuf ans de Clem autour du lit de Dominique avec un gâteau et du champagne versé dans des verres de fortune. Nous sommes gais. C'est la fin du cauchemar : dans deux jours, Dominique rentre à la maison. Reste la question : pourra-t-elle reprendre la vie commune avec nous qu'elle a accusés de trahison ? Ne retrouvera-t-elle pas chez nous l'aliment qui déclenchera à nouveau le drame ?

16 avril, 15 h 20.

Dominique est de retour à la maison avec Mlle Andersen. Dans sa chambre, l'attendent des fleurs et un petit mot de son père, parti la veille à Dakar. Sur le dos de l'enveloppe, elle écrira :

J'ai dit j'ai dit je ne suis pas morte.

« 17 avril 1969.

Dominique : tout s'est bien passé jusqu'au repas de midi. Tout à coup, elle s'est enfermée, repliée sur elle-même, elle s'est tue. Puis, quand Mlle Andersen est allée à la cuisine préparer les médicaments :

- Je la déteste... parce qu'elle me donne les médicaments.

Elle a parlé avec Mlle Blake, la charmante garde du soir :

- C'est fini... Ma famille, Maman, Alain, Serge m'ont trahie. Je ne peux plus les embrasser comme avant. Il y a une barrière. Avec Maman tout allait bien jusqu'au séjour aux Enfants Malades. »

Grande, forte, nette, Mlle Andersen est une Suédoise à la beauté froide qui prend le matin à 7 heures la relève de Carole Blake, une jeune Anglaise. Elles forment écran entre Dominique et nous. En fait, c'est la clinique transportée à la maison. Pour masquer cette impression, Clem leur demande d'ôter leur uniforme.

Les premiers jours sont difficiles. Nous sommes tous sur nos gardes, attentifs à ne pas laisser échapper une

parole, un geste susceptible de provoquer une réaction imprévisible de la part de Dominique. Il faut vivre comme si tout était normal. Faire semblant, tout au moins : la traiter sans trop de prévenances, sans trop d'inquiétude, sans trop de tendresse.

Cette période de réadaptation a été dure pour moi. Il ne fallait pas lui manifester mon amour. Il ne fallait pas rester longtemps pries d'elle. Il fallait sortir alors que nous avions l'une et l'autre besoin de nous retrouver.

Dominique a essayé de cerner la période cruelle dont elle émergeait à peine. Sur une page de son grand album de papier à dessin, d'une écriture qui varie d'un mot à l'autre, elle trace :

LE CAUCHEMAR

Cela commença le 28 février et cela se termina le lundi 24 mars.

Jour de sortie : Mardi ou Guerre Mondiale.

Bases : après le Revard

Je ne veux plus être Dieu.

Puis elle a biffé plusieurs fois ces lignes pour effacer sans doute le rappel de ces jours atroces, de même qu'elle avait barré de traits rouges, dans son calendrier, les mois de janvier, février, mars et avril jusqu'au 13.

Sous l'effet des tranquillisants, elle dort beaucoup et, dans la journée, reste assoupie, matraquée. Elle peut cependant partager nos repas, s'étendre au soleil sur la pelouse, et bientôt sortir avec Mlle Andersen pour acheter un cadeau d'anniversaire pour son père : une très belle garniture de salle de bains.

La maison est redevenue vivante, bruyante : Dominique et ses infirmières, les aller et retour de Clerc, Alain

et ses copains, et Jeannine qui mène grand tapage avec Milord.

Dominique a pris en grippe Mlle Andersen. Carole accepte de la remplacer. Avec ses mini-jupes, sa gaieté, sa jeunesse, sa fantaisie, elle n'a rien de l'infirmière. C'est une amie pour Dominique qui lui confie son envie d'avoir un enfant.

Carole, en me le répétant :

- On voit souvent ce désir chez les jeunes filles atteintes comme Dominique d'une très grave maladie.

- Maman, je voudrais pouvoir sortir seule, comme avant. Ne plus être surveillée nuit et jour ! J'en ai marre d'être toujours prisonnière ! Tu ne peux pas savoir ce que c'est. Toi, tu es libre d'aller, de venir, de rester seule quand tu le veux ! Même dans ma chambre, je n'ai pas une seule minute de solitude !

La première nuit où l'essai est tenté de supprimer la garde de nuit, j'assiste à son coucher.

« - Je veux vivre !

- Mais tu vis !

- Non ! Vivre c'est ne plus voir de médecins, ne plus avaler de médicaments ! »

- Maman, où sont les lettres que je vous ai écrites de la clinique Chaillot ?

- Je ne sais pas, ma chérie. Elles sont peut-être restées à la clinique, dans ton dossier.

- Je ne veux pas que ces lettres trament à la portée de mains étrangères. Ce n'étaient pas des lettres normales. Tu iras les reprendre, tu me le promets ?

C'est la première démarche que je ferai après sa mort. Je les ai crues perdues... Quelques jours avant la parution de son journal, je les ai retrouvées dans mes papiers et dans des poches de manteaux. Clem et moi, nous avons décidé de les publier.

Je vois les jours passer, Dominique reprendre peu à peu son sourire et la date du prochain traitement approcher.

Comment le lui faire accepter après trois mois de souffrances sans un seul répit ? D'autant plus qu'elle déclare maintenant :

- Si j'étais libre, je ne me soignerais pas !

Alain s'inquiète :

- C'est idiot de la laisser sans perruque ! Elle peut se voir toute la journée. Tout va recommencer !

28 avril : mes quarante et un ans, le dernier anniversaire que Dominique me souhaitera avec des fleurs, un bel ensemble pyjama et des mots de tendresse.

Pour le dîner qui réunit les Guiramand, les Derycke, Philippe et le recteur Niveau, elle a mis sa longue robe bleue. Au moment du gâteau et des bougies, elle passe ses bras autour de mon cou et m'embrasse très fort.

- Le briquet que Papa t'a offert te plan ? Nous l'avons choisi tous les deux chez Cartier.

C'est une soirée de gaieté, d'amitié arrachée au malheur.

Son aspect physique la tourmente. Ses cheveux repoussent trop lentement, ils sont ternes, frisottés. En quatre mois elle a pris dix kilos.

- Je n'arrive pas à dégonfler cette fois-ci ! Et tu as vu tous ces poils qui ont poussé sur mes jambes ? Encore un effet de leurs médicaments ! C'est affreux !

Je la rassure de mon mieux : il faut attendre encore quelques jours, quelques semaines peut-être.

Colette Guiramand a invité Dominique au spectacle de marionnettes donné par le T.E.P.
Son fils, Gilles, sept ans :

- Comme tu as grossi !
- Tu apprendras, Gilles, que même un petit garçon doit toujours être galant avec les jeunes filles.

5 mai 1969 : ses dix-sept ans. Nous les fêtons par un déjeuner avec Philippe et Lydie. Télégrammes, cartes, coups de téléphone, cadeaux, envois de fleurs de Paris, Lyon, Tunis, Grenoble. Personne n'a oublié Dominique. Elle est entourée, gâtée. Elle rit. Enfin !

Clem ne sait pas que c'est le dernier anniversaire de sa fille sinon il serait là. Elle recommence, ce jour-là, à fixer les événements de sa vie. Des souffrances qu'elle a endurées, des terreurs qui l'ont obsédée, des angoisses qui l'assaillent encore, pas un mot. Elle y fait simplement allusion dans la conclusion lapidaire qu'elle donne au récit de son anniversaire.

*« ... J'ai eu une très mauvaise année et je sens que je vais avoir de très bons 17 ans.
Je le veux.
Et quand on veut, on peut. »*

Dans la rue de Sèvres, Dominique croise souvent des aveugles.

- Ça doit être horrible d'être aveugle ! Aveugle de naissance surtout. Tu t'imagines, Maman ? Il y a des gens qui ne connaissent pas, qui ne connaîtront jamais les beautés du monde. Nous, nous avons de la chance !

La chance... un mot que Dominique emploie souvent

quand elle compare son sort à celui des autres malades, des vieux, des enfants du Biafra et du Vietnam.

- La souffrance ne devrait pas exister. Si je deviens un jour une grande comédienne, je donnerai tout l'argent que je gagnerai à ceux qui sont malheureux et qui souffrent.

Elle sort de sa somnolence. Je peux l'emmener au vernissage de Jacques Ramondot. Elle peut s'amuser et danser aux fiançailles de Frédérique Deshays.

- Moi aussi, je voudrais bien me marier... un jour, mais je ne veux pas vous quitter. Comment faire ?

- C'est bien simple, ma chérie. Ton mari viendra vivre chez nous.

- Et quand j'aurai des enfants ?

- La maison est grande. Tu prendras les deux pièces d'Alain.

- Et Alain ?

- Il louera un studio en ville.

- Tu crois qu'il acceptera ?

Elle s'inquiète :

- Crois-tu que je pourrais plaire à un garçon ? Je ne te parle pas de mariage... non... mais... enfin, tu m'as comprise.

Je la sens pressée, de plus en plus pressée de commencer sa vie de femme. Le 16 mai, avant de rencontrer le professeur Jean Bernard :

- Maman, j'ai l'intention de lui demander l'autorisation de prendre la pilule.

- J'allais le faire, ma chérie.

La joie qui l'illumine tout à coup.

- Tu es formidable ! Tu devines tout !

Je confie au professeur Jean Bernard :

- Je ne sais pas combien de temps va vivre Dominique. Je voudrais qu'elle puisse connaître l'amour si l'occasion s'en présente.

- Ces sentiments vous honorent, madame. Pour ma

part, je ne ferai aucune objection à la prise de la pilule par Dominique si le professeur N. n'y voit pas d'inconvénient.

Le traitement de Dominique est reporté au mois de septembre. C'est la joie ! Nous terminons cette belle journée dans sa chambre, parlant longuement comme deux amies de nos prochaines vacances à Carboneras, de l'amour, de son avenir.

Et quand je l'embrasse avant de la quitter :

- Je suis heureuse ! Merci, Maman !

- Sors, Maman, va te distraire un peu.

- Et toi, ma chérie ?

- Il y a un bon film ce soir à la télé. Je le regarderai avec Alain. Nous nous entendons très bien tous les deux maintenant. Il m'a promis de m'emmener danser chez Castel dès que j'irai mieux. Et Papa? Tu as remarqué comme il est devenu gentil ? Il ne râle plus jamais, même si sa côtelette est mal grillée, même si son café n'est pas bon ! J'ai de la chance d'avoir des parents comme vous, un frère comme Alain. Nous sommes heureux tous les quatre, n'est-ce pas Maman ?

A peu près... jusqu'au matin où, pénétrant dans sa chambre, je la trouve qui s'examine avec inquiétude dans sa petite glace de cuir bleu.

- Je sens une lourdeur sur ce côté de mon visage. On dirait qu'il est endormi, qu'il ne fait plus partie de moi.

- Ce n'est peut-être pas grand-chose, Dominique. Je vais prévenir le docteur K.

- Non ! Je ne veux plus voir de médecin ! C'est terminé ! Et je refuse de retourner à l'hôpital !

Au repos son visage semble normal, mais dès qu'elle parle, seule bouge la moitié droite, la gauche est complètement figée.

Clem prend sa fille dans ses bras, lui parle, parvient à la faire sourire puis rire. La dissymétrie s'accentue, la

défigurant encore plus. Elle se regarde, jette le miroir avec horreur, le reprend, se regarde à nouveau.

- Je t'en prie, Papa, ne me fais plus rire ! Je suis trop laide quand je ris.

Le docteur K. :

- Je préviens Jean Bernard. Surtout ne la contrariez pas. Nous sommes maintenant obligés de lutter sur deux fronts.

Toute la journée, Carole, Alain et moi nous nous relayons auprès d'elle pour l'empêcher de se surveiller sans cesse dans son miroir (nous parvenons à le lui ôter) et dans la grande glace pendue en face de son lit.

Alain :

- Il faut aussi enlever cette glace. Tout va recommencer...

Il la décroche. Elle proteste :

- Non. N'enlève pas cette glace. C'est ma glace. Maman me l'a donnée !

Le lendemain matin, elle s'observe avec grande inquiétude :

- Je vais rester toujours comme ça ?

- C'est à craindre, Dominique, si tu ne te laisses pas soigner.

- Je t'ai déjà dit et redit que je ne veux plus jamais entendre parler d'hôpital.

Dominique Aubier est de passage à Paris. Sa présence tonifiante, sa force de persuasion ranime l'espoir en Dominique. Elle accepte de subir un nouveau traitement, dans le seul but de retourner à Carboneras cet été.

- Tu permets que j'accapare un peu ta maman ?

- Uniquement parce que c'est vous !

Dominique Aubier, larmes aux yeux, sortant de notre immeuble :

- Pauvre Dominique ! Comme elle va souffrir !

Elle a déjà tellement souffert! Comment l'aider à supporter ce calvaire ?

- Il faut la porter chaque jour à bout de bras. La rendre heureuse, toujours plus heureuse. Tachez de l'emmenner à Carboneras, cet été. Méfiez-vous de votre maison : elle n'est pas faite pour la maladie. Elle a été conçue pour l'indépendance de chacun de vous.

- Depuis que Dominique est malade, je cherche un sens à l'épreuve que nous vivons. Je sens que Dieu frappe à notre porte, qu'il frappe très fort, qu'il faut lui ouvrir. Mais pourquoi Dominique doit-elle payer à notre place ?

- Vous, les Juifs, vous n'accomplissez pas la mission dont Dieu vous a chargés ! Et vous vous étonnez quand le malheur s'abat sur vos enfants !

Jean Bernard a examiné Dominique.

- C'est une rechute méningée. Un nouveau traitement s'impose. Nous pourrions envisager de le faire chez vous. Nous éviterions ainsi à Dominique une hospitalisation.

J'ai peur d'assumer une si grande responsabilité. S'il arrivait un accident ? Nous serons plus en sécurité à l'hôpital. Je ne pose pas la question habituelle :

- Pourra-t-on la sauver ?

Je m'accroche uniquement à l'espoir que cette hospitalisation ne sera pas la dernière.

2 juin.

Revenant du bureau des admissions, j'ai trouvé dans notre chambre Mme Ropert, qui dispense encouragements et blagues pour dissiper l'angoisse de Dominique.

Je la suis dans le couloir.

- Elle a perdu presque tous ses cheveux avant sa psychose. Elle a peur de les reperdre!
- Je sais. Elle m'a raconté tous ses malheurs.
- Que faut-il lui dire ?
- Il n'y a rien à dire ! Est-ce que je pouvais lui répondre que j'ai vu des enfants devenir complètement chauves, d'un seul coup ?
Il y a donc toujours pire ? Ça, Dominique ne le supporterait pas !
L'examen du fond de l'œil révèle qu'elle voit mal d'un œil. Elle nous l'avait caché.
Heureusement, Maman sera là demain.

Nous voici à nouveau réunies dans la chambre que le sourire de Dominique n'éclaire plus. Le climat a bien changé. Plus de bavardages ni de rires. Le silence et la peur.

Carole est venue prendre sa garde. Dominique l'a ignorée et, à son départ, dit à Maman :

-Je ne peux plus supporter les gardes!

Le docteur K.

- Il faut garder Carole pour vous aider. Il faut ménager vos forces pour les jours qui vont venir.

- Je tiendrai sans Carole, s'il le faut. C'est Dominique qui compte.

Sur cette voie inconnue, douloureuse que nous gravissons, le docteur K. est notre guide, notre ami.

Jusqu'à la rechute de Dominique j'ai voulu, je crois, cultiver mon illusion pour entretenir ses illusions. Très rarement, j'ai osé envisager l'idée de sa mort, idée que j'ai refoulée hors de la conscience. Avec révolte. Avec horreur.

Impossible de me leurrer maintenant. Un autre combat s'est engagé, le combat de ma vie, je le sens. J'interroge le docteur D.

- Comment préparer Dominique ? Comment nous préparer à ce qui peut arriver ? A ce qui va arriver ?

- Personne n'est préparé à ce genre de situation.

Cette situation, il faudra bien pourtant l'affronter. Je cherche en moi et autour de moi des forces capables de nous soutenir. Dieu n'est plus absent de ma vie... mais je ne sais pas prier. J'essaye, maladroitement sans doute, de communiquer ces sentiments à Clem qui ne les comprend pas.

- Je sais que ma fille peut mourir d'un jour à l'autre. Je fais le maximum, mais ne me demande pas de réagir comme une femme !

Qui donc a prétendu que le malheur soude les couples ? Pour d'autres, peut-être ? Nous ne vivons pas ce drame de la même manière. Dominique est son grand amour, l'être qui lui est le plus proche, le premier tourment et le premier échec de sa vie de conquérant. Chacun de nous porte sa peine et ses responsabilités, impuissant à secourir l'autre. Seul.

Je m'accroche au souvenir de mon père, aux valeurs qu'il m'a inculquées. Je fais appel à la force du sang qu'il m'a légué - ma seule arme - dans cette lutte qui est sans doute l'unique raison de mon existence.

Un jour de l'été 68, je suis allée sur la tombe de mes grands-parents dans le vieux cimetière de Borgel. J'ai prié et supplié Semha que je n'ai pas connue, qui ne m'a pas connue de venir à mon secours, elle qui avait perdu un fils de dix-neuf ans : Dario. De ces dalles de pierre blanche à ras le sol, entourées d'un berceau de fer forgé, sur lesquelles un arbre s'incline, quelque chose s'est dégagé - du moins l'ai-je ressenti - qui m'a apaisée et fortifiée.

La paralysie faciale de Dominique s'est lentement effacée mais il reste une déformation de la lèvre qui la désespère.

- Et si ça ne partait jamais ?

Une lettre de Béchir parvient à la faire sourire.

Il m'écrit qu'il m'aime. Il veut que nous nous mariions plus tard et que nous ayons une petite fille qui me ressemble.

« 13 juin.

Ce matin, Dominique a eu deux légères syncopes. Heureusement, j'étais là, l'accompagnant aux waters. Elle a soudain vacillé, ses yeux se sont troublés, une défaillance. Je l'ai étendue par terre, à même le sol, et suis allée chercher des infirmières. Je l'ai retrouvée sur le siège. Elle s'était levée toute seule mais deux minutes après, nouveau malaise, pâleur, yeux exorbités.

Le moral très bas :

- Je n'ai plus le moral. Je suis fatiguée. J'en ai assez! Bien sûr, cinq mois consécutifs d'hôpital sur clinique, sur hôpital, avec de très brefs séjours à la maison. Passerons-nous au moins un bel été ? >

J'insiste auprès des médecins pour emmener Dominique à Carboneras si son état le permet.

- Nous verrons plus tard... quand la question se posera.

Un nouveau sursis nous est accordé. Vivre jour après jour, heure après heure. Du moment présent faire du bonheur. Tant que Dominique sera là, l'espoir sera encore possible. Ne pas se plaindre surtout. Je vis tous les tourments de la maternité mais aussi ses plus belles joies. L'amour de ma fille est la grande aventure de ma vie, la plus exaltante.

Comme la plupart des femmes de ma génération, j'avais cru - sur la foi des poètes et des romanciers que l'homme est notre destin et l'amour notre vocation. Grâce à Dominique, j'ai appris que l'enfant donne à la femme son véritable accomplissement.

- Maman, que ferais-je sans toi ?

Personne ne m'a jamais aimée comme Dominique avec si peu d'égoïsme, si peu d'exigence.

- Va voir Marraine, elle est si seule. Elle a besoin de tes visites.

- Mais toi, ma chérie ?

- Je t'attendrai. Pars tout de suite. Plus vite tu seras partie, plus vite tu reviendras.

Pour la première fois depuis cinq mois, elle peut lire, mais sa bouche n'a pas encore recouvré toute sa mobilité en dépit des ponctions lombaires qu'on lui inflige un jour sur deux. Ses cheveux repoussent... mais ils gardent un aspect terne, desséché. Elle n'a qu'un désir : retourner à la maison, dans sa chambre qu'elle a si peu occupée mais dont la pensée ne la quitte jamais et l'aide peut-être à supporter l'insupportable.

19 juin.

Nous sommes de retour à la maison. Pour Dominique l'univers s'est rétréci à sa chambre, le monde à sa famille.

- Alain, reste près de moi.

- Papa, ne pars pas déjà. Attends encore quelques minutes.

- Maman, donne-moi ta main.

- Jamais je ne pourrai vous rendre tout ce que vous faites pour moi...

Elle ne dit rien mais ses grands yeux pathétiques nous

interrogent souvent. Ces jours ont été durs à vivre. Pour elle. Pour nous. Ils sont durs à revivre.

Le professeur N. :

- Elle est touchante, émouvante même dans son silence. On sent qu'elle sait beaucoup de choses qu'elle ne dit pas !

Un matin, elle entre dans mon bureau et pousse un cri en désignant la bande de canevas qu'elle a brodée de ses initiales pendant son séjour à la clinique Chaillot.

- Quelle horreur ! Tu ne vas pas laisser ça ici ?

- Mais pourquoi, Dominique ? C'est joli sur cette étagère.

- Tu ne vois donc rien ? D. C. Tu ne comprends donc pas ce que ça veut dire ?

Nous assistons le docteur L. pour la ponction lombaire. Clem appuie fortement sur le dos de Dominique, pliée en deux au bord de son lit. Alain lui tient les mains et je présente au médecin le tube qui contient la longue aiguille. Tandis qu'elle pénètre entre ses vertèbres, pas un cri, pas un gémississement, juste un tressaillement de son corps et la pression de ses mains qui s'accroît sur celles d'Alain.

Clem, après la première ponction lombaire :

- Quel traitement barbare !

Elle ne se plaint pas. Elle se révoltera une seule fois. Montant les escaliers en chemise de nuit et en robe de chambre :

« J'en ai assez d'être toujours malade ! Papa, Alain, toi, vous n'êtes jamais malades ! Pourquoi faut-il que ce soit toujours moi ?

- Si j'étais malade moi aussi, ma chérie, qui te soignerait ?

- Eh bien moi. »

Je n'ai pas pitié d'elle, je n'aurai jamais pitié d'elle, même au plus fort de sa détresse. Ce sentiment trouble

de nanti à misérable, de bien portant à malade ne saurait lui convenir. C'est uniquement son courage qui nous permet de supporter son calvaire. C'est encore son courage qui nous permet de vivre normalement un drame qui n'a rien de normal.

Carboneras est devenu sa terre promise. Toutes ses forces sont braquées sur ce retour. Le docteur K.

- Il est bon d'entretenir cet espoir de vacances à Carboneras, mais j'ai bien peur qu'il soit illusoire.

Une seule fois, j'ai été tentée par l'illusion des traitements miracles. Après bien des hésitations, je suis allée voir le correspondant d'un médecin suisse. Dès l'entrée de l'appartement, la méfiance m'a saisie. Ce médecin m'affirme que ma fille peut guérir grâce à des suppositoires. Il se propose d'examiner Dominique bien qu'il ignore tout des leucémies, je m'en aperçois aussitôt. Et pourtant, si cette chance existait ?

Clem est en voyage. Serge sera le seul confident de mon unique tentation. Il ne sait que me conseiller.

- C'est une grande responsabilité... mais au point où elle en est.

- Justement... Comment lui présenter, sans la traumatiser davantage encore, un médecin inconnu ? Comment lui appliquer un traitement clandestin ?

La raison l'emportera avec la certitude que des médecins tels que Jean Bernard et Mathé auraient adopté ce remède s'il était réellement efficace.

C'est la dernière fois que Serge voit Dominique. Le pressent-elle ?

- J'étais laide... toute gonflée. Maintenant, quand Serge se souviendra de moi, c'est cette image de moi qu'il gardera.

« 3 juillet.

Dominique, hier, allongée sur mon lit :

- Maman, je t'aime. Je t'aime profondément.

- Moi aussi, ma chérie.

- Tu n'en as pas marre de moi ?

- Et pourquoi donc ?

- Tu n'as pas envie d'être seule ? Je ne t'ennuie pas ? Ma pauvre gosse tourmentée par la pensée de me peser.

- Mais non, ma chérie. Si tu étais ma mère et si j'étais, moi, ta fille malade, serais-tu ennuyée de rester près de moi ?

- Oh non !

- Alors, tu vois bien !

Quelques minutes plus tard :

- Je ne suis heureuse qu'avec toi. J'ai terriblement besoin de ta présence, de te savoir là.

- Dans la maison ?

- Non, toujours près de moi... Tu comprends maintenant combien je souffre ?

- Tu souffres ?

- Oui, quand tu pars ! Quand je ne te vois pas !

Ma gosse merveilleuse, qui me donne tant de joie et me cause tant de peine ! Elle est tout amour, toute affection, toute tendresse. De jour en jour son attachement à nous se densifie, s'intensifie. Elle vit totalement dans le cadre de la maison. Heureusement, il y a le jardin et les journées passées, allongées sur l'herbe ou sur des chaises longues. Ce soir, au frais, j'étais heureuse près de Clem, d'Alain et de Dominique. Il y avait une chaude atmosphère familiale, un courant qui passait entre nous quatre, et ce courant, c'est Dominique : le point névralgique du foyer, la clef de voûte de notre maison. »

- Je voudrais tant aller me promener seule! Juste faire le tour du pété de maisons, avec Milord.

Et si elle avait un malaise, avec les doses de tranquillisants qu'elle prend ? Je dois lui refuser ce semblant de liberté.

En voiture, place de l'Etoile.

- Tu sais, Maman, avec tous les ennuis que j'ai eus cette année, j'ai souvent pensé à la facture.

- Quelle facture, ma chérie ?

- La pièce de Françoise Dorin. Elle dit que tout se paie dans la vie, la moindre joie, le plus petit plaisir, avant ou après. Regarde... moi, j'ai été tranquille, heureuse pendant des années... et maintenant, tu vois...

- Ce n'est qu'un mauvais passage, Dominique. Chacun de nous a sa part de bonheur et sa part de malheur. Je te jure que tu auras plus tard une très belle vie...

- Tu en es sûre, Maman ?

- Oui, ma chérie. Parce que tu as payé ta facture avant.

Cette fois, je lui ai menti délibérément. Elle sourit pour la première fois depuis des semaines.

Le 7 juillet, Jean Bernard nous donne l'autorisation tant espérée, tant attendue de partir pour Carboneras. La joie de Dominique, son impatience.

- Nous partons demain, Maman ?

Je réclame quelques jours pour préparer un si long voyage. Le soir même, elle appelle son père au téléphone :

- Papa, je peux partir en vacances à Carbaneras. Ta promesse tient toujours ? Tu m'accompagneras ?

- Je suis très heureux de cette bonne nouvelle. Dis à Maman de fixer la date du départ.

J'ai annoncé à l'agence que mon mari prendrait une semaine de vacances avec nous.

- Une semaine ? C'est impossible en ce moment ! Il y a trop de travail ! Il peut faire l'aller et retour pour accompagner Dominique.

L'indignation me suffoque.

- Je n'ai jamais empiété sur le domaine de l'agence, ni moi ni mes enfants. Mais cette fois, j'exige, vous entendez, j'exige ces quelques jours de vacances. Dominique a le droit d'avoir son père pour elle seule pendant une semaine.

- Bien, bien, ne vous fâchez pas. On s'arrangera sans lui.

La nouvelle du départ a transformé Dominique. Elle parle, elle chante, elle plaisante, elle rit. C'est une véritable résurrection ! La maison a retrouvé sa joie de vivre.

Un psychiatre vient me voir de la part de Dominique Aubier. Apprenant qu'il passera le mois d'août à Carboneras, je le mets au courant de la maladie de ma fille.

- Son cas a été cité lors d'un congrès. C'était la première fois qu'on voyait, associées, deux maladies aussi graves.

Le docteur K. m'a conseillé d'emmener Carole pour tenir compagnie à Dominique. Carole a d'autres projets. De toute manière, Dominique s'est violemment opposée à sa présence.

- Je n'ai besoin de personne ! Je t'ai, toi, c'est suffisant !

Une annonce mise à l'Alliance Française attire plusieurs jeunes filles de nationalités différentes. Aucune ne plaît à Dominique.

- Je te préviens. Si tu prends celle-ci, je ne lui adresserai pas la parole !
- Il faut pourtant en choisir une, Dominique.
- Et si tu demandais à Reine ?

Reine est libre jusqu'au 3 août. Le problème est résolu. Celui d'un retour d'urgence aussi. En cas de rechute, Europ Assistance nous enverra un avion sanitaire.

Quatre jours de préparatifs. Il faut faire vite, très vite pour répondre à l'impatience de Dominique, pour profiter au maximum de la trêve inespérée que lui offre la maladie.

Nous quittons Paris le 12 juillet, Reine et moi à l'aube, en voiture; Clerc et Dominique prendront l'avion pour Madrid.

J'emporte une sacoche pleine de médicaments - une provision pour deux mois - la liste des numéros de téléphone des médecins et des dates de leurs vacances. Dans la pochette de mon sac, j'ai glissé le petit bout d'enveloppe où est inscrit : lymphoblastique.

A l'étape du soir, pendant le dîner, je mets Reine au courant des multiples péripéties de la maladie de Dominique et lui explique ce que j'attends d'elle : une présence amicale et une surveillance discrète.

- Je ne savais pas qu'elle était si malade ! Jamais elle ne m'a parlé de sa maladie !

Madrid. L'hôtel. Clem et Dominique sont sortis. Nous avons le temps de nous délasser de la fatigue des deux jours de route avant leur retour.

Dominique, heureuse :

- Ma petite Maman, il y a longtemps que vous êtes arrivées ? Si nous l'avions su, nous t'aurions attendue...

Papa et moi, nous avons passé deux jours merveilleux à Madrid !

Clem :

- Elle m'a épuisé... Elle voulait tout voir. C'est tout juste si elle m'a permis de faire un peu la sieste !

Un dîner aux bougies, Plaza Mayor, avec guitare et flamenco. Les yeux de Dominique brillent.

- Comme c'est beau, Madrid ! Nous sommes passés souvent à Madrid, avec toi... sans jamais sortir de notre chambre d'hôtel. Quel plaisir de voyager avec Papa !... Il ne m'a laissée porter aucun bagage... Dans l'avion, il a même découpé ma viande ! ... Tu n'as pas oublié mes petits cadeaux pour mes amis de Carboneras ?

- Ne t'inquiète pas... Ils sont tous dans la voiture.

- Dire que demain, à cette heure-ci, nous serons à Carboneras ! J'ai vraiment l'impression de rêver !

Moi aussi. Que ce rêve dure le plus longtemps possible pour la joie de Dominique !

Clem et Dominique sont arrivés les premiers à Carboneras. J'entre dans cette maison que nous avons quittée quatre ans auparavant. Nous avons vécu tant d'événements dramatiques depuis qu'elle semble appartenir à une vie antérieure. Dominique, en robe jaune, amusante avec ce chapeau de cow-boy sur la tête, debout dans le patio, s'émerveille :

- Que cette maison est belle ! Bien plus belle que je ne le croyais ! Je ne sais pas quel endroit je préfère. Ce patio, avec ces gradins... on pourrait en faire une scène de théâtre, tu ne trouves pas ? Le salon avec sa cheminée-sculpture et sa banquette en contrebass ? Ou encore la terrasse et son arc immense. Papa est un grand architecte. Et nous avons de la chance d'avoir un homme tel que lui dans notre vie !

Josane et ses enfants montent nous souhaiter la

bienvenue. Dominique est contente de revoir Marianne et Marie-Emmanuelle, fière de leur montrer l'œuvre de son père.

Le soir, nous descendons au village prendre un verre chez Felipe. Clem a envie de crevettes. Sous la conduite de Don Antonio, nous allons à leur recherche, arrosant gaiement notre retour à Carboneras. L'été commence comme une fête.

Dans notre unique chambre-dortoir, Clem a choisi le lit voisin de celui de Dominique pour ne pas la quitter, même la nuit.

Le matin, il prépare avec art notre petit déjeuner que nous prenons sur la terrasse.

Le soleil. La mer. Le silence. La paix. Après sa sieste, Clem emmène Dominique et Reine en balade jusqu'à Mojacar, Agua Marga ou Almeria. Même en vacances, c'est un homme qui ne sait pas se reposer. Il change seulement d'activités. Dominique le suit partout. Il achète des chaises longues et commande des meubles pour notre maison vide.

- Si je restais quelques jours de plus, je terminerais l'aménagement de la maison.

Il s'est toujours soucié du décor et du confort de notre cadre de vie. C'est naturel pour un architecte et un artiste. Mais il est aussi un homme d'intérieur... que son métier attire à l'extérieur.

Dominique :

- Ces drogues m'abrutissent trop. J'ai toujours envie de dormir ! Maintenant que je vais mieux, on ne peut pas les diminuer ?

Le docteur K. consulté par Clem dès son retour à Paris réduira les doses, et Dominique émergera peu à peu de sa torpeur.

Elle voit partir son père avec tristesse.

- Cette semaine a tellement vite passé ! J'aurais aimé

le garder plus longtemps, mais je ne dois pas me plaindre. Il a pu me consacrer une semaine entière, c'est déjà merveilleux ! Et il a promis de revenir me chercher à la fin de l'été.

Lundi 21 juillet(1).

J'ai passé, hier une soirée assez mouvementée. Après une journée calme, vers 9 h, Reine et moi nous sommes allées nous promener dans le village. Chez Caparos il y avait une surboum ; donc nous sommes entrées avec Martine. Reine a retrouvé son amoureux, Pépito était là.

Je n'ai plus envie d'écrire.

Caparos. Martine et son flirt.

Fatigue. Démoralisation. Promenade.

Rencontre des Anglais. Invitation à aller au Congo (une boîte). Permission de 1 heure. Coca-cola. Jerk.

J'invite les Suédois à prendre un verre le lendemain à midi chez moi.

Départ 11 h et demi. Arrivée minuit moins dix. Départ minuit et demi. Sur le chemin du retour, rencontre avec Dominique. Retour à la maison avec Dominique et Don Antonio.

Nous sommes encore debout sur la terrasse. Les jeunes gens vont prendre congé quand Reine, excitée, me demande :

- Je peux retourner danser ? Je ne suis pas malade, moi !

Elle part. Le lendemain je clarifie la situation.

- Vous n'êtes pas malade, mais vous n'avez pas le

(1) Journal de Dominique. Inédit.

droit de faire de la peine à Dominique. Vous rentrerez tous les soirs avec elle, et quand elle sera couchée, vous pourrez ressortir.

24 juillet 69

Notre maison est devenue le coin préféré de la jeunesse de Carboneras. A partir de trois heures, tous les jeunes s'assemblent sur la terrasse pour écouter de la musique et jouer de la guitare. Il y a là quatre jeunes Suédois tout benêts, tout blancs, aux yeux tout bleus, qui font fureur. La Suède semble avoir un charme irrésistible. Dominique est en pleine forme. Elle n'a pas le temps de s'ennuyer, entourée comme elle l'est, choyée comme elle l'est par tous. J'étais sûre que Carboneras lui réussirait. Je commence à me reposer un peu. J'en avais grand besoin après les émotions de cet hiver interminable.

Je n'ai pas assisté à la fête de Agua Marga, le 25 juillet. Mes capacités de chauffeur ne vont pas jusqu'à conduire sur une route accidentée, dangereuse par cette nuit de trafic intense. Dominique Aubier a pris ma fille et Reine dans sa voiture.

Quand, la fête terminée, elle donne le signal du départ, Dominique est visiblement fatiguée mais elle prétend le contraire pour ne pas gâcher le plaisir de Reine qui refuse de rentrer. Seule l'autorité de Dominique Aubier l'arrache des bras de son galant. L'erreur de l'avoir emmenée se confirme chaque jour davantage. Nous ne la verrons plus qu'aux heures des repas.

Heureusement, il y a Marianne, franche, saine, drôle, qui passe ses journées à la maison. Souvent Marie-Emmanuelle l'accompagne avec sa guitare. Elles chantent le « tube » de l'été :

*Avec ma gueule de métèque
de juif errant, de pâtre grec
et mes cheveux aux quatre vents
de voleur et de vagabond...*

bavardent, esquissent des pas de danse sur la terrasse. Il y a aussi Amalia, sa bonté, son bon sens, sa droiture.

- Regarde, comme mes cheveux sont vilains...

- Laisse, Dominique. Ils sont en train de repousser. Tu verras, ils seront encore plus beaux qu'avant.

- Je voudrais que tu viennes à Paris, à la maison. J'ai une si jolie chambre ! Et mon père, comment le trouves-tu ? N'est-ce pas qu'il est beau, intelligent, sympathique ? Il m'adore et je l'adore. Malheureusement, je ne le vois pas souvent... Il est toujours en voyage.

Rochi qui se marie le 10 août lui montre son trousseau.

- Que c'est joli ! (Avec une pointe de tristesse) Maman n'a même pas commencé le mien !

- Dès que tu seras fiancée, Dominique, ta mère te fera un trousseau encore plus beau que le mien !

Dominique vit ses derniers jours heureux. Obéissant à mon intuition, je la libère de toute contrainte, de tout contrôle. Qu'elle profite au maximum de ce répit inespéré ! Partout où elle va, au village, dans les familles espagnoles ou estivantes, je sais qu'elle est soutenue moralement et surveillée discrètement.

Dominique se baigne et se promène avec ses copains sur la plage. Dominique assiste à nos discussions sous le porche de Dominique Aubier. Dominique déjeune chez ses amies, dîne à la « fonda » et arpente avec elles la rue principale, croisant et recroisant la même bande de garçons. Dominique a repris l'étude de l'anglais. Dominique redevient elle-même. Dominique revit.

- Maman, je suis heureuse !

Elle me le dit souvent, à propos de joies ou de plaisirs les plus infimes, ajoutant quelquefois

- Tu vois, tout le monde devrait passer au moins un mois à l'hôpital, pour pouvoir mieux apprécier la vie, après !

La date du départ de Reine approche ; elle n'a plus envie de partir mais n'ose le dire. Dominique plaide sa cause avec chaleur. Sans succès.

Je m'étourdis de bains de mer, de soleil, de conversations. Cette trêve est précaire, j'en profite pour refaire mes forces. Tout peut recommencer d'un jour à l'autre.

Les soirs où nous restons à la maison, Dominique se couche tôt ; je travaille sur la petite terrasse qui jouxte notre chambre.

- Laisse le volet ouvert, Maman. Je sentirai mieux ta présence, de l'autre côté du mur.

Août : les Sebban et les Benizri arrivent du Maroc. La célébration du premier chabbat émeut profondément Dominique.

- Ces familles en fête... ces chants... ces prières que même le petit Moshé disait avec tant de ferveur, comme c'est beau ! Pourquoi n'avons-nous jamais fêté le chabbat ?

Et je me prends à regretter de n'avoir pas su ou pas voulu conserver ces traditions qui cimentent la famille et qui donneraient au drame que nous vivons une toute autre dimension.

Dominique Aubier a chargé Myriam Sebban de veiller sur Dominique : dix-huit ans, petite de taille, gracile d'apparence mais forte intérieurement.

Dominique et Myriam deviennent inséparables. Se tenant par la main ou par le bras, elles se promènent, le soir, dans les rues de Carboneras et s'arrêtent chez Felipe à notre table. Ma fille embrasse Dominique

Aubier avec affection, plusieurs fois. Marcelle Sebban s'écrie :

- Arrête ! Tu vas rendre ta mère jalouse. Vous n'êtes pas jalouse, Mireille

- Pourquoi le serais-je ? L'amour que Dominique porte à quelqu'un d'autre est, au contraire, un enrichissement pour elle et pour moi.

Je croise Myriam et Dominique qui chuchotent en riant sur la robe de Sorba, à l'entrée du village. Dominique me prend par le bras et murmure à mon oreille

- Je vais te confier notre grand secret. Toi seule peux nous comprendre. Nous avons toutes les deux la même mère adoptive : Dominique et le même père adoptif : Don Antonio.

Lorsqu'il se fait tard, Dominique a pris l'habitude d'aller chercher Don Antonio.

- Je suis fatiguée. Je vais rentrer.

- Je t'accompagne.

- Je me sens très fatiguée.

- Moi aussi, je suis fatigué. Tout le monde, à cette heure-ci est très fatigué.

- J'ai bien de la chance. D'habitude on n'a qu'un père. Moi, j'en ai deux : un à Paris et l'autre à Carboneras.

- Comme tu es belle, Dominique, lui disait-on les premiers jours pour stimuler son moral.

- C'est vrai ? Je ne suis pourtant pas bien jolie avec ces cheveux si courts, et ces joues trop gonflées !

Ses cheveux ont poussé, reprenant leur souplesse et leur brillant. Ses joues se sont creusées et ses fossettes ont réapparu. Ses grands yeux pailletés de vert ont retrouvé leur vivacité, leur éclat et gagné des expressions nouvelles où la force s'allie à la douceur. Sa beauté intérieure a jailli, la transfigurant tout entière. Elle est belle, d'une beauté lumineuse, transparente.

Après... Mme Steinberg me dira :

- Quand je vous voyais avec Dominique, sur la plage, je me disais : « Vers quoi vont-elles toutes les deux ? »

Elle le savait mieux que nous : elle est pédiatre.

Comment Dominique a-t-elle interprété son retour à Carboneras ? A-t-elle cru, par moments, qu'elle était guérie ? ou qu'elle allait mieux ? Selon son habitude, elle n'a raconté à personne tout ce qu'elle avait souffert. Elle n'a fait qu'une confidence à Pepita, la sœur de Don Antonio.

- Avant, je préférerais mon père à ma mère. Maintenant c'est ma mère que je préfère parce qu'elle a fait pour moi tout ce qu'elle pouvait faire !

Chaque soir je me dis :

« Demain, j'emmènerai Dominique à Almeria pour faire un hémogramme. »

Et le matin, la voyant si heureuse, délivrée enfin des examens et des médecins, je remets l'analyse au lendemain pour lui donner encore un jour de paix, encore un jour de bonheur.

L'été s'écoule. La plupart des jeunes filles de son âge ont trouvé leur flirt de vacances. Sauf Dominique. Les premiers jours, elle avait fixé son choix sur un camarade d'enfance, léger, brillant, devenu le jeune coq du village. Il ne lui a prêté aucune attention.

D'amourette, Dominique ne parle plus, mais je sais qu'elle manque à son bonheur. Il faudra attendre le départ des vacanciers, l'arrivée de Sophie et Matou Deshays, le 19 août, pour que Dominique et Juan se découvrent.

Dominique, Sophie, Matou. Pendant une semaine la maison résonne de leur gaieté, de leur jeunesse : rires,

chansons, confidences, plaisanteries, échanges de toilettes, séances de maquillage, danses, projets.

Sa fièvre de vivre ne cesse de monter. Le jour passe trop vite, la nuit arrive trop tôt.

- C'est idiot de perdre tant de temps à dormir ! Tu te rends compte de tout ce qu'on pourrait faire si on ne dormait pas ?

- On ne pourrait pas tenir longtemps sans sommeil.

- C'est quand même bête que la moitié de la vie se perde à dormir !

Dans moins d'un mois, Dominique sera morte.

- Maman, comment trouves-tu Juan ?

- Quel Juan, ma chérie ?

- Juan, le fils du médecin. N'est-ce pas qu'il est bien mignon ?

Il est charmant, en effet, avec ses dix-huit ans, ses cheveux noirs crépus, ses yeux d'un noir brillant, ses traits fins et son air timide.

Dominique, un éclair de malice dans l'œil :

- Tu ne t'es aperçue de rien ? C'est dommage que nous ayons mis tout ce temps avant de nous entendre !

Maintenant elle est pleinement heureuse. La femme qu'elle n'a jamais été, je peux l'imaginer à travers cet éclat, cette féminité accomplie, cette plénitude qui l'ont parée d'une nouvelle beauté pendant les derniers jours vécus à Carboneras.

- Maman, je suis restée sur la plage jusqu'à quatre heures du matin, avec Juan. C'était merveilleux ! Il est si gentil, si doux ! Je suis si heureuse !

- Fais attention à ne pas prendre froid, Dominique. Les nuits commencent à être fraîches.

- J'ai quelque chose à te demander, Maman... C'est difficile... J'aimerais faire l'amour... Tu crois que c'est possible ?

- J'ai déjà réfléchi à la question, ma chérie. Tu

pourrais être déçue. Les premières relations sexuelles ne ressemblent pas à ce qu'en disent les romans... Il vaut mieux attendre encore un peu. Veux-tu que j'en parle à Juan ?

- Oh non, surtout pas ! Il ne m'a rien demandé ! C'est une idée qui m'a traversé la tête, c'est tout !

Dans bien peu de jours, je regretterai ma prudence...

Un soir qu'elle n'est pas sortie avec Juan, Dominique Aubier la voit sur notre terrasse, triste, songeuse.

- Voyons, Dominique, reprends ton joli sourire. Ce n'est pas parce que tu te crois amoureuse qu'il faut te tourmenter à cause d'un garçon !

A partir des derniers jours d'août, nous attendons la lettre de Clem annonçant son arrivée pour fixer la date de notre départ.

Dominique a pris un mal de gorge. Un médecin ami a prescrit des médicaments et trois ou quatre jours à la chambre. Juan passe l'après-midi au chevet de Dominique jusqu'à son rétablissement.

Assises sur la banquette de la terrasse, nous regardons la mer et les collines arides qui nous entourent.

- Imagine, Maman, un monde sans malade, sans médecin, sans hôpital, sans infirmière. Comme ce monde serait beau !

- Quand on est malade, il faut bien des médecins, ma chérie !

- Je le sais bien ! La souffrance, la maladie ne devraient pas exister !

Un autre jour :

- Je sais que j'en ai pour des années...

J'ai laissé sa phrase en suspens. Voulait-elle me parler plus franchement de sa maladie ? Cette conversation que j'ai fuie aurait pu aussi avoir lieu à propos du livre de Gilberte Rongier. Nous marchions sur la route qui mène

au village quand elle m'a dit qu'elle l'avait lu. La peur m'a saisie.

- Je ne comprends pas cette femme, si intelligente pourtant ! Comment pouvait-elle se leurrer à ce point sur son état alors qu'elle était soignée au centre anticancéreux de Villejuif ?

- C'est la grâce des grands malades, Dominique, qui leur permet d'ignorer qu'ils sont gravement atteints.

- Moi, on ne m'aurait pas eue !

Je n'ai pas eu le courage de poursuivre ce dialogue.

- Maman, j'ai envie d'avoir un enfant, là, dans mon ventre.

(Elle a posé sa main sur son ventre)

- Plus tard, ma chérie... Tu as le temps d'avoir un enfant.

Clem nous écrit qu'il reviendra chercher Dominique aux environs du 12 septembre. Dans une semaine.

Un matin, Dominique encore couchée me fait asseoir sur son lit. Elle prend ma main, la caresse. Nous parlons. Je ne sais plus comment elle est arrivée à me confier :

- Je sais que je mourrai jeune. Avant trente ans. D'ailleurs, je préfère mourir jeune. Je n'aimerais pas vieillir.

Le ton est grave. Je laisse cette phrase sans réponse en pensant : « Si seulement elle pouvait atteindre ses trente ans ! » sans trop y croire.

Un petit foulard de coton noué autour du cou - elle a de nouveau mal à la gorge -- je la vois traverser le salon, tenant Karako sous son bras gauche.

- J'adore cette pièce ! Je ne sais combien de fois je l'ai lue. Je vais la relire encore. J'aime ce que tu écris.

7 septembre.

Nous sommes allongées sur nos lits voisins lorsque l'une de nous a tendu la main... sa gauche et ma droite sont restées un long moment unies. La journée s'annonce pareille aux autres, une journée de fin de vacances avec repas d'adieu.

Dominique transpire, sa gorge lui fait mal mais elle n'a pas de fièvre. Avant de partir déjeuner chez Dominique Aubier, je lui recommande de ne pas quitter la chambre.

16 h 30 ? 17 heures ? Nous sommes encore attablés sur la terrasse de Dominique Aubier. Je regarde la mer et le grand escalier blanc, à pic sur la route. Et j'aperçois Dominique, pantalon bleu marine, chemisier blanc, carré orange noué à la gorge, qui monte vers nous. Soudain, je vois sa pâleur, une pâleur de cire que la lumière crue accentue encore, je vois son sourire forcé, ses traits tirés, sa mine défaite. « Ça y est ! Ça recommence ! »

Je me suis levée d'un bond.

- Tu ne te sens pas bien ?

- Mais je suis très bien, je t'assure !

Elle sourit avec effort, je le remarque. En un instant, la peur m'a reprise.

- Demain, je t'emmène à Almeria faire un hémogramme. J'aurais dû le faire depuis longtemps ! Il faut voir un médecin.

Dominique Aubier me conseille d'aller consulter le docteur Klotz, en vacances à Carboneras. C'est l'heure de la sieste. Mes scrupules ne durent pas cinq minutes.

Dans la voiture, tandis que Dominique se tait, je trompe mon angoisse sous un flot de paroles :

- Tu as trop maigri ! Tu t'es trop fatiguée ! Tu t'es levée trop tôt après ta première angine... Et voilà le résultat !

Le docteur Klotz a examiné la gorge de Dominique.

- Rien de sérieux. Une petite angine.
Dominique fait mention de son anémie.

- Quel genre d'anémie ?

Je fais un signe discret au médecin et l'entraîne sur la terrasse. Sortant de mon sac le bout d'enveloppe plié en quatre :

- Dominique a une leucose lymphoblastique.

- Depuis quand ?

Je le mets brièvement au courant de l'évolution de la maladie.

- Dans ces conditions, il faut regagner immédiatement Paris.

- C'est une rechute ?

- Très probablement.

Il fait dévêtir et allonger Dominique pour un examen plus complet.

- Dominique, je vais être obligé de demander un hémogramme. Il faudra aller à Almeria, attendre les résultats. Ce sera fatigant. Il est plus raisonnable de rentrer à Paris. Les vacances sont terminées, maintenant... Quand deviez-vous partir ?

- Nous attendions mon mari.

- Vous le retrouverez à Paris.

Dominique Aubier, inquiète, nous a rejointes. Nous regagnons le village où je dépose ma fille.

- Je peux inviter mes amis à venir danser à la maison, ce soir, pour ma dernière surprise-partie ?

- Oui, ma chérie, mais il ne faudra pas veiller trop tard.

Au bas des escaliers de Dominique Aubier, les Sebban nous attendent.

- Nous devons rentrer immédiatement à Paris.

- Ne vous affolez pas. Ce n'est peut-être pas si grave... Attendez quelques jours... Nous connaissons un médecin à Paris qui.

- Non. D'un moment à l'autre, tout peut tourner à la tragédie.

C'est dimanche. Impossible de joindre Europ Assistance. Dominique Aubier doit aller le lendemain à Almeria. Elle retiendra nos places dans le premier avion. Le docteur Klotz prépare une lettre à l'intention du médecin de l'aéroport de Madrid, au cas où les avions seraient pleins.

Je prépare nos valises. Don Ramon, le père de Juan, vient faire une piqûre à Dominique. Médecins, piqûres, tout a recommencé. Le cercle infernal nous enserre à nouveau. La bombe suspendue tout l'été au-dessus de nos têtes, a éclaté. Tout est gâché, détruit. Faire comme si rien ne menaçait. Paraître naturelle pour ne pas communiquer mon angoisse à Dominique qui continue à se taire.

Pendant le dîner, j'obtiens enfin Europ Assistance. Le téléphone est dans la salle de restaurant, la communication est difficile, je dois forcer la voix pour dominer les bruits de rires, de couverts et de conversations. Europ Assistance ne jouissant d'aucune priorité sur les lignes aériennes, il m'est conseillé de rentrer par mes propres moyens. Si nous ne trouvons pas de place, un avion sanitaire nous sera envoyé. Je demande de prévenir mon mari et le docteur K. de notre retour d'urgence.

Le docteur Klotz et sa femme qui m'ont témoigné une chaude compréhension, me raccompagnent à la maison. De la musique. Dans le salon, quelques couples dansent et Dominique dans les bras de Juan.

Elle vient à nous en souriant. Le docteur Klotz regarde sa gorge, puis ses bras.

Prenant congé de moi :

- J'ai découvert un hématome. C'est ce que j'attendais, malheureusement...

Notre intrusion a mis fin à la soirée.

- Tu es juste arrivée au moment où nous commençons à flirter !
 - Invite Juan à déjeuner demain avec nous.
 - Tu veux bien, Maman ? Jamais je n'aurais osé te le demander !
- Elle est encore heureuse.

Le déjeuner est gai. Dominique sourit à Juan et à Manolo qui l'a accompagné. Elle porte sa chemisette rose violacé et la jupe noire qu'elle s'est faite l'été dernier. Je suis en train de découper le poulet quand ma cousine Geneviève fait irruption.

- Vous partez aujourd'hui. Un taxi viendra vous prendre dans un quart d'heure.

Je laisse Dominique et ses amis terminer le repas, prendre les dernières photos, pour boucler nos valises et donner mes instructions.

Le taxi s'arrête devant la porte : une vieille voiture, longue, noire, lugubre. Dominique embrasse Geneviève, Amalia, Manolo et Juan. Elle prend place sur la banquette arrière.

- Nous sommes parties si vite que je n'ai eu le temps de dire adieu à aucune de mes amies ! La voiture stoppe devant le bar Felipe pour prendre Don Antonio. Le soleil frappe violemment les rues blanches et désertes à cette heure de sieste. Un groupe de formes noires accourt : c'est Doria Maria, Pepita et Isabelle qui viennent embrasser Dominique.

Malgré sa tristesse, elle sourit.

- Adieu, adieu...
- Non, au revoir, Dominique. Tu reviendras l'été prochain.
- Oui, à l'année prochaine.

A la sortie du village, elle se retourne comme pour emporter une dernière image de ce pays où elle a retrouvé, pendant près de deux mois, la joie de vivre.

Dans cette voiture funèbre qui nous conduit vers Almeria, et après vers où ? Don Antonio est le seul à parler et à plaisanter pour distraire notre inquiétude. Dominique a les yeux fixés sur ces paysages de sierras nues et pierreuses qui déboucheront sur la grande plaine de Nija. Parfois, elle saisit la main de Don Antonio, et l'embrasse.

L'aéroport d'Almeria. Dominique Aubier, Bruno, Sion et quelques autres nous attendent autour d'une table. Bientôt, c'est l'appel du départ. Nous nous levons.

Dominique :

- Dominique, c'est déjà fini !

Dominique Aubier la serre contre elle.

- Pour cette année, oui, mais tu reviendras l'année prochaine. Et nous allons nous revoir en novembre, à Paris.

17 h 30. Nous sommes assises dans l'avion, côté gauche, Dominique près du hublot. Les moteurs tournent. Elle se penche pour mieux voir les collines dorées par le soleil, et encore une fois, la mer. Son dernier voyage a commencé.

Madrid. En attendant notre correspondance, Dominique fait le tour des boutiques où s'entassent les multiples articles-souvenirs pour touristes en transit.

- Maman, regarde comme ces sacs sont jolis !

Ce sont de grandes bourses faites de petits rectangles de cuir et de daim, fermées par une coulisse. Dominique en choisit une, à damiers beige, ocre et marron, et moi, noirs. Elle m'embrasse et m'embrasse pour me remercier. Je viens de lui faire mon dernier cadeau.

- Crois-tu que nous allons trouver Alain à Paris ? - Ça m'étonnerait. Il est parti pour Tunis il y a quinze jours à peine.

- On lui rapporte ce coupe-papier ?

- Papa lui a déjà offert le même, Dominique.

Nous allons prendre le thé au bar-restaurant. Les toasts servis à la table voisine nous tentent.

- Et notre ligne ? Ce n'est pas sérieux, Maman !

Ils sont grillés à point, chauds, imprégnés de beurre tiède. Forçant l'hésitation de Dominique, j'en commande d'autres : ils sont moins bons.

Ces petits détails sont restés si profondément gravés dans ma mémoire que je ne puis passer dans la grande salle d'attente de l'aéroport de Madrid sans revoir Dominique flâner de boutique en boutique, et sans m'installer à notre table, quand elle est libre.

Dans le couloir de l'avion passe une jeune femme à l'allure de mannequin, vêtue d'un ensemble pantalon-manteau maxi, couleur tilleul.

- J'adore cette mode maxi ! Cet hiver, j'aimerais avoir un manteau comme celui-ci.

Cet hiver, c'est moi qui porterai un manteau long. A sa place. Noir.

Tandis que l'avion s'élève, une pensée me traverse. « Si l'avion tombait maintenant, ce serait la meilleure solution, pour elle et pour moi. »

- Papa est prévenu de notre retour ?

- J'ai envoyé un télégramme à l'agence mais je ne sais pas s'il est à Paris en ce moment.

- Il viendra nous chercher à Orly, j'en suis sûre. Je le sens !

Tenant compte de son intuition, au débarquement je regarde autour de nous. Clem est assis, absorbé dans une revue.

- Votre arrivée n'a pas été annoncée ! J'aurais pu vous rater !

- Tu vas, Maman, je t'avais bien dit que Papa serait là pour nous accueillir.

Clem a pris sa fille dans ses bras, puis l'écartant pour mieux l'admirer.

- Tu es magnifique ! Toute bronzée... et si mince !

Et quand nous serons seuls :

- Dominique a une mine superbe. Elle n'a jamais été aussi belle. Tu crois vraiment qu'elle n'est pas bien ?

Mardi 9 septembre.

Le docteur K., après avoir examiné Dominique dans sa chambre, descend l'escalier :

- Et son état mental ?

- Tout à fait normal, docteur. C'est une rechute ?

- Je le crains. Au début d'août, quand j'ai reçu de si bonnes nouvelles de Dominique, j'ai été très surpris. Nous redoutions une rechute quinze jours après votre départ. Elle eu ses vacances à Carboneras. C'était inespéré. Maintenant, le combat reprend. Je n'ai pas besoin de vous faire mes recommandations. Vous avez l'habitude...

Il est parvenu à la grille du jardin.

- Je ferais une bonne infirmière, docteur ?

- S'il ne tenait qu'à moi, je vous donnerais tout de suite votre diplôme.

Mercredi 10 septembre.

Matin. Dominique est debout dans sa chambre, le buste nu, face au docteur C. Il lance l'aiguille d'un geste star, rapide. Elle pousse un petit cri.

- Il a fait si vite que je n'ai presque rien senti !

Tandis que je réorganise la maison, Dominique fait des rangements dans sa chambre, joue avec Milord et prend le soleil dans le jardin.

Il faut sauvegarder l'apparence d'une vie normale alors que l'angoisse me tenaille. Dominique aussi cache la sienne et son appréhension de l'hôpital. Elle parvient à dominer sa tristesse, mais en quarante-huit heures elle aura arraché tous ses ongles qu'elle a toujours soignés avec coquetterie.

Jeudi 11 septembre.

Il est très tôt quand le docteur K. me téléphone :

- Le myélogramme est très mauvais. Vous entrez demain matin aux Enfants Malades. Ne perdez pas courage !

Espérer. Tant de fois déjà, je l'ai conduite en catastrophe à l'hôpital, tant de fois on a pu la sauver que cette fois-ci encore j'espère.

Je préviens Clem et Dominique.

- Je me doutais bien qu'il faudrait que je retourne à l'hôpital ! Si j'étais libre, je ne me soignerais pas.

Après le déjeuner :

- Papa, je voudrais que tu me photographies.

- Mon appareil est à l'agence, ma chérie. Je te photographierai quand tu sortiras de l'hôpital.

- Quand je sortirai de l'hôpital, je serai affreuse... Je t'en prie, Papa !

Elle a tant insisté qu'il est allé chercher son appareil. Et le voilà qui prend, dans le jardin, les dernières photos de Dominique. Dominique dans sa robe préférée, turquoise à grandes fleurs blanches, assise dans l'herbe ou sur une chaise longue. Dominique avec Milord dans les bras. Dominique qui lui sourit tendrement ou malicieusement. Dominique de profil, son dos voûté par l'épuisement, son regard grave, triste, qui semble voir l'avenir.

- Je vais te photographier avec Dominique, propose Clem.

- Non, je suis trop mal coiffée. C'est moi qui vais vous prendre tous les deux.

Dominique, dans les bras de son père, souriant sous ses baisers.

Après son départ, elle est prise d'une telle tristesse, d'un tel abattement que j'appelle Josane. Marianne me promet de venir sur-le-champ.

J'ai laissé les deux filles dans le jardin pour téléphoner à Maman.

- Que se passe-t-il ? Je vous croyais encore à Carboneras ?

- Dominique a une rechute. Nous rentrons demain à l'hôpital.

- J'arriverai demain par le premier train.

- Non. Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi.

- Mais pourquoi ? Pourquoi ne veux-tu pas me laisser venir ?

Je ne pourrais le dire. Je sens confusément que cette fois nous devons rester Clem et moi seuls auprès de notre fille.

Josane arrive en fin de journée. Lorsque Dominique s'éloigne :

- Comme elle a bonne mine ! Elle n'a jamais été aussi belle ! Les médecins se trompent !

- Elle va très mal, Josane !

- Au lieu de vous tourmenter, vous feriez mieux de faire peindre son portrait par une de mes amies.

La douceur du temps nous permet de rester tard dans le jardin. Elle donne un air de vacances à cette dernière journée de Dominique à la maison.

- Maman, je voudrais prendre un bain.

- Pas toute seule, ma chérie. Je vais monter avec toi.

- Non, ne te dérange pas. Marianne va m'aider.

Dominique tarde à redescendre. Inquiète, je monte dans sa chambre où Marianne et elle bavardent. Elles nous rejoignent au jardin. Il commence à faire frais.

Dominique, en chemise de nuit et robe de chambre légère, a froid.

- Rentre à la maison, ma chérie.

Regagnant le salon un peu plus tard, je la vois assise dans le fauteuil, face à la télévision. Elle est glacée de la tête aux pieds. Elle grelotte. Je la couvre de chaussettes, de pulls et l'emmitoufle dans un grand châle.

Josane et Marianne dînent avec nous. Pour la dernière fois, Dominique occupe sa place à notre table. La présence de nos amies anime joyeusement ce dernier repas. Tout est normal, naturel comme à chaque veille d'entrée à l'hôpital.

Au retour de Clem, Josane et Marianne s'éclipsent. Dominique est allée se coucher. J'ai dû, comme chaque soir, monter bavarder un moment avec elle. J'ai dû l'embrasser dans son lit. Je ne m'en souviens plus. L'angoisse a oblitéré ces dernières heures de Dominique dans sa chambre.

Elle dort dans son lit. Seule. Je suis seule dans ma chambre comme l'est Clem dans la sienne. La peur que j'ai domptée durant toute la journée déferle en moi sauvagement, me prenant à la gorge et me tordant le ventre. Demain, ce sera l'hôpital. Demain commencera la montée inéluctable de Dominique vers la souffrance et la mort. Nous ne le savons pas encore. C'est notre dernière nuit de répit. J'ai peur.

Vendredi 12 septembre.

Dans ma bibliothèque, j'ai choisi quelques livres à emporter : *l'Education sentimentale* de Flaubert que je n'ai pas terminé, *La Mère* de Gorki, *les Garçons* de Montherlant, *Le Château de la Juive* (mon premier des Cars). Est-ce par défi que je prends au dernier moment *Pompes funèbres* de Genet?

- Papa m'accompagne à l'hôpital.

Elle a mis sa chemisette rose, sa jupe noire et son foulard indien noir et or. Souriante, de son pas légèrement dansant, elle traverse le jardin au bras gauche de son père, la tête levée vers lui. Je marche derrière eux, mon manteau de cuir sur le bras.

- Mets-le, Dominique.

- Non. Il fait chaud.

C'est vrai. Je jette mon manteau sur ses épaules. Parvenue à la grille, elle se retourne pour regarder la maison. Moi aussi, en pensant :

« Est-ce que je la ramènerai encore une fois à la maison ? »

Le secteur privé qui s'était fermé en juin après notre départ s'ouvre pour nous accueillir. Nous nous réinstallons dans la chambre de Dominique.

Le préposé aux admissions s'écrie :

- Encore vous !

- Oui.

Je n'ose lui répondre :

- Tant que nous reviendrons, même de plus en plus souvent, tout ne sera pas perdu !

Parmi l'équipe de jour, aucun visage connu. Le service d'urgence est en branle. Hémogramme, encéphalogramme, fond de l'œil.

Depuis qu'elle a appris qu'elle doit subir un nouveau traitement, Dominique a la hantise des ponctions lombaires. Une hantise qui dépasse de très loin les frayeurs qu'elle a dominées jusque-là avec courage.

Le soir, nous regardons ensemble une émission de télévision ; puis je m'apprête, comme d'habitude, à aller lire dans la salle de bains.

- Reste près de moi. Tu peux allumer la petite veilleuse.

- Je ne te dérangerai pas, Dominique ?

- Non. J'ai besoin de te sentir près de moi.

Samedi 13 septembre.

Debout près du lavabo, elle jette un coup d'œil aux livres.

- Pompes funèbres... Tu ne vas pas être contente d'apprendre que je l'ai lu. Il y a des passages que je n'ai pas très bien compris...

Elle est sous perfusion lorsqu'elle écrit sa dernière lettre, pour Annie, rencontrée à Carboneras. Une lettre qui évoque les vacances passées et espère celles de l'an prochain.

Philippe vient nous voir. Il nous annonce son engagement au Centre d'art dramatique du Nord.

Dominique :

- C'est pour ça que tu as coupé tous tes cheveux à ras ?

- Non, je voulais changer de tête... J'en avais marre de l'autre. Pourquoi ? Tu n'aimes pas ?

- Je t'aimais mieux avec ta tête de mouton frisé. Alors, on ne se verra plus ?

- Je passerai t'embrasser avant mon départ, c'est promis.

- Je te souhaite tous les succès possibles !

Plus de dimanche, plus de répit pour Dominique. Chaque matin, hémogramme et perfusion. Ses veines deviennent difficiles à piquer. Elle serre les dents quand une main essaie à plusieurs reprises de planter l'aiguille. Des hématomes commencent à violacer ses bras.

En fin de journée pénètrent dans la chambre les professeurs Jean Bernard et Julien Marie, les docteurs D. et K. L'infirmière-major, qui avait couvert le tapage de nuit durant l'un de nos séjours, se plante au pied du lit de Dominique. C'est la seule fois que nous la verrons.

Dans le bureau du professeur Julien Marie, les médecins ont tous la mine préoccupée. La moelle de Dominique est envahie à 100 %. Le professeur Jean Bernard nous annonce son intention d'utiliser un produit récemment découvert qui, dans certains cas, donne des résultats satisfaisants.

- Nous avons longuement pesé, ensemble, la décision de laisser Dominique aux Enfants Malades ou de la transporter dans mon service, à Saint-Louis. Nous pensons qu'il vaut mieux continuer à la soigner ici où elle a ses habitudes et où vous pouvez rester en permanence auprès d'elle.

- Monsieur le professeur, Dominique a une peur terrible des ponctions lombaires.

- Nous avons dû y renoncer. Une ponction lombaire pourrait la tuer sur le coup.

Nous en sommes donc déjà là ? Dominique en est plus consciente que moi. Elle dit à Annie, qu'elle ira voir le soir tant qu'elle aura la force de se traîner jusqu'au poste de garde

- Tout ce qu'ils me font ne servira à rien. Je le sais. Ils me font souffrir pour rien !

Lundi 15 septembre.

Dominique veut se laver la tête.

- Non, ma chérie. Avec ton angine, ce ne serait pas prudent !

- Parlons-en de mon angine ! Ma gorge me fait de plus en plus mal et on ne fait rien pour la soigner.

C'est juste. Un jeune spécialiste examine sa gorge, puis, dans le couloir :

- C'est une nécrose de la gorge. On en voit souvent dans la phase terminale de leucoses comme celle de votre fille.

Nécrose ? Phase terminale ? Ces mots sont des coups de poignard.

L'infirmière badigeonne au bleu de méthylène les amygdales de Dominique. Quand j'étais petite, Maman tournait prestement, énergiquement un semblable bâtonnet imbibé de ce même bleu de méthylène au fond de ma gorge.

- Ça me soulage un peu... momentanément.

Elle réclame cette application à plusieurs reprises. Pour ne pas déranger l'infirmière, c'est moi qui la soigne.

- Mieux que ça ! Je ne sens rien ! On dirait que tu as peur !

Oui, j'ai peur de lui faire mal.

Les stores sont baissés, Dominique sommeille quand Lydie et Philippe ouvrent notre porte. Philippe embrasse la main libre de Dominique et lui offre une rose.

Elle leur sourit... Elle essaie de suivre notre conversation, avec difficulté. Ils ne s'attardent pas. Je les raccompagne.

- Elle n'a pas l'air bien... Que disent les médecins ?

- Pas grand-chose. Il faut sans doute attendre l'effet du nouveau traitement.

- Donne-moi de ses nouvelles, si tu en as le temps. Je pars inquiet.

Dominique :

- Je suis fatiguée. C'est fini, je ne veux plus de visites. Papa et toi, ça me suffit.

Mardi 16 septembre.

Pendant sa toilette, elle aperçoit *Pompes funèbres* et me jetant un regard aigu :

- Drôle de lecture !

C'est vrai. Je cache ce livre que j'ai abandonné au bout de quelques pages.

Bernard Zarca vient embrasser Dominique.

- Bernard, j'ai envie de manger des boulettes. Est-ce que ta mère pourrait m'en préparer ?

- Elle en fera vendredi pour le couscous. Dès qu'elles seront prêtes, je te promets de te les apporter.

Quand les boulettes arriveront, Dominique ne pourra plus manger.

Est-ce ce jour-là ou plus tard que Mme Ropert l'a vue pour la dernière fois ?

« Vous n'étiez pas dans la chambre. Elle m'a dit :

« - Ça va mal, n'est-ce pas ?

« - Mais non, Dominique...

« - Vous ne savez pas mentir. La preuve : vous n'arrivez même pas à sourire... »

J'ai eu une longue conversation avec le docteur D. à propos du traitement qui va être administré à Dominique.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

- Nous avons parlé de choses et d'autres.

- Je ne te crois pas. Je sais que vous avez parlé de moi.

Évidemment ! Cette atmosphère de mensonges dont nous entourons nos malades jusqu'au bout ! Comme s'ils étaient dupes. Pourquoi cette comédie ? Pour les protéger ou pour nous ménager ? Clem a obtenu l'autorisation de s'absenter vingt-quatre heures pour un rendez-vous important à Nice.

- Que veux-tu que je te rapporte, ma chérie ?

- Un joli pyjama. Tes visites du matin et du soir vont terriblement me manquer.

- Je ne serai absent qu'un jour.

- Un jour, c'est beaucoup !

Sa gorge et son sexe la brûlent. Je glisse le bassin sous

elle - ce bassin de qu'elle a toujours refusé - et lui verse l'eau tiède.

- Ça me fait du bien ! Tu as des idées géniales, Maman !

Ballons de sang, ballons de sérum se succèdent. Le store est maintenant baissé en permanence. Dominique somnole. Allongée sur le lit voisin, je m'abrutis de lecture pour m'empêcher de penser.

Mercredi 17 septembre.

De matin en matin, le supplice de la veine à piquer est de plus en plus douloureux. Les tâtonnements n'en finissent plus. Les veines claquent. En fait, Dominique saigne de partout mais je ne le sais pas. Enfin, une veine utilisable !

On a interrompu le sérum pour injecter le nouveau produit.

- Arrêtez ! Ça brûle ! Arrêtez donc !

On déplace l'aiguille sur son bras droit qui se couvre d'une large brûlure violette.

Assise à sa droite, je surveille l'écoulement du sérum.

- Maman, je crois que je ne supporterai pas le traitement cette fois-ci.

- Mais si, ma chérie, tu le supporteras, j'en suis sûre. Tu verras... Comme toutes les fois, nous irons ensemble jusqu'au bout.

De grosses larmes coulent sur son visage.

- Pleure, ma chérie. Ne retiens pas tes larmes, ça te fera du bien.

Je me suis levée pour la prendre dans mes bras. L'équipe médicale envahit la chambre.

C'est la première fois que Dominique pleure devant moi. Elle a sans doute pleuré, en secret. C'est l'unique fois où elle me parle, en termes clairs, de sa mort. En lui

disant « jusqu'au bout », j'évoquais, moi aussi, sa fin, de manière voilée, euphémique. J'aurais dû avoir le courage de reprendre ce dialogue. Elle avait peut-être quelque chose d'important à me dire. Elle voulait me faire partager son angoisse et sa peur. Je ne l'ai pas compris.

Elle n'a plus que cinq jours à vivre. Désormais, elle va se murer dans le silence et la solitude. Nous nous battons toujours côte à côte mais en aveugles, déjà séparées par l'horreur qui se prépare.

Jeudi 18 septembre.

Je ne peux plus supporter de la voir souffrir. Pendant la torture de la piqûre, je m'enfuis dans le couloir. Elle crie :

- Reste, Maman.

Et je mens :

- Les infirmières sont plus troublées quand je suis là.

Je ne me suis pas pardonné ces moments de lâcheté où je l'ai laissée souffrir seule.

Chaque matin, Maman me téléphone pour avoir des nouvelles de Dominique.

- Laisse-moi venir, je t'en prie. Loin de vous, je deviens folle.

- Non, plus tard.

A quoi ne s'accrocherait-on pas en cette détresse ? Le certificat de maladie de longue durée que Julien Marie m'établait m'est comme une bouffée d'espoir.

La réserve de sang pour Dominique est épuisée. Il faut en demander à l'hôpital Saint-Antoine. Il faut faire une nouvelle prise de sang.

- Pourquoi cette prise de sang ? Vous avez vu l'état de ses veines ?

- C'est pour faire une analyse sanguin,
- Mais il est connu son groupe sanguin, depuis le temps qu'on lui fait des transfusions !
- C'est le règlement... Chaque hôpital doit faire une analyse du sang pour éviter tout risque d'erreur.

« La prochaine fois... s'il y a une prochaine fois... il vaudra mieux l'hospitaliser à Saint-Louis. » C'est ce que je me dis depuis que la situation a empiré.

En fin de journée, Clem est là.

- Regarde, Papa, tout ce qu'ils m'ont fait !

Elle lui montre la grande cloque qui boursoufle son avant-bras. Clem l'effleure de ses lèvres. Elle lui fait voir ses bras marbrés, ses veines bleuies, ses doigts profondément entaillés par la plume pour l'hémogramme quotidien.

- Et le matin, pour trouver une veine, si tu savais ce qu'il me font souffrir !

- Je viendrai tous les matins assister à ta piqûre, je te le promets, ma chérie.

Elle regarde à peine le pyjama rose qu'il lui a rapporté.

- Papa, Dominique Aubier viendra à Paris en novembre. J'aimerais tant qu'elle habite la maison. Tu veux bien ?

- Si tu le désires, c'est d'accord. Mais où la coucherons-nous ?

- Je lui donnerai ma chambre.

Tandis que je raccompagne Clem jusqu'à l'ascenseur :

- Que s'est-il passé ? En vingt-quatre heures, elle a terriblement changé !

Elle éprouve de plus en plus de difficultés à avaler. Elle se nourrit uniquement de purée et de yaourts. Dans la soirée, allongées sur nos lits, tête-bêche pour mieux nous voir, nous bavardons. Elle a l'air mieux.

- Raconte-moi une histoire, Maman.

J'invente l'histoire d'une pomme rouge, puis celle d'un poisson rouge. Elle rit.

- Encore une, Maman, je t'en prie !

J'ai envie de lui raconter la plus belle histoire que je connaisse : la nôtre. Celle d'une petite fille et de sa mère que la maladie a si étroitement unies, mais je n'ose. Je sais que la fin en est proche et je me trouve à court d'imagination, à court de mots, à court de sourires pour lui en conter une autre.

- Il est tard, ma chérie. Il faut dormir.

Pour la dernière fois, j'entends son rire si clair, si frais.

Vendredi 19 septembre.

Le drame. Dominique est en aphasie. J'interroge le docteur D.

- Envisagez-vous une transfusion de globules blancs ?

- Ce traitement ne peut se faire qu'à Saint-Louis. Dominique est intransportable... De toute façon, elle ne supporterait pas ce traitement.

Une septicémie s'est déclarée. Elle n'a plus la force de se lever, à peine celle de parler. Sa gorge refuse toute alimentation.

Il fait encore jour quand Clem et Alain frappent à notre porte. Je ne les laisse pas entrer dans la chambre.

Dominique est adossée sur ses coussins, un bras attaché à la potence. Nous sommes groupés tous les trois sur le pas de sa porte ouverte. Elle nous regarde sans rien dire. Nous la regardons nous aussi en silence.

Alain murmure :

- Comme ses yeux sont tristes !

Je ne l'avais pas remarqué, plongée que je suis au cœur de la bataille, luttant d'instant en instant contre la panique que je refuse pour elle et pour moi.

Dans la soirée, elle réclame un chocolat au lait. Je le lui fais avaler à petites cuillerées à grand-peine. Sa dernière nourriture.

Elle est maintenant allongée, les yeux fermés, dans la pénombre de la pièce. Et moi qui me suis interdit depuis le début de sa maladie d'envisager l'avenir, pendant qu'il en est temps encore, étendue sur mon lit, je rêve... Je rêve à son mariage. Et je la vois descendre le perron de notre maison, en longue robe blanche, un voile sur la tête, au bras de son mari dont je ne puis distinguer le visage. Belle, rayonnante de bonheur, elle sourit.

Samedi 20 septembre 1969.

- Maman, ma gorge me brûle. Ma bouche est toute desséchée. J'ai soif.

Je nettoie sa langue et sa bouche couvertes de plaques de sang séché avec une spatule trempée dans de l'eau bicarbonatée. J'humecte d'eau un morceau de coton qu'elle suce comme un bébé.

Dans le silence de la chambre aux stores baissés, je la regarde tout l'après-midi somnoler, s'affaiblir.

Après un contrôle de tension, une infirmière est sortie précipitamment. Elle revient avec le docteur D. qui prend la tension de Dominique à plusieurs reprises, puis examine ses yeux. Quelque chose de grave se passe. Il faut la ranimer. Toutes les demi-heures, piqûre et prise de tension. L'appareil ne quitte plus son bras. Nous vivons minute par minute.

Jean Bernard se penche sur Dominique, contrôle sa tension, son pouls, son cœur, ses réflexes, soulève ses paupières. En silence.

- Docteur, je vous en supplie, laissez-moi me reposer un seul jour ! Je ne vous demande qu'un seul jour de

Repos ! Après, vous pourrez faire ce que vous voudrez mais laissez-moi tranquille pendant un seul jour !

La dernière réunion des médecins. Leurs paroles ne cachent pas leur impuissance. Jean Bernard a l'air soudain vieilli, désarmé, triste.

- Nous ne pouvons malheureusement pas lui accorder cette journée de répit qu'elle réclame. Il faut continuer la lutte.

Clem :

- Je vous demande de ne pas la faire souffrir inutilement.

- C'est aussi notre préoccupation. (Avec un soupir.) La psychose ne nous a pas aidés !

Et moi qui espère encore un avenir pour ma fille :

- Je suis inquiète d'entendre prononcer devant elle les noms de médicaments spécifiques des leucoses. Elle peut comprendre.

- Vous avez raison, madame ; dans mon service, tous les médicaments portent des numéros.

Jusqu'à une heure et demie du matin, le docteur D. surveille la tension de Dominique. Clem lui confie :

- Nous aurions peut-être mieux fait de ne pas l'hospitaliser cette fois-ci. Elle a tant souffert ! Elle souffre encore tellement !

- Nous n'avions pas le choix. S'il ne reste qu'une chance sur mille, il faut la tenter... Si vous l'aviez laissée quarante-huit heures de plus chez vous, vous l'auriez trouvée, un matin, morte dans son lit.

- Sans souffrance ?

- Sans souffrance.

On ne la ramène à la vie que pour souffrir davantage. Toute la nuit, diarrhée sur diarrhée. Toutes les demi-heures, la piqûre et les draps à changer. Je ne peux rien faire pour la soulager, rien que la nettoyer. Je ne peux supporter de la voir dans des draps souillés.

Elle s'abandonne à la mort et murmure d'une voix faible, d'une voix qui vient déjà de loin :
- Je suis fatiguée... si fatiguée... laissez-moi dormir.

L'infirmier et l'infirmière de garde, que j'avais détestés pour quelques bruits de voix et de rires, nous assistent en cette nuit de cauchemar. Combien de draps avons-nous changés ? La pile de linge monte dans le couloir. Ne pas la laisser sale, elle qui aime tant la propreté, c'est mon idée fixe. Au petit matin, j'ai renoncé pour ne plus troubler son sommeil.

Dimanche 21 septembre.

Elle se réveille, m'appelle :

- Maman, nettoie-moi la bouche.

Je débarrasse sa langue et son palais de leurs croûtes de sang séché. Je rafraîchis ses lèvres desséchées, craquelées, d'un coton mouillé. Tous les quarts d'heure je renouvelle l'opération mais épuisée par la veille :

- Je voudrais dormir un peu, ma chérie.

- Tu ne vois donc pas que j'ai mal ? Regarde ma bouche...

A-t-elle cru que je ne me rendais pas compte de son état ? Je n'ai pu lui dire un mot de consolation ni lui donner une caresse d'apaisement. La moindre faiblesse pouvait briser notre courage. Il fallait aller jusqu'au bout... sans faillir.

L'infirmière de jour est entrée et l'a prise en charge. A demi assoupie, je saisis la fin d'une phrase :

- ... Fichez-moi la paix.

- Ne dis donc pas de bêtises, Dominique !

Quand tout sera fini, Alain recueillera ces paroles de Dominique :

- Je vais mourir. Fichez-moi la paix !

L'infirmière est revenue avec une sonde et un sac en plastique.

- Ne bouge pas Dominique. Si tu es détendue, tu ne sentiras rien.

La poche est épinglée au bord du lit. Nous nous enfonçons un peu plus loin dans l'horreur. Piquer une veine sur son corps martyrisé est devenu impossible. Plus une seule utilisable ni sur ses bras ni sur ses mains ni aux chevilles. Enfin, après de douloureuses recherches, une petite aiguille pour nourrisson peut être fichée dans son bras gauche.

La fièvre monte... monte : 40... 40 et 8 dixièmes. Durant tout l'après-midi, appuyée sur des coussins, une vessie à glace sur le front, les yeux fermés, les lèvres muettes, elle se soulève, elle bouge les jambes, elle essaie de quitter son lit.

Inlassablement, Clem, Alain et moi, à tour de rôle, nous remettons ses jambes sous les draps sans comprendre qu'elle nous demande de la soustraire à ces appareils de supplice, de l'emmener loin de cette chambre de torture, de la rentrer à la maison.

Les dessins que Clem a faits de Dominique, les yeux clos, liée à tous ces tuyaux, ont fixé avec réalisme l'insoutenable de son agonie. Tandis qu'il dessine, seul avec elle comme il l'a désiré, je suis assise dans le couloir.

J'essaie de lire pour détourner mon esprit de la même pensée obsédante, terrifiante : la mort de Dominique. Mots, phrases n'ont plus de sens. Je fume cigarette sur cigarette. Attente. Silence. Impuissance. Inconnu. Ecrire me soulagerait.

« Non. Tu ne peux froidement analyser les souffrances de ta fille. Ce serait le pire des sacrilèges. »

Clem et Alain sont allés dîner tôt. Kippour commence. L'équipe de nuit a pris son service. Dominique se débat violemment, repoussant drap et couverture. Sa

chemise, relevée sur son ventre découvre son corps aux regards de l'infirmier. Je cache la nudité de ma fille. Quelle belle fille ! s'exclame l'infirmière.

Et moi qui me suis toujours interdit toute superstition, pour la première fois de ma vie j'ouvre la main pour former le chiffre 5 qui conjurera le mauvais sort, tout en mesurant l'inutilité dérisoire de ce réflexe, de ce geste surgi d'une longue tradition orientale que mon sang a transportée.

La piqûre calmante n'a eu aucun effet. Dressée sur son lit, Dominique se démène furieusement. Son bras gauche est prisonnier de la potence. Je saisis son bras droit. Elle plante ses ongles sur mon index gauche.

- Tu me fais mal, Dominique.

- C'est ce que je veux...

- Tu veux me faire mal ?

- Oui, je veux te faire mal.

Ses dernières paroles. J'en ai cherché longtemps le sens.

L'interprétation de Josane doit être la bonne :

- C'est très beau. Elle voulait vous faire partager sa douleur.

De sa main libre elle tente d'arracher l'aiguille plantée depuis si longtemps dans son bras gauche. Il faut l'attacher. Et c'est moi qui lui lie la main droite à une autre potence et qui fixe au lit ses chevilles avec des bandes. Elle est écartelée. Rouge de fièvre. Pas un cri. Pas une plainte. Et moi qui ai souvent trouvé à la religion catholique un côté morbide en raison de son exaltation de la Passion du Christ, je pense à Jésus et à Marie. Dominique et moi. Je comprends à cet instant la force irrésistible sur l'imagination et la sensibilité populaires de l'image d'un fils crucifié sous les yeux de sa mère.

J'assiste au calvaire de ma fille sans pouvoir soulager ses souffrances, sans pouvoir même les imaginer.

Murées l'une et l'autre dans notre propre douleur - qu'est-ce que la mienne comparée à la sienne ? - nous ne pouvons plus rien l'une pour l'autre.

22 h 15. Le docteur K. entre dans la chambre.

- Ce n'est pas possible ! Elle souffre trop ! Je vais faire le nécessaire.

Encore quelques soubresauts. Enfin, elle se calme et se détend. Je peux la détacher.

Nous sommes assis tous les trois autour d'elle, dans la pièce redevenue paisible.

- Téléphone en rentrant à Maman pour lui dire de prendre le premier train.

- Il est trop tard. Demain matin.

- Non, appelle-la cette nuit.

Autant j'ai reculé la présence de Maman jusqu'à l'ultime moment, autant je la sens maintenant indispensable, urgente.

Clem n'osera pas téléphoner. L'arrivée de Maman en sera retardée de plusieurs heures.

Lundi 22 septembre.

La dernière piqûre de Dominique. Combien de temps a-t-elle duré ? Combien de mains ont essayé d'enfoncer une aiguille ? Tout le service a défilé. Et Dominique qui ne dit rien, qui s'est tue pour toujours mais qui se contracte sous la douleur. Une infirmière retire la bague de Dominique et la met dans son tablier. Elle a découvert sur sa main droite une toute petite veine épargnée, la seule qui reste.

Nettoyer sa bouche maculée de sang. Humecter ses lèvres. Mettre sur sa nuque et son front brûlants des compresses d'eau froide. La regarder. Attendre. Les minutes sont devenues des heures et les heures des journées mais elle vit encore. Si je n'espérais pas encore,

d'un espoir de plus en plus fragile, précaire, comme une bougie allumée en pleine tempête, supporterais-je de la voir souffrir ainsi ?

Mon déjeuner est servi. Je veux jeûner. Clem et Alain me forcent à manger.

Le dernier bastion à tenir. Se battre pour se battre sans penser, avec ses forces les plus primitives, avec l'instinct d'une lionne qui défend la vie de son petit.

A trois heures, Maman entre dans la chambre. Dominique est assise, soutenue par des oreillers, les joues rouges, les yeux largement ouverts, fixes. Nous voit-elle encore ?

- Comme elle est belle ! Mon Dieu comme elle est belle !

Puis m'attirant vers la fenêtre :

- S'il n'y a plus d'espoir pour notre petite Dominique, il ne faut pas la laisser à l'hôpital. Il faut l'emmener.

Je montre la potence et le sang qui coule.

- Il reste un espoir puisqu'on la soigne encore !

Et pourtant, sa respiration se fait de plus en plus difficile, bruyante. Je la contemple et l'interroge silencieusement : « Quand ma chérie ? Quelle date faudra-t-il mettre sur ta tombe ? Quand ? Aujourd'hui ? Demain ? Après-demain ? »

Je prends sa main libre, la gauche, et l'embrasse tendrement, respectueusement. Je sors dans le couloir fumer une cigarette. Sa respiration est si forte qu'elle traverse le mur.

« Ce souffle rauque, perçant, sifflant, c'est encore ma fille. C'est encore du bonheur ! »

A Clem qui m'a rejointe :

- S'il arrive quelque chose à Dominique, je veux un rabbin.

- C'est Kippour. A cette heure, ils doivent tous être à la synagogue,

- Je veux aussi que Derycke prenne son masque et sa main gauche.

Nous sommes tous autour d'elle, accablés, effondrés. Devant sa bouche, j'applique un petit masque à oxygène, cet appareil fixé au-dessus de son lit qui nous avait toujours intriguées.

- A quoi ça sert, Maman ?

- Je ne sais pas, ma chérie.

Cette chambre nous a maintenant livré tous ses secrets.

17 heures. Le professeur Julien Marie soulève les paupières de Dominique, prend sa tension et nous fait signe de le suivre dans le couloir. A notre infirmière qui passe, il recommande :

- Vous finirez le flacon de sang, puis vous la laisserez tranquille.

Et moi qui suis encore obsédée par le cauchemar de la piqûre du matin, moi qui n'ai pas saisi l'allusion du médecin.

- Mais comment ferons-nous, demain, pour trouver une veine ? C'était sa dernière veine !

- Si vous y tenez, madame, on peut lui mettre un flacon de sérum.

Je pose la question qui ne cesse de me torturer :

- Combien de temps encore ?

- On ne peut pas le dire. C'est une jeune fille, une jeune femme. Ses organes sont sains. Ça peut durer vingt-quatre heures ou deux, trois jours.

Le service s'est vidé. Je le remarque sans en comprendre la signification : la mort fait fuir ceux qui ont pour métier de soigner la vie.

J'ai passé la journée à humecter les lèvres de Dominique, à débarrasser sa bouche de ses croûtes et de ses filets de sang, à lui faire respirer de l'oxygène, à embrasser sa main. C'est tout ce que je peux faire pour elle. Je m'accroche à sa vie avec ces moyens dérisoires,

je lutte encore pour elle mais mon amour ne pourra pas la prolonger d'une seule minute.

19 heures. Maman, Clem et Alain sont allés dîner à la maison. Solo, le mari de ma cousine Nicole, entre, regarde Dominique. Je suis en train de lui appliquer le masque à oxygène.

- Ce n'est pas folichon, n'est-ce pas ?

Il ne répond pas. Il a fait des études de médecine. Il sait discerner les signes de la mort sur Dominique mais il se tait. D'autant plus qu'il m'entend dire à l'infirmière

- Vous ne trouvez pas qu'elle respire un peu mieux ?

Clem, Maman et Alain sont revenus. Effondrés, abattus, nous attendons. En silence. Comme paralysés.

- Et le rabbin ?

- Ils doivent être chez eux en ce moment.

Dominique halète de plus en plus. La fièvre semble avoir encore monté. Je réclame des poches de glace pour la rafraîchir. Traversée par un éclair de lucidité, je demande à l'infirmière de garde

- Elle est dans le coma ?

- Non, pas encore.

Il est 22 h 15. Personne n'ose me dire la vérité. Pourquoi ? Cette conjuration du silence qui s'est faite autour de moi n'avait plus aucune raison d'être en ces dernières heures de la vie de ma fille. Elle a privé Dominique de son ultime droit : le droit à une mort paisible, hors de l'hôpital. Elle a créé autour de ses derniers moments une véritable panique, cette panique contre laquelle j'avais lutté dès le début de sa dernière hospitalisation.

Il a fallu attendre jusqu'à 23 heures 15 : l'arrivée du docteur K. Il nous a trouvés tous les trois assis dans le couloir autour de la petite table.

- Je me demandais ce que vous deveniez. Que faites-vous là ? Il faut aller vous reposer.

En entrant dans la chambre, d'un coup d'œil, il a jugé

la situation et donné l'ordre d'ôter l'aiguille. Maman, Clem et moi nous le suivons dans le couloir. Je lui dis :

« - Je voudrais un rabbin

- Si vous voulez un rabbin, si vous voulez la rentrer chez vous, il faut vous hâter. Nous n'avons plus guère de temps.

- Si on la laisse ici, que va-t-il arriver ?

- On la descendra à l'amphithéâtre et vous ne pourrez la voir qu'à heures fixes.

- Que nous conseillez-vous ?

- C'est une décision que vous devez prendre seuls, à l'instant. Elle ne passera pas la nuit...

Je vous conseille de la ramener immédiatement chez vous.

Et tous les trois :

- On l'emmène. »

- Je vais m'occuper de sa sortie.

Une demi-heure plus tard, les ambulanciers installent Dominique sur le brancard. Je me penche sur son oreille droite :

- C'est fini, ma chérie. Nous rentrons à la maison. Il n'y aura plus jamais d'hôpital, plus jamais de médecin ! C'est fini !

M'a-t-elle entendue ? Maman veut m'empêcher de monter avec Dominique dans l'ambulance.

- Non. C'est à moi de l'accompagner.

Sa respiration est de plus en plus sifflante, plus bruyante dans ce petit espace clos. L'allée à traverser, puis la rue. Dominique rentre chez nous pour la dernière fois.

Si nous n'avions pas habité en face des Enfants Malades, nous n'aurions pas eu ce dernier bonheur de ramener notre fille encore vivante dans sa chambre.

Dominique a peut-être compris ou senti qu'elle était enfin de retour à la maison. Depuis plusieurs heures elle haletait, elle souffrait, elle luttait contre la mort. Elle haletait encore pendant que les brancardiers montaient

les deux étages. Dès qu'elle a été assise dans son lit, les yeux ouverts, vagues, son état s'est transformé. Sa respiration s'apaise, redevient normale, naturelle. Plus de lutte. Plus d'angoisse. Plus de souffrance. Rouge de fièvre, encore toute bronzée de l'été, les traits détendus, elle irradie d'une beauté surnaturelle.

Annie, qui nous a accompagnés, retourne à l'hôpital.

Le docteur K. :

- Ce n'est pas pour tout de suite. (Voyant notre détresse) Donnez-moi un lit pour m'étendre. Je resterai avec vous jusqu'à la fin.

Dominique est si paisible que je la laisse avec Maman pour téléphoner à Serge. Son silence bouleversé.

- Je ne savais même pas que Dominique était à l'hôpital.

- J'ai voulu que tu sois le premier à le savoir, pendant qu'elle vit encore.

J'appelle Dominique Aubier à Carboneras.

- Voulez-vous que je vienne ?

- Non. Je n'ai besoin de personne pour le moment.

Je m'allonge quelques minutes pour reprendre des forces. Le combat continue. Je remonte voir ma fille. Ses mains reposent, tranquilles, sur le drap à fleurettes roses et rouges.

A la violence des heures précédentes ont succédé une douceur, une paix bienfaisantes.

Assommée par la tempête des jours derniers mais aussi anesthésiée, comme rassurée par la sérénité qui émane de Dominique, je me repose sur mon lit quand Alain :

- Vite... Dominique.

Maman :

- Depuis quelques instants, sa respiration commence à s'espacer.

Réunis autour de son lit, nous nous penchons pour écouter son souffle si faible, si doux qui se bloque...

reprend plus lentement... longtemps et reprend encore.

Ses yeux semblent fixer le vide. Dans la chambre il n'y a que ce petit bruit intermittent qui s'amenuise... s'amenuise... Maintenant le dernier souffle, si léger un tout petit râle d'oiseau - qui s'échappe de sa gorge et une larme qui roule de sa paupière gauche.

Le silence. Clem prend la main droite de Dominique, récite le Chéma Israël, puis porte la main de Dominique à ses yeux pour les lui fermer. Des gouttelettes de sang coulent sur le bord des paupières. La montre de Dominique marque 1 h 30.

L'après-mort

Maman pleure, les mains jointes sur son visage.

- Docteur, notre petite Dominique... C'est fini !

- Dominique ne souffre plus ! Et sa maman a été formidable.

Formidable, moi ? Si quelqu'un a été formidable, c'est Dominique ! Plus que la peine m'inondent en cet instant précis un immense respect pour elle, une admiration que je n'ai jamais éprouvés pour personne.

Le docteur K. a réclamé une bande pour tenir sa mâchoire. Je prends dans la pharmacie une de ces petites bandes velpeau qui, il y a dix-sept ans à peine, ont servi à bander son ventre de bébé.

Tandis que Maman reste auprès d'elle, nous raccompagnons le docteur K.

- Elle a gardé toute sa conscience jusqu'à la dernière minute. Il aurait mieux valu qu'il en soit autrement... Il n'y avait pas d'autre issue pour elle, malheureusement. Si on avait pu la sauver, cette fois encore, elle aurait rechuté quarante-huit heures plus tard.

- Clem, il faut prévenir toute la famille.

- Non, je ne veux voir personne ! Personne !

- Il faut pourtant qu'ils viennent tous.

C'est Alain qui prend le téléphone pour apprendre à tous nos parents que Dominique est morte.

J'ai enlevé mes bijoux avant de remonter dans la chambre de ma fille. Maintenant allongée à plat sur le lit, la tête bandée, elle sourit d'un sourire si paisible, si heureux qu'elle semble vouloir nous dire que la mort est douce.

Après tant de souffrances, sa mort m'apparaît, dans l'immédiat, comme une délivrance, une libération. Je ne pleure pas. Cette douleur est au-delà des larmes. Je mobilise toutes mes forces pour me préparer à affronter les jours prochains. Demain sera pire. Son combat est terminé. Le mien continue, plus féroce, plus solitaire.

Maintenant me frappe l'horreur de ne plus la voir bouger, de ne plus l'entendre respirer. Entre savoir qu'elle allait mourir et savoir qu'elle est morte, quelle différence! Dans l'à peu près certitude qu'elle allait mourir, il subsistait le faible espoir que cela ne pouvait pas arriver. Elle était là, souffrant, oui, mais vivante.

Elle est encore là, étendue sur son lit, immobile, sans voix. Il reste d'elle quelque chose de très important : son corps. Prise d'une sorte de dévotion pour ce corps, je n'ose embrasser son visage rose et tiède de fièvre. A genoux, en face d'elle, je baise ses pieds avec une tendresse, une ferveur désespérées. Combien de fois ferai-je ce geste avant qu'on me l'arrache ?

Maman nous envoie nous coucher. Elle veillera Dominique cette nuit.

Depuis notre entrée à l'hôpital, je n'ai pris aucun somnifère pour mieux assister Dominique. J'en absorbe une bonne dose ce matin-là. Comme il serait facile de vider un de ces flacons de poison prescrit à ma fille ! Non. Je veux vivre jusqu'au bout cette douleur qui me vient de Dominique, qui est encore Dominique.

Au réveil : première pensée, premier coup de poignard. Dominique est morte. Pourquoi ?
Je monte dans sa chambre. Je la regarde. Des taches bleues sont apparues sur ses bras et son cou.

Maman :

- Elle est restée chaude une grande partie de la nuit.
- Et Derycke ?
- Il est venu ce matin à 6 heures. Aidé par Clem, il a pris le moulage de sa main gauche comme tu le voulais mais ils n'ont pas osé toucher à son visage.

Dario nous embrasse.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu dès cette nuit ?
- Clem n'a pas voulu te réveiller; nous avons besoin d'un rabbin.
- J'appelle le rabbin Cassorla qui a circoncis mes deux fils.

« 23 septembre. 11 heures.

Ma fille : belle, blanche, maintenant presque froide, figée sur son lit, la tête bandée, un petit sourire aux lèvres qui découvrent les dents tachées par le sang. Le plus bel amour de ma vie. L'être au monde qui m'a le plus aimée a disparu. Il faudra vivre sans elle, mais vivre pour elle et à sa place. »

Maman téléphone à ses filles :

- Dominique nous a quittés.

La peur des mots ! J'ai envie de hurler :

- Ce n'est pas elle qui nous a quittés. Elle est morte !

Je contemple ma fille. Où sont donc passés son intelligence, sa vivacité, ses regards, sa vie ? Son corps se marbre de plus en plus. Seul son visage reste intact. Je ne la quitte pas des yeux pour fixer à jamais ses traits dans ma mémoire.

Alain a rapporté de l'hôpital nos bagages et la bague de Dominique. Je la glisse à mon annulaire gauche. Je mets le collier de perles d'or que j'ai dû détacher de son cou, il y a quarante-huit heures parce qu'il la blessait.

C'est un cauchemar ? Non. Je sais jusqu'au tréfonds que je vis la réalité. Une réalité absurde, monstrueuse. Dominique est morte et moi, sa mère, je suis vivante. Le monde extérieur a disparu, happé avec Dominique.

Le rabbin Cassorla admire Dominique.

- J'ai rarement vu une jeune morte aussi belle. Quelle tristesse !... Il faut lui couvrir le visage. C'est la loi.

Le rabbin Cassorla est un libéral. Il nous permet d'attendre l'arrivée de toute la famille. Il nous promet même de nous la montrer avant la mise en bière. Il a pris la situation en main. Les rites religieux apporteront leur support à notre désarroi, à notre désespoir. Nous serons dirigés, guidés jusqu'au bout.

- Pourquoi ma fille est-elle morte à dix-sept ans, monsieur le Rabbin ?

- C'est la volonté de Dieu. Dieu a donné. Dieu a repris... Elle est morte le lendemain de Kippour comme les sages, comme les justes. Selon la loi, elle n'a besoin que d'un minimum de prières.

Cette réponse n'apaise pas la tourmente qui m'agite. Pourquoi n'a-t-elle pas eu droit à la vie ? A l'amour ? A la maternité ? Et qu'ai-je fait pour mériter la mort de ma fille ?

Josane a amené M. Epstein, un vieux talmudiste qui doit détenir la vérité à force de l'avoir étudiée dans les textes. Sa marche est pesante. Derrière ses verres épais, il est presque aveugle.

- Vous saviez qu'elle était malade. Pensez aux mères qui perdent leur enfant brutalement, par accident. Vous,

vous étiez prévenue. Vous avez eu le temps de vous préparer à sa mort.

- Prévenue ? Oui. Préparée ? Non... Où est-elle maintenant ? . . . L'âme existe-t-elle ?

- Quand le violon est cassé, la musique existe encore.

Au cours de la journée, nos familles arrivent. D'abord ma belle-mère qui s'installe dans la chambre de Dominique et ma belle-sœur Juliette qui prend la maison en charge avec Maman. Puis les autres, par couples, par groupes, de Grenoble, de Lyon, de Tunis. Les adultes. Dédée exceptée, les cousins de Dominique ne sont pas venus. Je regrette l'absence de Jean-Luc.

Taty refuse de monter voir Dominique.

- Je veux garder d'elle une image vivante.

Nous voici tous réunis dans la chambre et le boudoir de Dominique. Chacun l'embrasse tandis que Jules crie :

- Vous commettez tous un grand péché ! C'est péché d'embrasser un mort !

Clem et moi, nous l'embrassons... une dernière fois... moi, la dernière. Nous prenons un coin du drap et ensemble, nous le tirons doucement, lentement sur le visage de notre fille. C'est fini. Nous ne la reverrons plus jamais.

D'elle subsiste cette forme allongée, moulée dans ce drap à fleurettes roses et rouges.

L'horreur grandit. Demain aura lieu sa dernière toilette. Maman ou ma belle-mère me réclame un beau drap. Je n'en possède qu'un, cadeau de notre mariage que j'ai souvent mis à mon lit de nouvelle accouchée. Demain sera livré son cercueil où elle sera placée aussitôt.

- Non. Je veux qu'elle reste dans son lit jusqu'à la dernière minute.

Dario me promet d'exaucer mon désir.

Richard et sa femme se sont joints à nous triste veillée.

- Je savais que l'échéance était malheureusement arrivée pour Dominique puisque aucun traitement n'avait été découvert.

Et pour répondre à la question que chacun se pose avec angoisse :

- Il ne faut pas avoir peur. On n'a jamais vu une telle maladie se reproduire deux fois dans la même famille.

Si c'est vrai, pourquoi ma fille a-t-elle payé pour tous ?

Tout le monde est parti. Maman est allée dormir. Dans la chambre de Dominique restent ma belle-mère, Juliette et moi. Une nuit paisible. Je me contente du bonheur de voir son corps, du bonheur de prendre ses pieds maintenant glacés dans mes mains et de les embrasser. Nous sommes encore ensemble, elle et moi.

Je lis à haute voix des passages d'une anthologie juive d'Edmond Fleg.

Tout dépend de tes actions. Ne te fais donc pas illusion en espérant que la tombe sera un refuge pour toi; car c'est malgré toi que tu vis et malgré toi que tu meurs; c'est malgré toi enfin que tu auras un jour à rendre compte de tes actions devant le Roi des Rois, le Saint béni soit-il.

Certains versets sont incompréhensibles :

Dieu fait endurer des souffrances à ceux qu'il aime.

Pourquoi?

Il ne nous est pas donné de comprendre le bonheur des méchants pas plus que les souffrances des justes.

D'autres m'apportent un apaisement.

Rends ton âme à Dieu telle qu'Il te l'a donnée; Il te l'a donnée pure, rends-la pure.

Heureux l'homme qui sort de la vie aussi pur qu'il y est entré.

24 septembre.

Ma fille : plus que vingt-quatre heures à vivre près d'elle. Je bondis dans sa chambre. Le beau drap blanc est plaqué sur elle, dessinant nettement toutes ses formes, bordure brodée rabattue sur son visage. Horrible cette raideur du drap et du corps !

- Vous ne m'avez pas appelée pour sa toilette ! Pourquoi ?
- Tu dormais profondément. Ta belle-mère et moi nous n'avons pas osé te réveiller...
- Je voulais la voir une dernière fois !
- Nous étions là. « Comme elle est belle ! » disaient les femmes en la lavant.
- Comment est-elle, sous ce drap ?
- Elles lui ont mis un joli pyjama de gaze.

Ma belle-mère :

- Chez nous, à Tunis, ce n'est pas pareil. On enveloppe le corps nu dans un drap.

Dès les premières heures, Clem, accompagné par Dario, a dû remplir toutes les formalités funèbres. Maintenant que l'enterrement est organisé pour demain matin au cimetière du Montparnasse, il peut s'asseoir au chevet de sa fille. Cinq chaises autour d'elle sont occupées en permanence, à tour de rôle par chacun de nous qui montons et descendons les escaliers, du salon à sa chambre aux rideaux tirés.

En bas, il y a les sonneries du téléphone et de la porte qui ne cessent de retentir... les facteurs qui apportent télégramme sur télégramme, lettre sur lettre.

Ici, depuis que l'officiant a commencé à lire des prières règne une atmosphère sacrée. Avant d'entrer, les hommes mettent une calotte sur la tête.

On m'appelle. Minou et son mari sont au salon. Minou et moi nous nous embrassons longuement.

- Ma petite Mireille, comme je vous comprends !

Minou s'est levée de son lit pour venir voir Dominique une dernière fois. S'appuyant sur sa canne, elle monte lentement les étages.

Elle est surprise, déçue devant le visage caché de Dominique.

Maman :

- Vous voyez, Minou, c'est comme pour Gérard !

- Non, c'est pire ! Gérard a eu le temps de faire du théâtre, d'être célèbre. Il a eu le temps de se marier, d'avoir des enfants. Dominique commençait à peine à vivre. Elle voulait faire tant de choses ! Elle n'a pu rien réaliser.

Minou est la seule, en ces jours terribles, à m'avoir dit des paroles justes. Parce qu'elle sait. Le cercueil de ma fille a été placé dans son boudoir. C'est un beau cercueil en acajou aux poignées dorées. Sa vue me blesse chaque fois que j'entre ou sors de la chambre de Dominique.

Le pire est encore à vivre.

Clem a poussé un cri :

- Ma fille est morte ! Et personne n'a pensé à lui envoyer une fleur !

Quelques-uns protestent :

- Nous avons commandé nos fleurs pour demain.

- Vous enverrez des fleurs aujourd'hui et vous recommencerez demain !

Quand arrivent les gerbes, il en couche une au flanc droit de Dominique et dispose les autres autour de son lit. Sur elle il étend une rose.

- Et les cierges ? Alain, va me chercher les plus beaux cierges que tu trouveras.

Avec tout son amour de père, avec tout son talent d'artiste, il transforme la chambre mortuaire en un

magnifique reposoir. Tout au long de la journée continuera ce ballet de fleurs, cette fête de la mort, ultime offrande de Clem à sa fille.

Face au malheur, chacun de nous a sa manière de réagir. Tandis que Clem monte cette belle mise en scène autour du lit de Dominique, j'écris. J'ai commencé à lui écrire une heure et demie après sa mort. Pour renouer notre dialogue. Pour me libérer aussi de tout ce que je m'étais interdit d'exprimer depuis sa maladie, depuis son agonie.

Calotte noire sur la tête, Alain est assis près de nous. Silencieux. Il ne pleure pas. De nous trois, c'est le seul à ne pas pouvoir extérioriser sa peine, le seul à cacher la grande blessure qu'il a reçue pour ses vingt ans.

Au cours de la nuit, à l'un de ces moments où nous sommes rassemblés au salon, je m'adresse aux hommes de la famille Cacoub.

- Dominique est morte. Il ne reste d'elle que son nom. Si l'un de vous a une fille, je vous demande de ne pas l'appeler Dominique. Il ne doit pas y avoir une autre Dominique Cacoub dans sa génération.

Faut-il revivre ce 25 septembre ? Oui, il le faut. Pour accompagner Dominique jusqu'au trou.

Dès le réveil a pesé sur moi la dalle de plomb du définitif, du jamais plus.

La mort montre son vrai visage dans la chambre de Dominique où s'exhale l'odeur putride des fleurs fanées, où se consomment les cierges.

Ailleurs c'est l'agitation, la fièvre qui monte au rythme des sonneries du téléphone et de la porte.

De nombreuses couronnes et gerbes, des coussins et des bouquets de fleurs blanches et roses parsèment le jardin qui, sous le soleil, a pris un air de fête.

Quelqu'un s'exclame :

- Comme c'est beau ! On croirait des fleurs pour un mariage !

De toutes parts on m'appelle pour ouvrir les télégrammes, recueillir les cartes de visite, recevoir les parents et les amis alors que je voudrais ne plus quitter Dominique, profiter du peu de temps où elle m'appartient encore.

Je me réfugie dans ma chambre pour dominer la souffrance qui me déborde, pour me préparer au pire qui approche.

Lucienne Khénaffou me prend très fort contre elle.

- Tu as très mal, ma chérie, je le sais... Compte sur le plus grand des consolateurs.

Comment pourrais-je avoir moins mal de la mort de ma fille ? Je ne veux pas que cesse un jour cette douleur.

J'ai repris ma place à genoux, aux pieds de Dominique mais ce va-et-vient continu, ces bruits dans la maison, troublent la sérénité de cet ultime moment d'intimité.

Il faut descendre accueillir le rabbin. Puis, c'est l'irruption brutale des hommes de la mort. Combien sont-ils ? Six, sept, huit ? Tous vêtus de noir.

A leur suite, toute la famille envahit les escaliers, le palier du deuxième étage, le bureau et la chambre d'Alain.

Le maure de cérémonie me barre l'entrée du boudoir de Dominique. Miro et Pino me retiennent par les bras, tandis qu'une voix féminine profère :

- Les femmes ne doivent pas assister à la mise en bière !

Je me dégage avec force.

- Fichez-moi la paix ! C'est ma fille ! J'ai le droit d'être auprès d'elle jusqu'au bout.

Maman :

- Moi aussi, Mireille, je veux être présente.

Dans la chambre, Clem, Alain, Dario nous entourent. Les gerbes ont été prestement enlevées et le cercueil

posé, ouvert, au pied du lit. Le drap est arraché. Deux hommes saisissent Dominique. J'aperçois sa tête enveloppée de gaze, ses mains bandées, elles aussi qui pendent souplement. Le rabbin va écarter le tulle qui la voile quand je l'arrête.

- Non. Laissons-la en paix.

Ils la couchent dans son cercueil. Vite. Très vite.

- Et son drap ? Ne l'oubliez pas !

Nous ne voyons plus que l'édredon de satin blanc qu'ils ont rabattu sur elle. C'est l'horreur, le cœur de l'horreur. Des gestes précis, rapides, vissent le couvercle sur ma fille. Tout ce que j'aime est maintenant enfermé dans cette horrible botte si joliment décorée.

Ils ont saisi les poignées du cercueil et franchissent la porte. Pourquoi cette violence ? Pourquoi cette précipitation ? Maman et moi, nous avons à peine le temps de prendre notre manteau. Mais, à l'angle du deuxième étage, le cercueil s'est bloqué.

- Doucement, dit le rabbin. Allez doucement.

Ils doivent lever le cercueil pour le faire passer et le lever à nouveau au tournant du premier étage.

Du salon où nous sommes tous réunis, je vois descendre le cercueil de ma fille. Le maître de cérémonie organise notre sortie. Dominique d'abord, puis Clem et moi. Notre fille quitte la maison. Seule.

De la voiture noire où nous sommes montés, Maman, Clem, Alain et moi, je lève la tête et vois, accroché à la porte de notre immeuble le rideau funèbre marqué de la lettre C.

Le convoi de Dominique, chargé de fleurs, prend la rue de Sèvres puis le boulevard du Montparnasse où nous perdons la suite du cortège. Quelle hâte presse les chauffeurs ? Je voudrais que ce dernier parcours de ma fille dure le plus longtemps possible.

Cimetière du Montparnasse, première allée à gauche. Les voitures stoppent. Cinq couronnes attendaient

Dominique. Le maître de cérémonie nous place devant son cercueil qui a été rapidement posé sur les tréteaux, recouvert d'une draperie et d'une gerbe de fleurs. Nous sommes tous en noir, tête couverte, les hommes d'une calotte, les femmes d'un foulard. Trois générations. Celle de Maman est encore intacte. Nous allons enterrer la plus jeune d'entre nous. Pourquoi ?

Face à nous, le rabbin qui porte toque noire et robe noire à rabat blanc commence à parler. Derrière lui, entourant le cercueil de Dominique, s'est massée la foule de nos amis et relations. Le rabbin ne nous dispense aucune consolation soporifique sous forme de paradis, de Bon Dieu et d'anges. Il énumère, au contraire, toutes les joies que Dominique aurait eues si elle avait vécu : Joie de faire du théâtre. Joie de se réaliser. Bonheur d'aimer. Bonheur de se marier. Bonheur d'avoir des enfants. Toutes ces joies que nous aurions eues grâce à elle, à travers elle. C'est un discours réaliste qui traduit exactement ce que je ressens. Depuis le début de la cérémonie, je me dis et me redis :

- Tiens-toi droite. Lève la tête. Sois digne de ta fille. Le dos droit. Les épaules droites. La tête droite.

Dès que le rabbin s'est tu, le cercueil est dépouillé de ses fleurs et de sa parure. Le dernier adieu. J'embrasse la plaque de cuivre où, sous l'étoile de David, est gravé : Dominique Cacoub. 1952-1969.

Le maître de cérémonie demande quelques hommes de la famille pour porter le cercueil au bord de la fosse. Je fais signe à Charles Khénaffou de se joindre à eux.

Le sommet de l'horreur : le grincement des cordes sous le poids du cercueil qui descend, descend... Dominique est maintenant à quelques mètres au-dessous de nous. Et c'est moi qui, la première, jette sur elle une pelletée de terre, c'est moi qui, la première, arrache un oeillet blanc - sa fleur préférée - pour le lancer sur elle.

Il faut encore affronter la présentation des condoléances. Se laisser embrasser et serrer la main. Entendre la même phrase conventionnelle : « Toutes mes condoléances attristées. » Michèle Cohen m'embrasse en silence. Tandis qu'elle s'éloigne, je lui crie :

- N'est-ce pas qu'elle était belle, cet été, à Carboneras ?

Sa beauté, son bonheur à Carboneras me soutiennent.

Le docteur K. :

- C'est maintenant le plus dur. C'est maintenant qu'il va vous falloir encore plus de courage.

Je ne sais plus quelle voiture m'a ramenée à la maison. En chemin, nous avons acheté des croissants. Pour nourrir les vivants.

Je ne sais plus à quel moment m'a prise une violente rage de dents. Je tiens par la seule volonté de tenir.

Le rabbin nous a fait laver les mains pour nous purifier de la souillure de la mort. Puis chacun mange un neuf dur.

- Pourquoi ?

- En signe de deuil.

J'ai appris, depuis, que l'œuf est le symbole de la vie. La vie qui doit primer la mort. Comme le Kaddich, prière pour les morts, est, en fait, la glorification, la sanctification de Dieu pour avoir créé la vie.

Ma belle-mère et mes belles sœurs m'entreprennent :

- Demain, il faudra descendre le lit de Dominique à la cave.

- Il faudra vider sa chambre. Donner tous ses vêtements, toutes ses chaussures.

Je retrouve mon énergie pour défendre ce qu'il me reste de ma fille.

- Je ferai de la chambre de Dominique et de ses affaires ce que je voudrai.

- Chez nous, on ne doit rien conserver d'un mort. Ça ne se fait pas, ma fille...

Clem vient à mon secours.

- Laissez Mireille tranquille. C'est elle qui décidera.

J'ai suivi le conseil de Maman : je me suis couchée. La souffrance monte, monte, m'enlace comme une flamme. Souffrance morale, souffrance physique - quelle est la plus intolérable ? - me déchirent, m'écorchent vive.

- Tu n'as besoin de rien ?

L'une après l'autre, mes belles-sœurs s'assoient au bord de mon lit, me regardent avec des yeux apitoyés, me traitent en malade. Je n'ai besoin que de ma fille. A défaut, de silence et de solitude.

Avec le départ de toute la famille, la maison devient encore plus sinistre. Là-haut, la chambre vide, saccagée, fermée de Dominique où nous avons allumé une veilleuse dans le petit vase de Bohême mordoré qui me vient de mon père et qu'elle aimait.

En bas, après un repas sans appétit, le premier qui nous réunit autour de cette table où elle ne viendra plus jamais s'asseoir, nous parlons d'elle.

Clem :

- Elle était trop parfaite pour vivre ! C'est une sainte !

Je me cabre comme sous l'effet d'une insulte.

- Non. Dominique n'est pas une sainte. Dominique était une fille comme toutes les autres. Plus courageuse, plus intelligente, plus douée que les autres... C'est son mérite.

- Avant, continue Clem tristement, j'avais peur de la mort. Plus maintenant. Elle nous a montré le chemin.

1er octobre 1969.

Alain, Maman, Clem et moi au cimetière cet après-midi. Sa tombe est encore très belle. Un monument de

fleurs que butinent les abeilles. Et elle, seule au fond du troll.

Maman :

- C'est horrible, ma chérie ! Comme je te comprends !

- Non, tu ne peux pas comprendre ! C'est ma fille ! C'est moi qui aurais dû être là, à sa place !

- Ne dis pas ça, Mireille ! Dominique est ma petite-fille. Avant toi, avant elle, c'est moi, la vieille, qui devais mourir. C'était mon tour. C'est ma place.

Derycke, ce soir, nous a apporté le moulage de sa main gauche. Je suis heureuse de l'avoir vu. Tout y est marqué : ses lignes de vie, de cour, de tête, ses empreintes digitales et jusqu'aux entailles faites par les nombreux hémogrammes des derniers jours. Une main fine, belle, délicate, distinguée comme elle. Tout ce qui me reste d'elle.

Alain est sorti de son silence pour me secourir :

- Dominique souffrait trop ! Sa mort a été une délivrance. Pense qu'elle aurait pu se tuer, dans un accès de désespoir. Pour elle, pour toi, ç'aurait été pire encore !

- Je sais, mais ce n'est pas une consolation.

- Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ? Tout le monde savait... même mes cousins.

- Je ne voulais pas t'inquiéter... Comment l'as-tu appris ?

- A Tunis, après la psychose, en prêchant le faux pour le vrai. Si je l'avais su avant, j'aurais pu mieux la comprendre, j'aurais pu la gâter davantage.

Si j'avais compris, moi aussi, que c'étaient ses derniers mois, j'aurais pu lui prouver encore mieux mon amour, j'aurais dû ne penser qu'à elle qui allait si rapidement me quitter.

3 octobre.

Je vais choisir le caveau où elle reposera, où nous irons tous, l'un après l'autre, la rejoindre. Je dicte à Maman les noms et les adresses pour les faire-part et les remerciements... Et pourtant, je n'y crois pas encore !

Je suis désorientée. Toute ma vie était greffée sur la sienne. Et cette tendresse dont elle m'entourait ? Maintenant disparue à jamais ! Ses baisers, ses caresses, ses mots doux, finis à jamais. Et la vie, la gaieté, la chaleur qu'elle mettait dans la maison ? Enfuies avec elle.

Désœuvrée - Il y avait tant à faire pour elle ! - je me déchire aux mêmes questions.

- Pourquoi est-elle morte ?

Notre rabbin :

- Il est dit que chaque homme a droit à soixante-dix ans de vie. Les enfants qui meurent seraient venus compléter les vies inachevées.

- Ce serait encore plus injuste, plus scandaleux que la mort elle-même !

Pourquoi ne lui ai-je pas dit la vérité ? La vérité que son courage méritait.

Des années plus tard, au cours d'une table ronde, un jeune médecin de l'équipe du professeur Jean Bernard me répondra :

- Votre fille se doutait certainement de la gravité de son état, mais elle gardait l'espoir. En lui révélant la vérité, vous auriez confirmé ses soupçons. Vous auriez prononcé son arrêt de mort.

C'est juste. Mais s'il fallait lui mentir pendant toute sa maladie pour ne pas la désarmer, pour ne pas la désespérer, cinq jours avant sa mort, quand elle m'a dit en pleurant :

- Je crois que je ne supporterai pas le traitement cette fois-ci, j'aurais dû répondre à son appel, au lieu de la laisser s'enfoncer seule dans le silence et la mort.

Je revis heure par heure l'agonie de Dominique. Pourquoi n'a-t-elle pas eu droit à une mort paisible, loin de l'hôpital et de ses supplices, quand le combat pour sa vie a été perdu ? Parce que personne n'a osé me dire clairement la vérité. Pour m'épargner alors que le malheur allait s'abattre sur moi ? Absurde !

Je sais, aujourd'hui, après en avoir discuté longuement et souvent avec des médecins et des infirmières, que personne actuellement n'est capable d'affronter la mort. Sa mort et celle des autres. La fuite est plus facile.

8 octobre.

J'ai connu des moments d'abandon, de désespoir mais qu'était-ce en comparaison du malheur absolu ? Rien, alors, n'était irrémédiable.

Ce qui m'a été arraché, ma fille, le meilleur de moi-même, ne pourra plus jamais reprendre vie. Tout désormais aura un goût de cendres, de larmes et de sang.

Au cours d'un repas, j'ai affirmé :

- Un jour, Dominique sera célèbre comme elle le désirait si fort. Elle sera admirée, aimée par tous.

Et Clem, avec tristesse :

- Si elle avait vécu, elle aurait pu devenir célèbre. Maintenant c'est fini. Elle ne sera connue et aimée que par sa famille et ses amis.

12 octobre.

Comme elle me manque ! Elle était devenue mon double, ma moitié. L'impression d'être coupée en deux.

Une partie de moi-même est couchée, enterrée avec elle, sous la terre.

Le temps s'est figé. Je ne suis que plaie vive. Pour échapper quelques heures à cet enfer, je lis. Uniquement des romans policiers : deux par jour.

Je n'ai pu reprendre la lecture des deux livres commencés avant sa mort : *les Garçons* et *Pompes funèbres*. Comme s'il m'était impossible de revenir sur ce champ brûlé, sur cette terre ravagée de ma conscience.

Le même phénomène se reproduira à la mort de Dario. Je n'achèverai pas *la Treizième Tribu* de Koestler qu'il m'a prêté ni *Nous sommes vos fils* des Rosenberg. Chacune de ces morts a dressé autour d'elle, dans ma mémoire, un mur de feu infranchissable.

Clem et Alain s'inquiètent de mon inertie, de ma prostration. Ils attendent avec impatience la venue de Dominique Aubier. Ils comptent sur elle pour me sortir du marasme.

Lorsque je suis au bord de l'asphyxie mentale, je vais à Livry-Gargan, voir M. Epstein. Il y a parfois des amis ou des élèves réunis autour de la grande table de sa salle d'études. Le plus souvent, j'ai la chance de le trouver seul, disposé à répondre à mes questions.

- Pourquoi est-ce interdit d'embrasser son enfant mort ?

- Cette interdiction a été faite pour les ignorants, les imbéciles. Il faut connaître sa raison historique. Quand Moïse a sorti le peuple juif d'Egypte, ce peuple était imprégné depuis des siècles de la culture, de la religion, des rites égyptiens. L'Egyptien ne se préoccupait que de sa mort et de sa survie. Pour trancher net le lien qui reliait les Juifs à l'Egypte, Moïse a jeté l'anathème sur la mort. Il a fait de la vie l'axe du judaïsme.

Il est rare que M. Epstein me réponde si directement. En général, il use de paraboles ou pose vies questions dont certaines indiscretes, gênantes, braquent une lumière crue sur des sentiments ou des événements que l'on voudrait garder secrets.

- Pourquoi la mort des jeunes ?

- On ne peut pas dire d'un enfant de quinze ans qui va mourir qu'il est jeune. Il est sur la fin de sa vie. Le temps n'a pas la même durée ni la même signification pour tous. En entendant sonner une cloche, je pense souvent à trois prisonniers enfermés dans la même prison. Le premier est condamné à mort. Chaque minute compte pour lui car elle le rapproche inéluctablement de la mort. Pour le second qui est condamné à perpétuité, le temps n'a pas de sens. Le troisième enfin, purge une peine de prison. Chaque heure qui passe le conduit à sa libération.

Un autre jour :

- La mort est en nous. C'est la vie qui est à l'extérieur. Il faut la prendre et s'en nourrir.

Je le quittais parfois calmée, avec l'impression d'avoir arraché une bribe de vérité, le plus souvent insatisfaite, irritée même. Son discours me semblait à côté de mes préoccupations. En élaguant mon journal, j'ai été surprise de voir sa parole surgir de mes litanies. Acculée à cet échec total, irrémédiable, la mort d'un enfant, remettant tout en question et moi-même la première, j'attendais un secours immédiat. Son enseignement visait l'avenir.

2 novembre 69.

Ma fille, j'ai cherché le bonheur tout au long de ma vie... et le bonheur, je l'avais ; c'était toi, c'était Alain. Mes deux trésors. Il ne m'en reste qu'un.

Faire ce livre pour toi, ce livre qui te fera renaître. Retrouver tout ce que tu as dit, tout ce que tu as pensé, tout ce que tu as vécu pour le marquer. Je ne veux pas que tu disparaisses, mon amour.

4 novembre.

J'ai demandé à M. Epstein :

- Pourquoi Dieu a-t-il permis la mort de ma fille ?
- Ce n'est pas Dieu... C'est la nature. Elle était malade !... Je ne l'ai vue que morte mais je sais qu'elle avait la même âme que la vôtre.
- Comment le savez-vous ?
- Par intuition.

Je me suis arrachée à la tombe de Dominique pour aller à Lyon attendre Dominique Aubier.

Dès qu'elle a franchi le seuil de l'appartement de Taty, une digue en moi s'est rompue qui a déversé sur elle, comme un torrent, le trop-plein de mes pensées, de mes interrogations, de mon désespoir.

- Je n'ai jamais connu la pauvreté, Dominique. Et pourtant, depuis la mort de ma fille, j'ai les mains vides et je me sens pauvre.

Jour après jour, de question en réponse, elle m'a sortie de ma torpeur et forcée à reprendre le rythme mécanique de la vie. Elle m'entraîne dans le tourbillon de ses déplacements et m'occupe l'esprit de sa parole, de ses idées, de ses projets.

25 septembre-25 novembre.

Deux mois, ma petite fille... Deux mois de séparation et je n'en peux plus de ta longue absence, de ton silence,

de ton corps toujours allongé sous terre, de cette tombe que je pare de fleurs tous les jours. Triste, si triste aujourd'hui. Pourtant, grâce à Dominique Aubier la vie est pleine, pleine de ses amis, de ses conférences, de sa pensée, de son amitié. Mais qui me rendra ma petite fille ?

Contre la détresse, chacun a ses moyens de défense. Clem et Alain ne supportent plus de m'entendre parler sans cesse de Dominique. Je me tais pour ne pas augmenter leur peine, mais je continuerai longtemps encore à parler d'elle, même à des étrangers que je rencontre pour la première fois.

Je suis mes intuitions et non les conseils des uns et des autres en matière de deuil. Je porte les vêtements et les bijoux de Dominique. Je m'habille et me coiffe pour elle. J'ai laissé pousser mes cheveux pour elle.

Pour beaucoup, je me laisse couler au fond du gouffre, sans réagir. Au bout du calvaire, je trouverai peut-être une raison de survivre. Mais tout en moi et autour de moi devra changer. La mort de Dominique a causé une rupture dans ma vie, une cassure dans mon être. Rien ne sera plus comme avant.

Je pense de plus en plus à ceux qui vivent le même drame que le nôtre sans les avantages que nous avons connus. Mon expérience pourra-t-elle leur servir, un jour ? Créer une association pour les aider, plus tard, si c'est possible.

3 ou 4 février.

Je croyais au jour de ta mort vivre à ta place, pour toi. Non, je vis avec toi. Je t'associe à chacune de mes pensées, à chacune de mes idées, à chaque acte, chaque

geste de ma vie. Tu es partout, bien plus présente morte que vivante. Tu as tout envahi.

23 février minuit 5.

Cinq mois, mon amour. Tu étais de retour à la maison pour mourir dans ton lit, dans ta chambre. L'horreur s'accomplissait ce 23 septembre 1969 que je n'oublierai jamais. Cinq mois, ma poupée, que va-t-il se passer ?

Je ne suis pas la seule à avoir constaté que le cinquième mois de deuil est le plus douloureux. L'absence pèse encore plus lourd... le manque se fait plus lancinant... le sentiment d'irréalité s'est dissipé avec les forces reconstituées.

Pendant longtemps, j'ai vécu dans un monde étrange oh mes rêves avaient plus d'importance que la réalité. Quand elle m'apparaissait, le plus souvent sur fond d'eau : lac, cascades, fontaines, j'avais l'impression d'avoir reçu un message d'elle. M'entretenaient dans cette illusion, dans ce flou, les livres spirites oh je cherchais avidement une preuve de sa survie. Tout m'était signe : le chiffre cinq, par exemple, qui revenait fréquemment dans la vie et la mort de Dominique.

Je vivais en marge de moi-même, en marge de mon existence, fréquentant des personnes et des milieux qui m'étaient étrangers, m'occupant de travaux, eux aussi inhabituels. En quête d'un intérêt de vivre. Sans elle, tout m'ennuie et je m'ennuie.

Sa chambre me donne des joies en me livrant, au fil de mes recherches, tout ce que ses dix-sept ans de vie ont façonné et rassemblé : ses dessins, ses photos, ses vêtements, ses jouets, ses objets, ses livres, ses fiches, sa correspondance, ses dossiers.

Où sont donc ses livres et ses cahiers du lycée de Vanves? Sans doute au sous-sol, dans une des caisses que je n'ai pas encore ouvertes.

Au soir du 28 février, je suis descendue à la cave. Le carton est bien là, sous la fenêtre, plein de tous les livres, cahiers et copies de Dominique. Je les sors avec précaution. Que de travail pour une enfant si malade! Voici quelques dessins et ses dernières dissertations. Un peu plus au fond, je trouve un cahier jaune. Je le feuillette... Des dates. Je lis. Quel coup au cœur ! C'est son journal ! Ma recherche se fait plus fébrile... Je découvre encore quatre cahiers, dispersés dans la boîte.

Je suis montée me coucher avec mon trésor serré dans mes bras. J'ai commencé à lire... à lire... surprise, bouleversée, éblouie de retrouver sa voix, ses pensées, ses gestes, ses rires. Dominique m'est revenue. Nos dernières années sont inscrites là. Tout m'est rendu à profusion. C'est doux et déchirant à la fois.

Ses pages me révèlent son combat silencieux contre la fatigue, contre l'angoisse, contre la maladie. Quelle leçon de vie ! Son amour pour moi me comble de joie. Il y a là des mots d'amour, des mots de tendresse qui me soutiendront jusqu'au bout de ma vie !

Revient comme un leitmotiv son désir impérieux de rester, de survivre.

« Je ne veux pas qu'on m'oublie. Je veux vivre même quand je serai dans l'autre monde qui n'existe sûrement pas. Il y a la terre et c'est tout. Quand je pense à la mort, mon cœur se serre. Je l'avoue, j'ai peur. Non pas de ce qui se passe peut-être « après » mais j'aime tellement la vie.

Quand je serai morte, je voudrais qu'on parle de moi et rester toujours vivante... »

Son journal peut m'aider à réaliser son vœu... mais elle a écrit sur la page de garde du cahier de juillet 67 :

« S'il m'arrive un accident, je demande qu'on brille ce cahier sans le lire. C'est mon dernier souhait. »

J'ai remis à plus tard la solution du dilemme et me suis endormie ce matin-là pour la première fois apaisée.

Par-delà la mort, Dominique vient de me lancer une bouée de sauvetage. Je m'y accroche de toutes mes forces. C'est elle qui me sauvera du naufrage. C'est elle encore qui me forcera de jour en jour à revivre au présent.

3 mars 70.

Minou est morte hier, après cinq mois de maladie, sans agonie, chez elle, soignée jusqu'au bout par son mari qui l'avait tant fait souffrir dans sa jeunesse. Sa dernière sortie a été pour Dominique morte.

Je perds une grande amie, une grande affection.

6 mai 70.

Hier, les dix-huit ans de ma fille. Cela a été très dur. Depuis quelques jours j'avais touché le fond du désespoir, où l'on s'atteint au plus primitif de soi. Le vif de l'inconscient, l'âme peut-être ?

Passé la journée avec M. Epstein :

- L'âme est une étincelle divine qui anime le corps puis retourne à Dieu.
- Ce que nous avons appris, ce que nous sommes devenus, tout se perd ?
- Rien ne se perd. Le corps retourne à la matière, à la nature et l'âme à sa source.

Ce n'est guère réconfortant. D'un côté le néant qui selon lui est encore une façon d'être et de l'autre ?

- Dieu est partout, dit-il encore. Dieu ne peut se concevoir.

Déprimant et combien dangereux comme il le souligne lui-même. Pourquoi la conscience ? Pourquoi la morale ? Ceux qui vivent sans contrainte, ceux qui saccagent tout sur leur passage ont donc raison ?

Pourquoi l'étude ? et sa vie sacrifiée au Talmud et à la Loi ?

- Pour l'enrichissement. Pour la Joie.

24 mai.

Je pars pour Carboneras... sans toi mais avec ton journal. J'emporte de quoi écrire, de quoi commencer à faire vivre ta mémoire. Le jour où des inconnus apprendront ta courte existence, sauront ce que tu as aimé et souffert, ce jour-là je pourrai revivre. Pas avant.

Te continuer, mon amour et aussi me faire.

9 juin 70.

Quelle joie de lire le journal de Dominique! Le passé redevient présent. En ces moments de plénitude, on peut croire que la mort n'existe pas.

10 juin 70.

Je t'ai perdue, ma fille, mais j'ai eu le bonheur de t'avoir pendant dix-sept ans. C'est ce qu'il faudra me dire chaque jour.

14 février 71. Cimetière du Montparnasse.

Survit-elle quelque part ? Et même si, comme le dit la pensée hindoue, son âme s'est incarnée ou se réincarnera, quelle consolation ? Ma fille, je l'avais faite avec ce corps qui est dans ce cercueil au fond de ce trou. La fille de ma chair, la fille de mon esprit, jamais plus je ne la reverrai. Croire. Ne pas croire. Tout se résume à un acte de foi.

Rêve. 20 avril au 21 avril 71.

Je suis au cimetière avec un grand bouquet dans les bras. Je cherche sa tombe... Je ne la trouve pas. En me retournant, je l'aperçois. Elle s'est transformée en une immense dalle de marbre carrée jonchée de fleurs. Je m'avance... et vois un plateau de fruits et de légumes. Bouleversée par cette offrande - j'ai eu souvent envie d'apporter des fruits à ma fille - je demande

- Qui a apporté ces fruits ?

- Moi, répond une grande femme brune vêtue de noir.

M'approchant de cette tombe, je remarque qu'elle est couverte d'assiettes à moitié pleines, comme si une réception s'était donnée autour de Dominique, sa tombe servant de table.

10 juin 71.

L'important n'est pas que tu sois morte. L'important, c'est que tu as existé.

10 septembre 71.

Y a-t-il quelqu'un de moins exigeant qu'un mort ? Autrefois un être vivant qui avait des passions, des volontés, des biens, des droits et des responsabilités. Aujourd'hui, une tombe : on peut ou non y déposer des fleurs. Un mort : on peut s'en souvenir, on peut l'oublier. Contre nous, il est sans défense.

Tout a été fait pour rayer les morts du monde des vivants. D'un instant à l'autre, votre fille est expulsée de votre maison, enterrée dans un endroit public et vous n'avez plus droit qu'à des heures de visite.

Plus que d'autres, notre civilisation a peur de la mort. Non la peur antique qui obligeait à faire des sacrifices sur l'autel familial en souvenir des ancêtres, mais la peur imbécile qui ferme les yeux, bouche les oreilles et fait fuir devant tout ce qui est mystère.

On vous dira :

- Ce sont les vivants qui sont à plaindre. Elle ou il est près de Dieu.

Si le sort des morts paraît si enviable à certains, pourquoi cette obstination générale à vivre et à souffrir ? Le suicide n'est choisi que par une minorité de déprimés et d'adolescents. Pour échapper à la vie et non pour gagner un au-delà hypothétique.

Pour le vivant, tout change, tout évolue, le monde et lui-même qui se transforment sans cesse.

Pour le mort, la biographie est accomplie. Ce qu'il a dit ou écrit est fixé à jamais. Il acquiert l'immobilité

d'une statue. Son cycle est parcouru, son portrait tracé. On parle de lui au passé.

Vient le jour où pleurer un mort qui date de plusieurs mois étonne :

- Voilà deux ans qu'elle est morte ! Et vous pleurez comme si vous veniez de la perdre !
Pensez donc un peu plus aux vivants !

Rester fidèle à un mort serait donc négliger les vivants ? Ces vivants qui seront morts demain et peut-être heureux que quelqu'un se souvienne encore d'eux.

Lorsque meurent les parents, on devient adulte. Et lorsque meurt l'enfant ? Une projection de soi sur l'avenir est tuée. C'est sa propre survie qui est anéantie. Et sa vieillesse compromise. Que dire ? Contre qui se révolter ? A qui réclamer justice contre cette injustice ? Les hommes de foi disent : Priez !

On voudrait surtout comprendre.

Quoi de plus tragique qu'un enfant qui va mourir ? L'enfant est fait pour rire et pour vivre. Il va mourir. Il doit mourir. Rien n'empêchera sa mort.

La mort d'un enfant est le scandale absolu. Un scandale qui a lieu tous les jours et qui touche des milliers d'enfants dans le monde. Chacun enterre son mort et la vie continue.

Le scandale aussi.

Nos grands-parents avaient l'habitude de voir mourir leurs enfants. Ils se résignaient à l'élimination naturelle des plus faibles. La foi en Dieu les soutenait, pour la plupart, dans cette épreuve.

Nous sommes animés par un moteur aussi puissant notre foi en la Science et en ses représentants, les médecins. Son triomphe et leurs miracles ne nous préparent plus à la mort. Mourir de vieillesse ou

D'accident est concevable. De maladie, non. A plus forte raison un enfant.

Josane a lu, la première, le journal de Dominique. Avec enthousiasme

- C'est une nouvelle Anne Frank... Je n'aurais jamais cru que son journal était aussi beau...

Il faut le publier.

Mais Serge :

- J'ai l'impression de violer son intimité. Elle s'exprime si franchement, si directement ! Je n'aurais pas envie de livrer ça à tout le monde !

Laisser l'oubli qu'elle craignait tant l'ensevelir une seconde fois ? ou lui redonner vie en la livrant ? Pendant près de deux ans, j'ai hésité.

Entre-temps, j'ai enrichi le texte de Dominique de ses poèmes, de ses notes, de ses lettres. Je lui ai donné le support des extraits de mon propre journal qui expliquent la progression de sa maladie dont elle ne parle guère. L'ensemble a pris une intensité et une distanciation qui ont fait tomber les scrupules de Serge.

Clem, Alain et les amis de Dominique m'ont donné l'autorisation de publier son journal et leur accord pour créer, avec ses droits d'auteur, une association qui viendra en aide aux malades atteints de leucémie et à leurs familles. Notre amie Marie-Paule Mallet nous guidera de ses conseils.

3 février 72.

Vingt-huit mois, le 23 janvier, que ma fille a disparu. Je ne m'en suis souvenue que le lendemain. Est-ce le début de l'oubli ?

Je ne me suis pas habituée à son absence mais son absence est devenue la réalité quotidienne. J'ai assumé pleinement ma solitude sans elle, ma vie dépourvue de tendresse sans elle.

Je me suis surprise à chanter quelquefois. La vie est bien revenue en moi.

Je parle moins d'elle. Je la garde pour moi et pour ses amis. Je l'aime toujours aussi profondément, aussi désespérément mais sa vie de courage et de volonté m'a transformée. Je suis apaisée et certaine que, quoi qu'il arrive, je saurai faire face à tout événement, à toute situation. Je me sens complètement et définitivement adulte.

4 mars 72.

La difficulté à traquer des images vivantes de ma fille. Voilà qu'elle devient de plus en plus floue. Sa voix, je ne l'entends plus. Si je ne l'avais pas enregistrée, elle serait perdue.

16 mars 72.

L'homme qui m'a le plus manqué : mon père, assassiné en 1945 dans un coin ou sur une route de Pologne ou d'Allemagne, à quelques jours peut-être de sa libération...

L'être qui me manquera le plus désormais : ma fille.

Ma vie n'existe qu'en fonction de ces deux morts pont suspendu dans le vide. Brisé le pilier de mon père sur lequel s'appuyait ma jeunesse. Brisé l'un des piliers de ma vieillesse.

17 mars.

Il va falloir maintenant dépasser la mort de ta fille. Il ne faut pas qu'elle te tire en arrière. Il faut que tu la pousses, en avant, devant toi.

19 avril 72.

Josane m'a appelée à deux heures pour me proposer de publier le journal de Dominique chez Julien Sarrazin.

J'ai eu un coup de vraie joie, de pure joie. Joie pour toi, mon amour, qui vas renaître. Ainsi, tout le temps que tu as passé à écrire aura été gagné sur la mort. L'as-tu une seule fois pressenti ? Ton nom va se révéler aux vivants. C'est ce que tu voulais ? Qu'on ne t'oublie pas...

Demain, je quitterai le deuil.

15 octobre 72.

Ce matin, quelle heure ? j'ai cru entendre la voix de Minou :

- Je suis avec Dominique, Mireille. Ne vous inquiétez pas. Nous sommes bien.

Je me suis rendormie, et plus tard me suis réveillée avec un sentiment de paix qui s'est étendu sur moi, de tranquillité à propos de ma fille.

C'est la première fois que je pense à Dominique sans éprouver de douleur. Rassurée sur son sort ? Comment l'affirmer sans preuve ? C'est une simple sensation qui m'a effleurée au réveil et m'a laissée la paix au cœur.

18 février 73.

J'ai passé une partie de la nuit et toute la journée à lire Je ne veux pas qu'on m'oublie. Je l'ai lu froidement, un crayon à la main, corrigeant les erreurs, refusant de revivre les circonstances. Aux dernières pages, j'étais bouleversée. Je pleurais d'émotion, de chagrin et de joie. Chagrin de la mort de Dominique qui restera toujours en moi et joie de voir notre oeuvre. Belle, pure, poignante.

J'ai l'impression qu'ensemble nous avons commencé à gagner une bataille. Comme si nous avions sa vie à jouer. Nous l'avons perdue. Maintenant, nous engageons la mienne.

Dominique est encore à moi pour quelques jours. Bientôt, elle appartiendra à tous et sa voix qui s'est tue un matin de septembre 69 parlera à nouveau.

Merci, mon Dieu, de m'avoir fait traverser ce désert pour arriver à ce point de notre histoire où nous débouchons sur la lumière.

Les fruits de la mort

Chère Madame,

Je vous remercie de votre généreuse pensée- J'ai à peine besoin de vous dire avec quelle attention, avec quelle émotion je viens de lire ce beau livre.

Pendant tout ce cruel combat, je me rappelle avoir parfois, au détour d'une phrase, d'une réflexion, d'un silence pressenti ce qu'était Dominique. Mais c'est une toute autre richesse, une toute autre profondeur que je découvre. Je ne crois pas que j'aurais jamais oublié Dominique mais ce livre la recrée, inoubliable, plus vraie, plus réelle que jamais.

Je vous prie d'accepter l'expression de ma très respectueuse sympathie.

Jean Bernard.

4/511973

Toulouse 5 mai 1973.

Chère, chère Mireille, quel beau cadeau vous venez de me faire, Dominique et toi! J'ai reçu le livre de Dominique hier après-midi, en pleine répétition, je l'ai ouvert au hasard pour lire quelques mots comme on serre contre son cœur une personne aimée, et depuis il ne me lâche plus. Je me suis couché à trois heures du matin recevant avec avidité cette merveilleuse leçon d'amour et d'espoir...

Dominique est maintenant plus que dans mon souvenir, elle est présente dans mes actes et mes pensées et grâce à elle, hier soir j'ai souri, j'ai ri et j'ai été bouleversé. Et même si ce sont des sourires marqués au fer rouge et des rires qui finissent en sanglots, parce que sa souffrance est encore vivante en moi, l'émotion ne débouche pas dans le désespoir...

Philippe.

Paris ce 6 mai 1973.

C'est à titre tout à fait personnel que je vous écris. En lecteur encore bouleversé par la lecture de ce livre émouvant, pathétique et attachant. Et non pas en tant que journaliste...

Ce livre de votre fille Dominique est un petit chef d'œuvre. Très jeune j'avais été marqué par le Journal d'Anne Frank. A trente-deux ans, je le suis à nouveau par le journal de Dominique Cacoub. Qu'il connaisse la même destinée et le même succès est un vœu que j'émetts de tout cœur.

J'ai passé deux jours à le lire et le relire. A lire Dominique Cacoub. Son témoignage m'a fasciné et passionné...

Revivre à travers les yeux d'une adolescente supérieurement douée des événements marquants (la guerre des six jours, Mai 68 surtout) est quelque chose d'émouvant. Sa sensibilité, sa chaleur humaine, ce regard neuf et juvénile qu'elle apportait sur les choses qu'elle venait de découvrir - la musique par exemple - est tout à fait remarquable... Ce livre était attendu. Il vient à son heure. Trop de jeunes hélas, meurent aujourd'hui de cette cruelle maladie.

Samedi soir, encore sous le coup de la lecture du livre, j'en faisais état à des amis qui dînaient ce soir-là chez moi. La majorité connaissaient cette histoire et l'un d'eux m'affirma même connaître Dominique. « Fille intelligente » me dit-il... Coïncidence. Nous avons tous consacré plus d'une demi-heure à Dominique Cacoub. Pour la plupart des anonymes. Et le JOUR même de son ANNIVERSAIRE, le 5 mai. Etrange hasard, non ?

Alain Chouffan.

**LA MORT A DIX-SEPT ANS
par Jean Chaton**

Le Figaro. 7 juillet 1973.

Une jeune fille de dix-sept ans, Dominique Cacoub, meurt le 23 septembre 1969. Leucémie. Elle laisse des parents inconsolables, quelques photos, quelques poèmes comme toutes les jeunes filles en écrivent, et surtout un journal.

On va sûrement beaucoup parler de ce Journal publié aujourd'hui par les soins de sa mère, avec une très belle préface de Josane Duranteau. On va aussi évoquer Anne Frank. Comme Anne Frank, Dominique est juive, et c'est bien là leur seule ressemblance. C'est à Marie Bashkirtseff que Dominique Cacoub fait penser : même appétit de vivre, même goût de la beauté, même besoin de « retenir la vie » en devenant vite célèbre. Comme si la célébrité pouvait vaincre la mort.

JE NE VEUX PAS QU'ON M'OUBLIE, tel est le titre de ce journal et telle est la phrase que l'on retrouve le plus souvent au long de ces pages avec de pathétiques variantes. Pathétique ? Adjectif mal choisi. Ce journal est rempli de joyeux passages. Dominique s'éveille à la vie. Dominique ne sait pas encore qu'elle est malade, mais elle sait déjà qu'elle est belle.

Ce petit Narcisse féminin veut plaire. Elle plaît. Elle rêve. Elle envie le destin de Désirée Clary : « Je voudrais devenir une Désirée Clary. Cette fille dont le père était un négociant et qui devient reine... Oui, je le sens, j'épouserai un homme bien, intéressant, riche. Il te faut. Pour que mon père soit fier de moi, de mon goût. Je ne me prends pas pour Désirée Clary. Je veux simplement monter aussi vite qu'elle. »

Paris, premiers bals, vacances au bord de la mer, cousins trop aimés, achats de Noël, disques, cinémathèque, tout cela mène autour de Dominique une ronde fraîche et ingénue. Qui oserait penser que Musset fait encore rêver les jeunes filles d'aujourd'hui ? Et puis la mort arrive. Dominique ose la regarder en face. « Il m'a été donné de vivre quelques semaines auprès d'elle, en Espagne, deux mois avant sa fin, écrit dans sa préface Josane Duranteau. Elle rayonnait de gratitude. Rien ne lui paraissait négligeable ; elle admirait éperdument le monde. »

On aura compris qu'il n'est pas question de porter sur ce journal un jugement littéraire. C'est un document exemplaire qui suffira à arracher de l'oubli Dominique Cacoub.

J. C.

(Pour lutter contre la leucémie, les parents de Dominique ont créé l'Association Dominique Cacoub, 94 rue de Sèvres, 75007. Paris.)

**VOULEZ-VOUS LIRE ?
Je ne veux pas qu'on m'oublie
récit par Dominique Cacoub**

Femmes d'aujourd'hui. 11 juillet 1973.

**Le sujet : un peu celui de « Love Story » : « Elle était belle et terriblement intelligente... » Dominique aimait la vie avec passion, elle a essayé de « retenir sa vie » autant qu'elle a pu. Leucémique à quatorze ans, morte à dix-sept ans, elle a eu l'infini courage de jouer la comédie jusqu'au bout, de supporter des soins souvent pénibles, de sembler croire à une anémie passagère. A quel moment a-t-elle compris qu'elle était condamnée, irréversiblement ? Personne ne le sait, pas même sa jeune mère, Mireille, dont la voix alterne avec la sienne dans ce recueil de textes. A l'insu l'une de l'autre, mère et fille tenaient chacune un journal. Mireille, pour « tenir le coup » devant le mal absolu qu'est la mort d'un enfant. Dominique, pour laisser une trace de son court passage sur terre, de son appétit d'amour et de connaissance :
« Je ne veux pas qu'on m'oublie. Quand je serai morte, je voudrais qu'on parle de moi et rester toujours vivante. »**

Elle rêve de faire du théâtre « pour se faire aimer, admirer, connaître de tous. N Elle éprouve un besoin éperdu de compréhension, de chaleur humaine. Cela dure trois ans et demi, c'est très beau. Quelle leçon !

Ce que j'aime dans ce livre : sa jeunesse. Dominique, qui aime écrire, qui aime plaire, qui au début se croit mal aimée par une famille indifférente, se regarde vivre - un peu, encore un peu, le plus intensément possible - dans le miroir-sorcière de ses cahiers jaunes. Elle découvre sa mère, tendre, vulnérable, attentive, d'une féminité attendrissante. Elle regarde amis, distractions, livres, passants d'un mail neuf. Elle nous offre un cheminement d'une franchise bouleversante vers la maturité et vers la mort, avec tout ce que les derniers jours comportent de souffrance et d'acceptation. Pourtant, jamais elle ne se laisse aller aux plaintes et à la tristesse. Si vous avez une fille de son âge, si vous vous sentez parfois « mal fichue », si vous aimez les chroniques de famille, vous devez découvrir Dominique Cacoub, les siens, son drame et le leur... Il y a tout dans ce journal, mais il y a encore mieux : l'amour sincère de la vie sous toutes ses formes. Et ça, à notre époque, c'est rare.

Jacqueline Barde.

Le Touquet le 6 août.

Chère Amie,

Il m'a fallu attendre les vacances et un peu de calme et de sérénité avant de pouvoir vous dire mes réactions au journal de Dominique. C'est un document bouleversant qui m'a profondément ému. Une révélation, même pour son médecin, sur sa personnalité, ses émotions, son

intelligence et sa culture extraordinaire pour une enfant de son âge.

Une preuve, c'est mon opinion en tout cas, que sa famille, son entourage, ses médecins ont bien agi, malgré les souffrances que nous étions obligés de lui imposer, en lui permettant de conserver l'espoir de vivre et de bien vivre jusqu'à l'extrême limite des possibilités. Je suis persuadé que les projets qu'elle formulait encore d'aller à Londres étaient sincères et qu'elle espérait encore à ce moment, même si elle était effrayée par ses nouvelles souffrances.

Je souhaite que l'oeuvre à laquelle vous vous consacrez en souvenir et pour l'amour de votre fille réussisse. Vous ne pouvez qu'aider, soutenir, encourager des détresses pour lesquelles tout soutien matériel ou affectif est un soulagement. Mon concours, dans la mesure où il peut vous aider, vous est assuré.

Je vous prie d'agréer l'assurance de ma fidèle amitié.

Docteur K.

Paris 18 août 1973.

Chère Madame,

J'achève ce matin la lecture de *Je ne veux pas qu'on m'oublie* avec une indicible émotion. Vous dites à la dernière page : « Lettre à une morte, inconsciente ou radieuse de lumière. »

Vous êtes juive. Vous croyez en Dieu et à la vie éternelle avec Dieu.

De grâce, dites de votre fille : « Radieuse de lumière », de la lumière éternelle de Dieu. Tout le livre le proclame.

Père Marie Benoit

Ma vie s'est reconstruite sur le livre de Dominique et sur l'Association Dominique Cacoub dont j'assume le secrétariat général. Une vie plus intense, plus riche, ouverte sur le monde. Une vie où Dominique reste présente et agissante.

Je n'ai pas reçu les réponses attendues aux questions qui m'ont tourmentée des années durant. Mais avec le temps, les joies offertes par le livre de Dominique et par l'action m'ont apporté la sérénité.

Notre maison dont j'ai cherché longtemps le sens a trouvé un sens en devenant le siège de l'Association Dominique Cacoub qui soutient moralement et financièrement de nombreux malades du sang et leurs familles en difficultés.

La mort de Dominique et ma survie sont utiles aux autres. C'est notre seule victoire sur la mort. C'est ainsi que se continue notre amour.

